
WIDENER
HN JWGQ 4



BIBLIOTHÈQUE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

TOME 44.

DE L'IMPRIMERIE DE A. HENRY.

Anal. p. ix.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

PAR

M. AIMÉ MILLET;

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. ALPHONSE RABBE.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ RAYMOND, ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DU XIXe SIÈCLE,
RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, N° 4.

1825.

A. C. Coolidge
(1-2)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Un des hommes qui ont le mieux étudié les annales des peuples, a dit, en reprochant à M. Lebeau d'avoir entrepris une histoire générale de l'empire d'Orient : « *Un volume suffi-* » *rait pour en peindre la misère éternelle.* » Ce mot du judicieux Mably atteste expressivement la répugnance établie, le dégoût invétéré qui existe pour le tableau de cette longue décomposition de la puissance romaine. Il exprime une opinion générale dans la république des lettres, et que nulle autorité imposante n'a encore démentie.

Gibbon, écrivain trop dissertateur et point assez peintre, n'a pas résolu le problême. Il demande aux choses des instructions morales très-dogmatiques, et tire des évènemens d'abondantes conclusions; il intéresse en résultat, par le spectacle de cette décadence douloureuse de

l'empire le plus fortement constitué qui ait existé, et de la mort convulsive de ce colosse dominateur de l'univers, qui, désarmé de ses forces par ses vices, se voit pressé, cerné et enfin assailli jusqu'au cœur, mis en pièces par des essaims de barbares se succédant sans relâche, et suscités pour préparer une place en Europe à l'empire de Mahomet.

L'histoire du Bas-Empire, dans Gibbon, est peut-être le tableau le plus frappant qu'il y ait de la dépravation du pouvoir absolu, par lui-même. Elle nous fait voir sur-tout combien il est vain d'espérer qu'un peuple arrivé à un certain degré de caducité se relève et se régénère, à moins d'être brisé et fondu par la conquête; combien sont impuissans, en pareils cas, les talens même des grands hommes que les distractions de la fortune font naître au milieu de cette perte générale des institutions et des mœurs. Gibbon saisit un point de vue plus neuf et plus fécond encore : c'est celui de l'influence du christianisme dans cette vieille corruption des mœurs romaines, accrue de tous les vices de l'Asie et des effets de la confusion des races et des nations. Une religion qui, à la même époque, féconde dans l'Occident le germe des sociétés nouvelles; une religion qui civilise des

peuplades barbares jeunes, pleines d'avenir et de foi, ne peut rien pour l'empire grec, surchargé d'industrie, d'opulence, de politesse, d'idées, en un mot, de civilisation; elle ne peut qu'ajouter à son déshonneur et à sa honte; elle ne peut, chose sans exemple, que rendre *ridicule* la catastrophe d'un grand empire en le livrant, dans sa chute trop lente, aux moines et aux théologiens disputeurs!

Toutefois, il faut convenir que cette grande leçon donnée par la philosophie, en dix volumes et en huit siècles, est un peu longue, et que Gibbon, bien qu'un tout autre homme que l'*éloquent* M. Lebeau, n'a fait que confirmer la vérité du mot de Mably.

Prévenus de cette idée, nous aurions donc pu craindre qu'une étendue de deux volumes, accordée à cette histoire, fût encore exagérée dans les proportions générales de notre plan. Nous avons donc pensé que nous ferions une chose doublement utile si nous consacrions une partie du premier à tracer le tableau de l'époque qui, dans l'histoire de l'Occident, correspond à la décadence du Bas-Empire; cette époque est, comme on sait, ce *moyen âge* sur lequel les idées du commun des lecteurs sont encore si incertaines et si confuses.

Cette espèce de synchronisme philosophique sera sans doute beaucoup plus utile qu'une introduction dans laquelle on n'aurait fait que préparer le lecteur à ce qu'il verra de reste dans le corps de l'ouvrage. Lorsque la pièce a beaucoup d'étendue et peu d'intérêt, le prologue est assez inutile.

On aura, de cette manière, sous les yeux les deux parties d'un grand contraste et les termes d'une importante comparaison. On verra que le grand malheur de l'empire d'Orient, c'est d'avoir duré mille ans de trop. La civilisation et la puissance romaines, éteintes mille ans plutôt dans l'Occident, préparent à l'europe une régénération dont nous ne voyons qu'aujourd'hui poindre l'aurore pour les contrées les plus anciennement civilisées de la terre: Ainsi, dans cette éternelle vicissitude de mort et de régénération, à laquelle l'auteur de la nature soumet tout dans l'univers, les peuples doivent plutôt souhaiter s'abîmer que languir; car les transes d'une longue agonie et les atteintes d'une excessive décrépitude, ne laissent aux nations, comme aux individus qui tombent, ni grandeur ni majesté.

COUP D'OEIL

Sur la naissance des Institutions du moyen âge, en Occident, pendant la décadence de l'empire romain en Orient.

Trois âges bien distincts se partagent l'histoire des sociétés humaines depuis le renouvellement du globe et de notre espèce, ou, pour mieux accorder notre langage avec les notions communes, depuis le temps que les textes hébraïques assignent à la *création*. Ces trois époques sont l'ANTIQUITÉ ; et par ce mot il faut entendre la période étendue qui embrasse la naissance, les développemens de toute la civilisation dont la Grèce et Rome furent les sources, et s'étend jusqu'au renouvellement des sociétés par l'établissement définitif du christianisme, et à l'irruption des Barbares; le MOYEN AGE, qui comprend les siècles écoulés depuis le dénombrement des provinces de l'empire romain, envahi par eux, jusqu'à la destruction de cette féodalité militaire, base forte et terrible sur laquelle s'était assise leur conquête; enfin, l'AGE MODERNE, qui doit se compter depuis la réformation religieuse et la renaissance des lettres, d'une part, et de l'autre, depuis la distribution de la puissance territoriale entre les maisons souveraines de l'Europe, distribution achevée et fixée, plus tard, par un droit public reconnu et nommé balance politique ou équilibre européen.

On compte le moyen âge depuis la destruction de l'empire d'Occident ; quelques-uns ne le prennent qu'à Charlemagne. Cette dernière division est vicieuse, et si on l'adoptait, il faudrait faire une époque intermédiaire des cinq siècles écoulés depuis l'établissement politique du christianisme. En effet, à partir de ce moment, les mœurs, les opinions, les lois et tout ce qui constituait la vie intime et réelle de la société, semblent ne plus appartenir à l'antiquité païenne. Il n'en restait plus que des débris, d'invincibles souvenirs et quelques usages dont la nouvelle religion s'emparait à son profit, ne pouvant les détruire.

Pour caractériser respectivement ces trois grandes époques, on pourrait, en considérant la vie de l'espèce entière comme celle d'un seul individu, comparer l'antiquité à la première adolescence de l'homme; le moyen âge, à sa forte jeunesse, et l'âge moderne à sa maturité.

En effet, ce qui dominait dans les institutions des peuples de l'antiquité, soit politiques, soit religieuses, c'était le culte des sens et l'empire des organes sur l'intelligence. L'imagination trop sensuelle des Grecs avait altéré des traditions sacrées, débris d'un autre âge bien plus ancien, d'un âge probablement antérieur à l'époque de la dispersion des Pélasges; et les fictions de leurs poètes avaient donné un sens vulgaire à toutes les allégories et à tous les emblèmes auxquels une haute et religieuse pensée avait *primitivement* confié ses secrets.

Pour reconnaître la vérité de ce que nous venons d'avancer, il suffit de remarquer jusqu'à quels excès d'idolâtrie ou de délire le culte de la beauté physique avait été porté chez les Grecs; combien l'union des sexes y fut affranchie de pudeur et de limites, il suffit de les compter; et

tous les vices monstrueux auxquels leur polythéisme insensé donna des autels en les personnifiant. Vénus, non pas la Vénus Uranie qui, le front ceint d'un couronne d'étoiles, aspire aux choses célestes et à la volupté des choses *non visibles;* mais la *Vénus impudique*, eut des temples en tous lieux, et presque par-tout elle fut honorée par des rites qui étaient la consécration et l'aveu, plus ou moins manifeste, de la prostitution. Enfin, l'adultère régnait dans leur olympe, et le noble oiseau, ministre des dieux, auquel une première fiction avait commis le soin de porter la foudre, fut, dans la suite, dégradé jusqu'à l'enlevement de Ganymède destiné à d'infâmes voluptés, que les Grecs divinisèrent après en avoir fait une partie avouée de leurs mœurs publiques.

Ces excès des sens et cette fièvre d'une imagination qui dans ses égaremens prend les dieux pour complices, ne sont-ils pas des effets caractéristiques de ce que l'on pourrait appeler la puberté de la société humaine?

La turbulence des républiques antiques et cette liberté dont les Grecs s'enorgueillisaient, cette douteuse liberté du petit nombre, payée par la servitude du plus grand, et qui se couronnait de fleurs en s'appuyant sur l'ilotisme mutilé; enfin, leur amour de la patrie qui, dans son exagération, n'était que le sacrifice des lois de l'humanité aux préventions d'une nostalgie passionnée; tels sont encore des traits qui accusent l'aveuglement, le défaut d'expérience et le manque de mesure d'une fougueuse adolescence.

Le moyen âge, de même, a eu son exaltation; mais cet enthousiasme n'a plus été celui des sens; il s'est exercé au profit d'une sorte d'idéalisme; il s'est combiné avec une audace fière et généreuse

produite par le sentiment profond de la puissance individuelle. Nous allons développer ceci :

La dégradation morale de l'antiquité, en relâchant et en brisant tous les liens sociaux, avait fini par le débordement universel de l'égoïsme. Les Romains, héritiers des doctrines des Grecs, avaient réalisé le règne de ce sentiment dévastateur, par l'établissement du despotisme le plus lourd et du système de centralisation le plus vaste qui aient jamais pesé sur l'humanité. Sous les derniers Césars, l'univers était tout dans Rome; la capitale demandant sans relâche de l'or et du sang aux provinces, fournissait, en retour, des voluptés et des chaînes à quiconque obtenait l'honneur de se faire inscrire sur le rôle de ses bourgeois. Le monde, avili par cette domination, traîna, de la sorte, son agonie morale durant plusieurs siècles; et jusqu'au moment où les *fils de la force*, sortis des antres du nord, inondant l'empire, vinrent, la torche et le marteau à la main, pour ensevelir la civilisation romaine sous les débris de ses pompeux trophées, et venger l'univers.

Cette première époque du moyen âge, pendant laquelle s'effectua la conquête, pourrait, à bien des égards, être assimilée à l'âge héroïque de la Grèce; toutefois, chez ceux que l'on est convenu d'appeler Barbares, nous trouverions, avec le sentiment d'une grande énergie individuelle et d'une singulière faculté de se passionner, caractères qui leur sont communs avec les hommes Grecs des temps héroïques, nous trouverions, de plus, une tendance vers les croyances immatérielles et une ardeur de dévouement pour les idées sublimes, que n'ont pas eu les premiers.

Cette double tendance, qu'il ne faut nullement regarder comme le résultat du mélange des

mœurs barbares avec celles des Romains, mais bien comme l'empreinte native des premiers, est la source de l'intérêt et du charme qui s'attache à l'étude du moyen âge. C'est là, c'est dans cette disposition féconde qu'il faut, en même temps, chercher la cause qui produisit ces individualités d'une originalité frappante que nous aimons tant à rencontrer. Les Germains n'empruntèrent aux mœurs de leurs vaincus que les formes de la vie extérieure; mais tout ce qui était intime, tout ce qui constituait en eux l'homme moral, n'était qu'à eux. Cette religion même qu'ils reçurent de Rome, le christianisme, qui exerça sur eux une si puissante influence, commença par subir celle de leurs idées particulières et s'imprégna de leur spiritualisme national, en même temps qu'il les transformait en chrétiens. En un mot, ils modifièrent la puissance qui les modifiait, ce qui ne peut arriver qu'à des peuples dont l'existence est fondée sur de profondes convictions, et qui jouissent encore de tous les priviléges de la jeunesse.

Mais cette confiance obstinée dans la force individuelle, effet combiné de la vigueur physique, des habitudes guerrières et de la sauvage indépendance des forêts, eut des effets bien différens après la conquête. Elle produisit la féodalité, et la réunion provoquée par la féodalité enfanta les associations communales et les corporations. D'un autre côté, la disposition à croire, à aimer et à adorer, l'amour du merveilleux engendra les superstitions et détermina l'irruption de la puissance cléricale et l'influence monastique; cet ordre de choses eut, pour expression intellectuelle ou littéraire, une poésie vivante, poésie pleine d'attraits parce qu'elle est née des émotions les plus vraies et des convictions les plus fortes et les plus généreuses, mêlées de superstition. La

chevalerie fut le brillant résultat de cette combinaison de l'influence religieuse avec l'esprit audacieux et passionné qui distinguait les Germains.

Le Germain, libre et fier, était accoutumé à se protéger et à tenir le droit d'obtenir justice dans la poignée de son glaive. Remettre à d'autres le soin de sa vengeance, lui semblait une absurdité; il fut toujours antipathique à la justice judiciaire. Les vestiges de ces habitudes et de cet esprit ont subsisté dix siècles; ils expliquent l'association fédérale des divers états de l'empire. La transition, d'un long conflit anarchique à l'état de paix et de repos, ne pouvait avoir lieu que de cette manière.

La société moderne, fondée par les hommes du nord, cherchant à s'établir au milieu des débris de l'ancienne, offrait le spectacle d'une lutte confuse où chacun faisait prévaloir ses prétentions uniquement par sa force personnelle ou par son audace. Quiconque était faible et dépourvu de consistance, cherchait à se mettre sous la protection d'un fort; et quiconque était déjà puissant par lui-même, s'efforçait de le devenir davantage en étendant le bénéfice de sa force et de sa tutelle politique sur un plus grand nombre de cliens ou de vassaux; ainsi sortit, de la nature des choses et de la nécessité, la féodalité militaire, édifice gigantesque et fortuit, dans lequel le temps et la réflexion introduisirent pourtant une sorte de régularité majestueuse.

La formation de cet ordre de choses singulier fit tomber toute suprématie centrale : Le gouvernement royal ne fut plus qu'un fantôme que l'on bravait avec impunité, et les métropoles jadis si fières de leur domination, ne conservèrent qu'une supériorité nominale et de souvenir sur les châteaux défendus par de formidables remparts, des fossés et des tours crénelées.

C'est alors que le pouvoir royal, encore fai-

ble (1), s'éclipsa presque de la scène politique devant la puissance féodale, pour attendre du hasard et du temps une restauration qui s'est généralement accomplie en Europe, depuis le seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, c'est-à-dire, dans un espace d'environ trois cents ans. C'est de la lutte des grands barons avec le trône que sont sortis les divers gouvernemens monarchiques qui régissent aujourd'hui cette partie du monde. La royauté, d'abord vaincue, s'est relevée victorieuse; non pas, comme le prétendent quelques-uns, à cause de la tendance nécessaire de toute forme politique vers l'unité, mais très-probablement par l'effet de cette grande loi d'oscillation et de vicissitude qui agglomère et décompose; qui fait flotter les sociétés humaines entre deux ou trois modes de gouvernement dans lesquels se résolvent toutes les combinaisons, toutes les théories possibles sur les formes du pouvoir organisé.

Mais comment faut-il concilier le besoin d'être protégé et cette sorte d'abandon du vassal à son suzerain, avec l'esprit d'indépendance que nous avons dit être inhérent au caractère et aux habitudes des hommes du nord?

C'est pour se soustraire à l'oppression d'un maître imposé par la force ou le hasard, que l'on se donnait volontairement à un protecteur de son

(1) Selon l'opinion la plus généralement répandue, le pouvoir royal, déjà vaste et puissant, fut réduit et dégradé par les usurpations féodales; mais des écrivains ont prétendu puiser dans une étude approfondie du moyen âge, le droit de rectifier cette opinion. Voici comment s'exprime l'un des plus savans explorateurs de cette époque, *Gilbert Sucart*, dans son *Tableau des progrès de la société en Europe*.

La juridiction et l'autorité exercées par les grands forment un pas remarquable dans les progrès des gouvernemens européens. A la vérité, Loyseau et beaucoup d'écrivains français se tirent aisément de cette difficulté en les regardant

choix. C'est pour conserver une partie de sa liberté que l'on aliénait l'autre; enfin, c'était pour n'être pas éternellement à la disposition du premier venu que le faible consentait une fois pour toutes et régularisait sa dépendance.

Ainsi, la féodalité naquit de la concurrence d'une multitude de petites puissances rivales. Dans l'origine, elle fut un pacte respectable et sacré entre la force et la faiblesse; elle offrit un asile au petit, contre la collusion meurtrière des intérêts contraires des hommes puissans.

L'association féodale était originairement un exercice de bonté et de reconnaissance, le seigneur et le vassal, le chef et son adhérent, étaient intimement liés et tendrement unis.

Tant que la grandeur et la simplicité de ces mœurs, que les vainqueurs de Rome avaient apportées de leurs bois, se conservèrent dans leur postérité, l'association féodale fut noble dans ses principes et bienfaisante dans ses résultats. Les inquiétudes de cupidité et les convoitises mercenaires, qu'engendra plus tard le commerce,

comme des usurpations faites sur les droits de la monarchie et des rois. Le docteur Robertson, lui-même, a donné à cette fausse opinion la sanction de son autorité (*Hist. of Charles V*, vol. 1). Cependant, c'est supposer que le gouvernement monarchique, ou l'autorité royale, était parvenu à son comble dès son origine; supposition qui contredit également et la raison naturelle et l'histoire. Un gouvernement, quel qu'il soit, ne se perfectionne pas si aisément en un instant. Il n'acquiert ses développemens spéciaux, il n'atteint sa force et sa maturité que lentement et par degrés. Les priviléges des nobles furent évidemment antérieurs aux développemens de l'autorité monarchique, et ce fut leur abolition qui lui donna sa suprématie et sa puissance. Les monarchies d'Europe ne furent de vraies monarchies que lorsque la haute noblesse fut domptée et abattue. Enfin un roi, dans l'origine, n'était que *primus inter pares*; qu'un chef militaire dont le pouvoir, quoique transmissible, était extrêmement limité.

étaient inconnus, et les penchans naturels, les instincts généreux se déployaient librement. La rivalité des confédérations particulières servait même à resserrer les liens de cette union. « Les armes et le zèle des vassaux et de ceux qui étaient au service d'un chef, faisaient sa force et sa sûreté. La bonté et la puissance du chef ou seigneur étaient le soutien et l'appui de ses vassaux et de ceux qui étaient à son service; enfin, leurs intérêts et leurs passions étaient les mêmes, et un échange continuel de bons offices entretenait leur attachement. »

Tant que cette rivalité d'amitié et cette conformité de sentimens régnèrent entre le seigneur et le vassal, les peuples furent dans un état de force, de liberté et de bonheur. Les vassaux avaient des égards pour les hommes engagés au service qui étaient immédiatement au dessous d'eux. Ils étaient eux-mêmes *courtisés*, à leur tour, par les seigneurs dont ils faisaient la force. Il résultait, de cette concorde, une subordination régulière et puissante. Les parties constituantes de la nation, participant à l'administration en temps de paix et en temps de guerre, étaient également intéressées au maintien de l'ordre et de la paix, et leur union les rendait formidables. Une liberté politique réelle fut d'abord le résultat de cette association. Tant que cet heureux ordre de choses dura, le peuple, dans tous les pays de l'Europe, jouit du droit de se rendre en armes aux assemblées générales ou, du moins, il y parut par ses représentans (1).

Mais les choses humaines sont de courte durée, sur-tout dans le bien : la violence et la corruption ne tardèrent pas à dénaturer l'institution féodale; et à des scènes brillantes de liberté et

(1) *Tableau des progrès de la société en Europe*, par Gilbert Stuart.

de grandeur succédèrent la rapacité, l'oppression et la bassesse.

Le temps tout seul aurait nécessairement altéré et affaibli les généreuses maximes de l'association féodale et le désintéressement magnanime de la chevalerie. Mais la propriété, en se développant avec tous ses effets et ses usages, avec toute l'énergie de ses conséquences, devait principalement changer ces relations de confiance, de dévouement et d'honneur. Devenue une source de distinctions plus puissante que le mérite, elle dénatura la société. En séparant désormais les intérêts du seigneur et du vassal, elle détruisit nécessairement pour toujours les principes de leur association. Alors les rapports secondaires qui avaient entretenu jadis leur affection mutuelle, nourrirent et prolongèrent leur animosité. Et cette confédération volontaire d'où étaient émanés tant d'avantages et de gloire, enfanta les perfidies, es vexations et les révoltes.

L'aide que le vassal accordait de bonne volonté, dans des temps plus heureux, pour empêcher la saisie des biens de son seigneur, et pour soutenir sa grandeur, devint un fardeau et une charge, par l'effet de cette dégénérescence. Elle fut exigée comme une obligation et une taxe. Le seigneur demandait cette contribution, quand sa fille aînée se mariait, lorsque son fils aîné était fait chevalier, ou qu'ayant été lui-même fait prisonnier de guerre, il était obligé de payer une rançon. Telles étaient les circonstances où la loi permettait d'exiger une contribution d'un vassal; mais l'usage autorisa peu à peu les réquisitions d'aides, sous les prétextes les plus frivoles. Quand la couronne ou le seigneur étaient disposés à opprimer, ils trouvaient un motif pour demander un aide, et le bien du vassal était

épuisé à chaque instant par des besoins qui n'étaient pas les siens.

Des droits de la nature la plus avilissante pour l'humanité, et qui n'outrageaient pas moins la pudeur que la justice, s'établirent alors, comme une suite naturelle de l'oppression. Le faible vassal tombé dans tous les inconvéniens de la servitude personnelle, ne pouvait soustraire sa fille ou son épouse à l'infamie, que par le sacrifice entier du fruit de son épargne et de son travail.

Ainsi, les mêmes institutions augmentèrent la liberté et le bonheur dans une époque; la servitude et le malheur dans l'autre. La majesté et la vigueur accompagnèrent l'association féodale dans sa jeunesse; et cette association, en vieillissant, devint une cause de dissolution sociale, et une épouvantable tyrannie. De là vient la nécessité de soigneusement distinguer les temps, quand il s'agit de la féodalité; car ceux-là l'ont fort mal jugée, qui ne l'ont considérée que dans ce dernier période de son existence.

La nécessité de résister à une oppression si dévorante et si cruelle, fit naître les associations communales, et fut la première source du rétablissement du pouvoir royal. Car, dans cette dégénération de l'association féodale, si les sujets avaient à combattre pour leur liberté, les princes avaient à combattre pour leur puissance. Les rois commencèrent donc à encourager les efforts du peuple, et à favoriser l'industrie et le commerce des villes. Cette industrie pouvait seule, en créant les fortunes mobiles, opposer un contre-poids suffisant à la masse compacte de la propriété foncière. Le luxe naquit des effets de l'industrie et du commerce, et ce luxe commença à ronger les domaines des grands, pour accroître insensiblement la fortune des bourgeois, habitans des cités.

Alors, de tous côtés, en Europe, on vit de petits bourgs qui, dans l'origine, étaient sous la protection et le gouvernement des comtes et des abbés, se transformer, par la puissance du travail et par l'activité des relations commerciales, en villes opulentes, ayant acheté leurs franchises au poids d'un or laborieux, ou les ayant acquises par la force des armes.

Ce nouvel ordre de choses commença en Italie vers le onzième siècle (1). Les communes aussitôt formées pratiquèrent des ligues entre elles; ainsi, le principe d'association qui avait commencé au foyer des cabanes de quelques opprimés, s'étendant de bourg en bourg et de ville en ville, forma bientôt de véritables républiques indépendantes, qui ne reconnaissaient plus de seigneur immé-

(1) Dès cette époque, Gènes, Lucques, Pise, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi, étaient non-seulement des villes florissantes, mais encore faisaient des actes de souveraineté, concluaient des traités et formaient des alliances. plusieurs d'entr'elles durent leur activité et leur opulence aux avantages de leur position; la nature les invitait au commerce, elles s'y livrèrent. D'autres profitèrent des divisions qui agitèrent l'Italie dans le dixième siècle, pour acquérir des avantages précieux; caressées de tous les partis, elles obtinrent de tous des priviléges plus ou moins considérables. Les Othons restèrent trop peu de temps en Italie pour s'apercevoir des progrès de cette puissance naissante et pour la combattre avec succès. Lorsque la grande querelle s'engagea au sujet des investitures, entre Grégoire VII et Henri IV, les villes d'Italie favorisèrent les projets de la cour de Rome, et virent avec plaisir la puissance spirituelle des papes empêcher les progrès de la puissance temporelle des empereurs. Les papes eurent l'art de persuader aux villes de la haute Italie qu'ils ne travaillaient que pour leur liberté. Sous le règne orageux des Hohenstaufen, les factions des Guelfes et des Gibelins partagèrent toute l'Italie. Au milieu de ces divisions, les villes se fortifièrent, s'étendirent, gagnèrent en population et en richesses; elles étaient toutes pour les Guelfes. *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe* (Ancillon), tome 1.

diat, et relevant seulement de la protection de l'empereur, en Allemagne et en Italie.

Après avoir ainsi pourvu à leur défense extérieure par des ligues, par des traités, par l'organisation d'une force militaire composée de citoyens soldats; et, après avoir garanti la paix civile, au dedans de leurs remparts formidables, par d'excellentes institutions, modèles éternels du vrai gouvernement municipal, ces villes libres tournèrent toute leur activité du côté du commerce et de l'industrie.

C'est donc au sein des cités italiennes du moyen âge, que la véritable civilisation moderne a recommencé; c'est là que semble s'être faite la première révélation de ce grand principe de la nouvelle société humaine, c'est-à-dire, la PUISSANCE DU TRAVAIL.

En effet; affranchies par le travail, ces fameuses cités s'élevèrent encore par lui au plus haut degré d'opulence. Elles créèrent des arts nouveaux, cultivèrent les sciences, multiplièrent dans leur sein les travaux de tout genre, et firent seules le commerce de la Méditerranée et des mers voisines. A l'époque des croisades, on les vit humilier les rois en leur prêtant des sommes immenses, et en couvrant la mer de leurs vaisseaux. Les souverains forcés à faire un triste retour sur eux-mêmes, commencèrent à comprendre que le pouvoir absolu n'était pas le principe générateur de l'opulence, et que l'industrie ne prospérait qu'à côté de la liberté. Dès-lors, ils furent plus fortement invités à favoriser les bourgeois aux dépens de l'aristocratie.

Telle furent l'énergie et la vitalité du système sur lequel reposaient l'existence et la prospérité de ces villes, que, pendant plus de deux siècles, les guerres acharnées qu'elles eurent à soutenir contre les seigneurs, ou celles non moins fu-

rieuses qu'elles se firent entre elles, ne semblèrent pas même les affaiblir.

L'impulsion et l'exemple donnés par les villes d'Italie n'avait pas été perdu pour l'Allemagne, qui avait alors avec cette belle contrée de si étroites relations. Ces communications fréquentes avaient apprivoisé les rudes Germains avec les jouissances du luxe et les douceurs des arts. L'industrie de l'Allemagne était alors presque entièrement bornée à l'exploitation de quelques mines, et à la culture des vignobles du Rhin. Mais de nouvelles routes s'ouvrirent devant une émulation d'autant plus ardente, qu'elle avait à la fois pour mobile l'amour de l'indépendance et celui de la richesse.

Le bien-être dont on jouissait dans ces cités nouvelles, et la facilité d'y être admis au nombre des bourgeois membres de la communauté, engagèrent beaucoup de nobles à y fixer leur résidence. Ces hôtes superbes ne tardèrent même pas à se montrer avides de remplir les fonctions municipales : c'était une suite de l'esprit de commandement et de leurs habitudes féodales. Mais les communes manquèrent de prudence en les admettant; car on vit bientôt leurs compétitions tumultueuses, et leurs rivalités acharnées au sujet de ces emplois, remplir les villes de troubles et de désordres.

C'est donc ainsi que le principe d'association vint balancer l'esprit d'isolement et la confiance orgueilleuse dans la force individuelle. Ce principe d'association était éminemment républicain; et on remarquera qu'il demeura tel, malgré l'alliance des communes avec le pouvoir royal, qui commença plus tard à porter des fruits positifs dans les autres parties de l'Europe. Car, dans ce mouvement, l'Allemagne et l'Italie, comme nous venons de le dire, s'étaient mises en marche les

premières, et les villes de ces deux vastes contrées étaient déjà terribles même aux empereurs, lorsque le reste de l'Europe gémissait encore sous le joug de la tyrannie féodale. Il faut cependant convenir que certaines provinces du midi s'étaient également signalées par cette précocité politique : ainsi, dans l'Aragon, portion orientale de l'ancienne Celtibérie, le tiers-état, en d'autres termes, la nation s'était constituée et organisée dès l'aurore du douzième siècle, et faisait respecter ses droits avec la plus grande vigueur.

Au commencement du treizième siècle, les villes unies aux barons en Angleterre (par l'effet de circonstances différentes sous quelques rapports, de celles qui entouraient communément l'essor de l'affranchissement populaire dans le reste de l'Europe), arrachaient au pouvoir royal la grande charte si justement célèbre et le fondement de l'existence politique et de la longue prospérité de la Grande-Bretagne, puisque c'est la source première de son admirable constitution.

En France, la formation des communes et la pratique des concessions d'affranchissement, furent un peu plus tardives, et eurent, pour cause occasionnelle, l'ambition éclairée de deux princes, Louis-le-Gros et Philippe-le-Bel, qui se montrèrent jaloux de retirer le pouvoir royal de l'avilissement où il était tombé entre les mains des enfans de Louis-le-Débonnaire; mais les communes de France et d'Angleterre ne parvinrent jamais à la puissance de celles d'Italie et d'Allemagne. Dans ces deux contrées seulement, les communes formèrent des ligues et des États qui s'élevèrent à un degré de prospérité et de puissance auquel des villes isolées ne pouvaient jamais atteindre. En Italie, la ligue lombarde;

en Allemagne, celle des villes anséatiques ou Grande-Hanse (1). La ligue rhénane, celle de Souabe, fournirent de vastes agrégations politiques. Tous les arts et tous les genres d'industrie y prospérèrent à la fois, de même que toutes les théories et toutes les applications intellectuelles proportionnées aux lumières du temps; et tels furent les grands développemens de la civilisation à cette époque, qu'il ne paraîtrait que juste de leur faire honneur de tous les avantages et de tous les trésors dont s'enorgueillit celle d'aujourd'hui. Voilà quel fut le résultat prodigieux de ces institutions *bourgeoises*, rempart élevé contre le débordement et les excès d'une organisation aristocratique que le temps ou la nature même des choses avaient précipitée dans la plus extrême corruption.

Les constitutions de ces pays de communes et de ces ligues étaient, à bien des égards, semblables à celles de quelques États de l'antiquité; elles en reproduisirent même souvent les mœurs et l'esprit. Les vices et les vertus d'Athènes, de Sparte et de l'ancienne Rome, éclatent à chaque

(1) Les premiers fondemens de cette association célèbre avaient été jetés par la ville de Brême; mais elle s'accrut et fleurit principalement dans le treizième et le quatorzième siècles : le nombre de ces villes montait à soixante-douze, selon d'autres à quatre-vingts. Anvers, Rotterdam, Bruges, Ostende et Dunkerque dans les Pays-Bas; Calais, Rouen, Saint-Malo, Bordeaux, Baïonne et Marseille en France; Barcelonne, Séville et Cadix en Espagne; Lisbonne en Portugal; Livourne, Naples, Messine en Italie; Londres, Hambourg, Brême, Lubeck, Dantzick, étaient les villes les plus puissantes et qui avaient le plus d'influence dans la ligue. La Hanse avait choisi quatre bureaux principaux pour l'adresse et l'expédition des marchandises; Londres, Bergen, Novgorod et Bruges. Les seigneurs hasardaient rarement d'attaquer les propriétés des villes anséatiques; elles se faisaient respecter et craindre des souverains eux-mêmes.

pas dans l'histoire de ces petites républiques d'Italie. Elles étaient placées sous l'influence des mêmes causes locales et du ciel brûlant qui avait si puissamment agi sur les autres, quinze siècles auparavant. Le talent de la parole y fut cultivé, de même, comme le moyen naturel de parvenir aux plus grands emplois, à la plus haute faveur populaire; ce talent y reproduisit aussi ses abus, mais il accéléra la formation de la langue nationale.

Là aussi les affections nationales les plus exaltées enfantèrent l'héroïsme. De pareils excès d'ambition, des rivalités, des haines non moins ardentes et profondes, préparèrent des révolutions également soudaines et fréquentes; enfin, une émulation semblable fit concourir tous les arts au perfectionnement de la vie sociale.

Ce génie ardent et fougueux, mobile de tant de grandes choses, cette trempe de fierté et d'audace, dont les historiens même de ce temps sont tout imprégnés, devaient nécessairement enfanter des hommes supérieurs, mais dangereux pour les républiques. Ainsi, triste cercle vicieux que parcourent les choses humaines, la liberté était menacée de nouveau de périr par ses propres fruits! Des ambitieux qui devaient au lait de ses fécondes mamelles la vigueur dont ils jouissaient, menacèrent de l'ensevelir sous les ruines de la patrie. Les lois municipales, tombées en désuétude ou dominées par des influences individuelles devenues trop puissantes, demandaient le secours d'institutions nouvelles. Cette nécessité donna naissance aux diverses corporations des arts et métiers. La résistance à l'oppresion trouva d'abord les élémens d'une organisation plus facile dans les rapports qui naissaient de l'exercice de la même profession, du même métier, et ensuite

ces associations particulières s'affilièrent les unes aux autres (1).

Ces corporations s'étaient soumises à des règlemens très-rigoureux. Moins la masse des moyens de résistance était imposante, plus l'association devait être intime et l'organisation parfaite. Le principe fondamental de ces corporations était le noviciat ou apprentissage auquel était soumis celui qui aspirait à devenir membre de la corporation et à exercer son état.

Ces corporations étaient déjà devenues si puissantes à la fin du quatorzième siècle, qu'à leur tour, usurpant sur la noblesse l'administration publique, elles dominèrent dans les villes. Mais la possession du pouvoir fut aussi pour elles le signal de la décadence; les maximes de l'institution s'altérèrent et il devint aisé de se dispenser de tout apprentissage et d'arriver de plein saut à la maîtrise en la payant.

La noblesse, jetée en dehors d'un ordre de choses créé par l'industrie et non par les armes, relevé, rétabli par l'industrie et auquel elle n'avait pas contribué, chercha également une garantie de conservation dans des moyens d'association plus forts et plus intimes. De là naquirent les sociétés de familles et les ligues des châteaux-forts contre les villes. Ainsi, l'esprit d'association et de corporation dominait la société tout entière; il eut peut-être été impossible de trouver alors des hommes d'un même état qui ne fussent pas liés entr'eux par cette sorte de fédération mystérieuse. Les sciences elles-mêmes furent obligées de se soumettre à cet esprit, et pour ar-

(1) Quelques historiens ont admis que les corporations naquirent avec les villes et furent un fruit du premier essor de l'industrie, et non pas un remède aux dangers qui menaçaient les conquêtes qu'elle avait déjà faites.

river à l'exercice d'une profession libérale, on dut nécessairement passer par plusieurs degrés académiques. Enfin, l'imagination, dans ses caprices les plus frivoles, se vit contrainte de se plier au joug de la règle, et l'on ne put pas chanter sans en avoir acquis le droit, c'est-à-dire, sans être devenu une sorte de docteur ou *maître-ès-arts*. Mais cet assujétissement et ces formes pédantesques nuisirent considérablement à l'élan des arts en général, et particulièrement à ceux qui ont la pensée pour domaine et la parole pour moyen. Le respect du motif qui avait présidé à la formation des corporations, survécut long-temps à l'époque de leur utilité réelle, et cette institution, comme toutes les choses qui se trouvent déplacées, fut, dans la suite, beaucoup plus nuisible qu'avantageuse à la société.

L'institution la plus remarquable de cette époque, la chevalerie, d'origine toute germanique, et que l'on regarde communément comme la plus belle fleur qui ait grandi sur le terrain du moyen-âge, avait également pris tous les caractères d'une corporation. La guerre était le métier de la noblesse : celui qui n'était point chevalier ne pouvait pas commander des cavaliers, et le jeune aspirant aux grades militaires, de quelque sang qu'il fût issu, était obligé de servir plusieurs années comme varlet ou écuyer pour devenir chevalier. Dans l'origine, le varlet, l'écuyer et le chevalier étaient remplis du même esprit d'honneur, de fierté, d'amour et de piété religieuse. Deux cultes se partageaient l'âme du chevalier : celui de Dieu et celui des dames. Ce dernier tenait au respect et à l'intérêt qu'inspirent la faiblesse, autant qu'à l'admiration passionnée de la beauté. L'empire de la religion sur cette postérité belliqueuse des hommes du nord, s'explique par le goût qui les portait vers un mysti-

cisme merveilleux; et quant au respect pour les femmes, il était profondément enraciné dans les antiques mœurs des nations germaniques.

Tout ce qu'il y a à dire sur la chevalerie est assez connu; mais ce que l'on ne saurait trop remarquer pour faire comprendre l'esprit d'une certaine période du moyen âge, c'est l'énergie du sentiment religieux qui la domina. C'est cet enthousiasme mystique qui précipita par milliers dans les pénitences du cloître ou dans les austérités de la vie érémitique, des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Rien de plus ordinaire alors que les pélerinages lointains, nu-pieds et en observant toute la rigueur du jeûne. On en voyait qui traversaient les mers seulement pour aller repaître leurs yeux de la vue du tombeau du seigneur et pour l'adorer.

Les croisades, qui commencèrent à cette époque, sont à la fois la plus forte preuve et le plus étonnant produit de cet enthousiasme religieux. Sans doute, la politique des papes, le fanatisme individuel de quelques cénobites, et d'autres circonstances, purent y contribuer; mais qu'auraient fait les exhortations pontificales et les éloquentes prédications des saint Bernard et des Pierre-l'Ermite, si les élémens de cette combustion qui parut enflammer toutes les têtes, n'avaient pas préexisté dans les dispositions universelles des peuples?

Cette tendance religieuse eut divers effets. Le premier dut être d'adoucir, par de hautes idées d'ordre, de justice et de bienfaisance, l'usage de la force inhumaine et fougueuse qui plaçait la source du droit dans l'épée. Le mot de fanatisme, trop exclusivement pris en mauvaise part chez nous, peut signifier une disposition de l'âme généreuse et utile. Mais comme le fanatisme manque de lumière et de mesure même dans le bien

qu'il peut produire, il est toujours dangereux. Des hommes dévorés de cupidité, d'ambition, s'emparèrent de ce levier redoutable à l'époque dont nous parlons; et c'est par lui qu'arrachant *l'Europe entière à ses fondemens*, ils parvinrent à la lancer sur les contrées de l'Asie.

De ce criminel abus de la tendance religieuse des peuples, résultèrent de grands maux : la proscription des hérétiques, des juifs; la doctrine de la suprématie absolue du pape, le scandale de son excessive puissance et le luxe monstrueux de la cour de Rome. La hiérarchie ecclésiastique, comme un dragon immense, enveloppa de ses replis tout le monde civilisé. Les papes donnèrent un pendant à la féodalité par l'établissement de leur vaste puissance. La crédulité et la stupidité humaines furent inféodées par eux à divers degrés. De leur couronne sacrée relevèrent d'innombrables vassaux sous les noms d'archevêques, d'évêques, de curés, mais sur-tout de généraux d'ordres monastiques, de provinciaux, d'abbés et de moines. Cette armée immense, munie d'armes spirituelles d'un effet infaillible sur les consciences d'alors, devait soumettre les dynasties et les peuples aux successeurs de saint Pierre, et c'est ce qui arriva. Les rois et leurs sujets croyaient que le vicaire de Jésus-Christ pouvait décider du bonheur des hommes dans ce monde, et de leur salut ou de leur damnation dans l'autre. Ils croyaient qu'ils avaient la mission et le pouvoir terrible de lier ou d'absoudre pour l'éternité. Ces opinions ont péri, elles sont détruites; mais telle est leur efficacité terrible, que si une cause quelconque pouvait leur rendre sur l'esprit des peuples leur crédit perdu, le monde entier serait de nouveau prosterné aux pieds de la chaire papale.

Tous les rois occidentaux reconnurent l'évêque

de Rome pour le représentant et le vicaire vivant de Jésus-Christ. Beaucoup d'entr'eux se déclarèrent humblement vassaux du Saint-Siége, et la plupart ne purent du moins échapper à la condition de ses tributaires. Ceux qui osèrent lutter contre cette formidable puissance, comme l'empereur Henri IV, furent persécutés et malheureux. Les papes pouvaient alors jeter dans l'état d'isolement le prince le plus puissant, en mettant son royaume en interdit et en déliant ses sujets du serment de fidélité; aussi, usèrent-ils souvent de ce moyen terrible. Cette intervention du Saint-Siége soulagea quelquefois les peuples en modérant l'arrogance des princes, en tenant en bride leurs inclinations despotiques. Il faut bien convenir que c'eût été un grand et majestueux spectacle que Rome devenue le tribunal d'appel de toute la chrétienté, et réparant, par la voix et la loi de la religion, les injustices de la politique, les fautes des peuples et des rois! Mais il faut aussi l'avouer, Rome fut presque toujours l'alliée de la force puissante; par-tout où elle obtint crédit, les chaînes de la servitude furent plus fortement rivées. De très-grands hommes, des princes paternels montèrent, par intervalles sur la chaire de Saint-Pierre; cependant l'esprit général des doctrines professées par les papes ne fut favorable ni aux progrès des lumières, ni à la liberté des nations.

Obscurcir, aveugler pour asservir, tel fut constamment le plan de Rome et l'esprit de ses milices depuis le chef suprême, depuis le pontife, jusqu'au moindre frère quêteur. Au milieu des ténèbres qui couvraient les droits des nations, les princes de l'Église s'abandonnèrent à tous les excès du luxe, de la débauche, de la rapine et de la cruauté. Ce sont les vices de Rome, il faut l'avouer; c'est la dégradation et le scandale pré-

parés par elle au sein de l'église du Christ, qui sont restés comme une tache, comme une souillure ineffaçable sur le moyen âge, et ont, pour ainsi dire, imprimé le cachet de la réprobation sur une époque dont l'aurore avait vu éclater de si grandes vertus et présagé de si beaux développemens de civilisation et de prospérité chez les nations occidentales! Les efforts de quelques hommes généreusement imbus de l'esprit de réforme, furent vains contre ce torrent de corruption. Arnaud de Bresse, Pierre de Valdo, le chef des Vaudois, Vicleff, Jean Hus, Jérôme de Prague et leurs disciples, tous ceux qui tentèrent de ramener l'Église chrétienne à sa simplicité et à la pureté primitives, et voulurent renverser la hiérarchie, ne parvinrent qu'au supplice. C'est par le bûcher que Rome se vengea de leur audace. Ces hommes, trop en avant de leur siècle, furent laissés en chemin par des contemporains qui ne les entendaient pas.

Cependant Rome, épouvantée de cette série d'ennemis qui commencèrent dès-lors à se succéder contre elle, sentit le besoin de renforcer les remparts de son autorité et le nombre de ses défenseurs. Elle institua les ordres mendians et l'inquisition.

L'inquisition naquit pour ajouter toute l'énergie d'une police matérielle terrible, à la puissance spirituelle de Rome et pour refouler dans les ténèbres quelques rayons lumineux qui commençaient à faire voir l'absurdité des idées d'où partaient les foudres et les excommunications. Cependant, il fallut à l'esprit humain deux siècles de plus d'études et de travaux, pour dompter un si vivace fanatisme, et ce ne fut qu'au sortir du moyen âge, c'est-à-dire, au seizième siècle, qu'un réformateur plus hardi et sur-tout plus heureux, put victorieusement proclamer que la

société, en Europe, était enfin sortie de tutelle, qu'elle avait atteint l'âge de sa majorité.

La poésie de l'époque que nous venons de décrire, de ce moyen âge si plein de mouvement et d'illusions, si vivant de passions et de croyances, si empreint de liberté, dans l'origine, d'enthousiasme, d'amour et de piété, puis d'orgueil et de superstition, cette poésie dût être féconde, variée, naïve et passionnée; elle eut effectivement tous ces caractères, mais c'est avec des instrumens encore bien imparfaits qu'elle exploita de si riches ressources, et de là vient qu'en examinant aujourd'hui les divers monumens poétiques de l'époque, nous n'y trouvons pas tout ce que leurs auteurs ont voulu y mettre et sûrement tout ce qu'ils y ont mis.

La langue *romane*, fille défigurée du latin, dans laquelle ils chantaient, adoucie dans le midi par ses affinités avec des dialectes plus mélodieux, mais moins heureuse du côté du nord, ne commença à prendre une forme régulièrement grammaticale que sous saint Louis.

Les principaux de ces poètes ont été du nombre de ces chevaliers dont toute l'existence, consacrée à la guerre et à l'amour, s'écoulait dans la douceur des fêtes et dans les sanglans plaisirs des combats. A partir du douzième siècle, la brillante liste de ces belliqueux rapsodes devient si considérable, qu'il semble que tout homme qui a ceint l'épée ait nécessairement su manier la lyre, et il faut croire en effet que, dans une époque si essentiellement poétique, tout homme de condition libre et de profession libérale, a possédé, dans un degré quelconque, le talent de peindre et d'exprimer ses affections.

C'est la France méridionale qui fut le premier berceau de la muse du moyen âge, et c'est là aussi que la chevalerie avait d'abord signalé son

existence. Les troubadours provençaux qui, les premiers, chantèrent à la cour de Bérenger, comte de Toulouse, furent les pères de cette poésie. Les Trouvères français et les *Minnesenger* (chanteurs d'amour), allemands, ne peuvent être regardés que comme les imitateurs ou la postérité littéraire des premiers. L'Italien, ne comptant pas encore assez sur les ressources de sa langue vulgaire, adopta l'idiôme provençal. Les Normands, conquérans de l'Angleterre, gardèrent le français, monument de la résistance et des malheurs de la nation saxone; mais les *Minstrels* anglais, ne tardèrent pas à se faire une poésie toute nationale. Plus tard, les Italiens furent redevables au génie singulier de quelques hommes, de la création d'une littérature qui, sans être nationale par le choix des sujets, reçut au moins un caractère indélébile d'originalité vigoureuse.

En Espagne, fleurissait la poésie catalane identique avec la poésie provençale. C'était la même école, les mêmes sources et les mêmes auteurs. Mais les poètes castillans et portugais se ressentirent plus du voisinage immédiat des Arabes, et une teinte orientale, une tendance à l'exagération des passions et des images, resta leur caractère dominant, comme la naïveté piquante était celui des premiers.

Ainsi, dans les cours de France, d'Allemagne et d'Espagne, on cultivait généralement alors la poésie chantée ou lyrique. La peinture du sentiment et des effets de l'amour était comme le motif général de cette poésie et dominait dans ses inspirations, et la musique était sa sœur inséparable. Mais l'union de ces deux arts cessa d'être indispensablement intime lorsque, un peu plus tard, naquit l'épopée. L'épopée, chez certains peuples, a marqué le second degré du développement de la faculté poétique et le premier chez

d'autres; chez tous elle en a signalé la plus grande élévation et est devenue la principale colonne de la littérature poétique.

L'épopée fut belle au moyen âge, sans avoir précisément les imposantes proportions que lui avait données l'antiquité. Mais le caractère particulier, composé de sublimité et de mysticisme qui la distingue, autorise et oblige à la classer dans un rang à part, de toutes les littératures, et sous le nom de *romantique.*

Trois systèmes de fables ou *mythes* servent d'aliment et d'appui à la poésie épico-romantique du moyen âge. La fécondité de cette triple source explique le nombre immense de poètes et de productions de cette époque, dont malheureusement un grand nombre s'est perdu.

Le premier système est national allemand absolu; c'est celui des histoires des Nibelungen et de tout ce qui s'y rapporte; de Siegfried, Etzel ou Attila; Dietrich de Berne, Wolf, ainsi que d'autres héros du temps de la grande migration des nations germaniques.

Le second système, qui est de la même antiquité, est celui des histoires du roi Arthus et des chevaliers de la table ronde. Ces traditions furent aussi chantées en France et imitées en Allemagne d'après d'anciennes traditions cymriques.

Le troisième système se composait des fables originairement françaises de Charlemagne et de ses pairs, de Roland, des quatre fils Aymon et de leur cousin Maugis.

Les Italiens n'empruntèrent aucune des fables dépendantes de ces trois sources différentes. Dante fut leur idole exclusive, et, à la vérité, sa poésie est d'un ordre bien supérieur à toutes ces fictions, bien que par sa tendance à l'exaltation de l'amour et de la piété, il rentre d'ailleurs parfaitement dans le caractère de l'époque.

Les Espagnols, malgré la vivacité de leur imagination, n'eurent pour épopée romantique qu'Amadis de Gaules, et les nombreux romans de chevalerie nés de celui-là.

La poésie du moyen âge, sortant par intervalle de son domaine particulier, fit aussi quelques incursions sur le terrain historique, soit de l'antiquité, soit sur celui des époques contemporaines; elle essaya de chanter les croisades et les exploits d'Alexandre-le-Grand; elle fit des emprunts à la Bible de même qu'aux ouvrages de Virgile et d'Homère. Mais dans ces diverses tentatives, cette muse *romantique*, contrainte de porter le joug de l'imitation, perdit son caractère particulier sans atteindre jamais à la hauteur de ses modèles.

Les derniers temps du moyen âge ne furent nullement heureux pour la poésie; l'état de dégradation anarchique dans lequel gémissait l'Europe dut tarir la source de toutes les inspirations nobles et gracieuses; ou peut-être faut-il dire que, dans l'ordre de la nature, c'est assez pour chaque âge que la pensée et l'imagination, le beau, l'intellectuel, s'y développent et y fleurissent une fois. Remarquons d'ailleurs que la chevalerie, cette mère brillante des compositions poétiques, dépérissait : on ne chantait plus, et l'âge sérieux s'approchait à grands pas. Cependant, on vit naître en Italie et au commencement du quatorzième siècle, un Bocace; en Angleterre, un Chaucer; mais les trois systèmes de traditions dont nous venons de parler ne servirent plus de motif à aucune composition remarquable, et le quatorzième siècle parut aussi stérile que le treizième avait été fécond. L'art tomba; le dieu n'eut plus de prêtres et le culte plus de sectateurs. Les chevaliers, luttant contre une réaction que

les excès de la tyrannie féodale avaient par-tout provoquée, ne furent plus amans et poètes, protecteurs généreux de la faiblesse et de la beauté, mais des brigands couverts de fer combattant pour le maintien de leurs cruels privilèges.

Alors les romans en prose vulgaire commencèrent à remplacer les compositions épiques des anciens; et les traditions dont les poètes du douzième et du treizième siècles avaient su tirer un si heureux parti, furent impitoyablement altérées. En France et en Allemagne, le genre lyrique passa dans les mains des maîtres chanteurs (meistersænger), qui formaient une corporation spéciale. Dès-lors, il n'exista plus que d'informes débris de la poésie du moyen âge.

Le quinzième siècle, plein de mouvement, politique et portant en lui-même le germe de grandes révolutions, acheva le discrédit des contes merveilleux et de la poésie populaire qui avaient enchanté les deux siècles précédens. Lorsqu'Arioste, un peu plus tard, exhuma ces traditions et les hauts faits des preux de Charlemagne, il eut besoin, pour ne pas sembler ridicule, de toute la puissance de son talent et, sur-tout, du soin qu'il prit de se moquer, tout le premier, des sujets qu'il traitait (1). Enfin s'accomplit cette révolution dans les idées que l'on est généralement convenu d'appeler la renaissance des lettres, et qui fut un effet de la chute de l'empire grec; alors ces traditions et ces récits poétiques, première littérature du moyen âge, périrent; la littérature classique gréco-romaine, sortant de ses décombres, reprit le sceptre encore une fois, et produisit la poésie conventionnelle

(1) On sait le mot du cardinal Bembo : *Dove messer l'Ariosto avete pigliate tante coglionerie?*

ou d'imitation. Mais l'originalité du génie et la franchise des inspirations semblèrent éteintes. A la vérité, quelques hommes privilégiés restèrent eux-mêmes, et créèrent en Italie, en Espagne et en Angleterre une poésie dramatique libre, à bien des égards, du joug de l'antiquité; toutefois, il existait chez leurs devanciers une exquise naïveté, un charme entraînant qu'ils ne pouvaient pas reproduire. Les Shakespeare, les Lopez de Véga, les Cervantes et Le Tasse sont déjà des poètes éminemment *réfléchisseurs;* ils ont déjà atteint l'*âge de la mélancolie* et du regret (1); ils attristent parce qu'ils font penser; on trouve en eux l'usage de toutes ces formes de langage qui sont de l'homme très-civilisé, détrompé et vieilli. Les chansonniers innocens du moyen âge, au contraire, avaient pris le monde tel qu'il était sans s'inquiéter de ses misères et de ses vices, et moins encore poètes que les organes de la poésie nationale et du sentiment universel, ils sentirent plus qu'ils ne raisonnèrent; et ils provoquent encore aujourd'hui plutôt la sympathie que la réflexion du lecteur. Une grâce inimitable anime leurs incorrects écrits; le mélange de galanterie et de piété qui caractérise plusieurs de leurs poëmes; l'audace effrontée de leurs satires, licencieuses jusqu'à l'obscénité, ces traits divers de leur physionomie poétique, sont tous dominés par une inimitable vérité de ton et de couleur; par une abondance de naturel et une verve d'originalité que nécessairement ne peut méconnaître tout lecteur familiarisé avec le mécanisme de leur idiôme. On sent que ces hommes, tout

(1) Cette expression de madame de Staël exprime une idée fort juste, quoiqu'elle ait été le sujet de beaucoup de plaisanteries, sur-tout de la part d'un poète, l'homme le plus triste qui ait jamais existé.

instinct, copient avec chaleur les mœurs vivantes qu'ils ont sous les yeux.

Parmi les arts plastiques du moyen âge, l'architecture mérite sur-tout d'être remarquée, à cause de son caractère si imposant, si mystérieux et si singulier. Dans les monumens les plus célèbres de l'architecture antique, nous reconnaissons l'idée et la forme primitive de la demeure que l'homme dut se bâtir dès qu'il cessa d'habiter les antres des forêts et les creux des rochers. Quels que soient les divers degrés de transformation et d'embellissemens que la cabane ait subis pour devenir un palais, dans le système grec l'idée de la cabane et d'un asile calculé pour le besoin se dégage et survit perpétuellement aux efforts de l'art.

Mais une pensée plus haute, plus affranchie de toute association avec l'idée du besoin, un sentiment plus vaste et moins fini, semblent avoir présidé à l'invention de l'architecture du moyen âge. Les Germains, si libres et si fiers dans leurs belles forêts, dormaient sous les cintres majestueux que formaient les épais et verds rameaux des hêtres et des chênes antiques. La richesse de cette végétation magnifique, la grâce aérienne des cimes des grands arbres, élancées dans les airs et retombant en arcs surbaissés et en coupoles légères, semblent avoir été les modèles de ces maîtres fameux qui créèrent les dômes de Milan et de Cologne, de Munster, de Strasbourg et l'abbaye de Westminster à Londres. On pourrait même trouver une idée plus profonde encore dans l'énormité de la masse et le fini minutieux des détails; cette réunion *architectonique*, cette opposition harmonieuse, n'est-ce pas comme une image emblématique du monde entier où la main de l'ouvrier éternel qui a jeté les bases des pics granitiques, a dessiné avec tant de soin la

tige d'une plante et nuancé avec tant de délicatesse le calice d'une fleur (1)?

Les autres arts plastiques ou dépendant du dessin, qui aux quatorzième et quinzième siècles, vinrent de la Grèce dans l'Occident, étaient encore dans l'enfance au moyen âge; mais le côté le plus faible de l'époque fut encore le domaine scientifique. Les sciences supposent l'esprit d'analyse et la vie sédentaire; or, les hommes du moyen âge, dans leur vie toute de mouvement et d'instinct, croyaient que vivre c'était agir, et ils ne pouvaient pas se livrer à des études abstraitement sévères. Les efforts de Charlemagne pour répandre le goût des sciences et la sorte de civilisation qui en est le fruit, eurent un résultat évidemment faible et borné au règne de ce grand prince. Long-temps encore le guerrier germain ne connut et ne conçut d'autre art noble et utile que celui de manier sa lance et de guider son coursier; dans la décadence du moyen âge, l'ignorance fut même si grande que rarement un laïque savait lire et écrire. Celui qui, par exception à la règle générale, avait quelques connaissances, sur-tout dans les sciences d'observation,

(1) Il semble même que les constructions du moyen âge étaient le produit d'un système tout plein de l'esprit de ce culte druïdique qui se rattachait peut-être aux anciens rites d'Isis. Les anciens Égyptiens avaient adoré l'immensité mystérieuse de la nature sous le nom de cette déesse, et la même idée avait probablement conduit les druïdes celtiques et gaulois à n'avoir pour temples que de vastes et majestueuses forêts. Les Grecs avaient perdu et détruit cette idée dans un système de proportions plein d'élégance, mais uniquement matériel, où rien ne révélait le sentiment profond de l'infini. Tout homme bien organisé sentira la justesse de ces idées en comparant ses impressions en présence des deux systèmes, et, sur-tout, tout homme instruit se gardera d'adopter l'ineptie de ceux qui ne voient, dans l'architecture gothique, qu'un mélange barbare des différens systèmes classiques ou cinq ordres réguliers de l'antiquité.

en mathématiques, en physiologie, en médecine, risquait souvent d'être brûlé comme sorcier. Les moines, forcés à l'étude par la solitude et l'ennui, de même que par le besoin d'avoir quelque connaissance de la langue latine, afin de comprendre le rituel, eurent seuls, dès-lors, quelque teinture de lettres et seuls les enseignèrent au profit exclusif de quelques écoles formées dans le sein des monastères. Quoiqu'il en soit, leurs travaux littéraires se sont bornés, pour la plupart, à la transcription de quelques auteurs de l'antiquité et sur-tout des pères de l'Église. Quant à leurs productions personnelles, elles ne sont, comme l'on sait, que des chroniques sèches, sans art, et qui ne représentent nullement les idées et l'esprit de l'époque; car des moines, vivant renfermés dans des monastères, ne pouvaient pas rendre avec fidélité la vie et les impressions variées des hommes du monde civil et réel. Accordons à ces bons moines qu'ils nous ont sauvé les restes précieux de l'antiquité littéraire; mais voilà tout, et nos comptes sont réglés avec eux. A la vérité, leurs chroniques suppléent au défaut d'autres mon umens de leur époque; cependant il faut bien se persuader qu'elles n'en offrent qu'une image très-altérée et souvent totalement fausse.

Tel fut ce moyen âge que nous croyons avoir caractérisé avec justesse en le nommant l'âge de l'adolescence et de l'imagination.

Cette prédominance de l'imagination sur la réflexion fut sentie par les hommes mêmes qui, dès le onzième siècle s'étaient efforcés de donner, par la culture des sciences, une direction plus sérieuse et plus positive aux idées de leurs temps. Le goût des sciences, sorti des cloîtres, et plus encore réveillé par une naturelle analogie avec l'activité industrieuse des bourgeois, obtint de

puissans encouragemens sous Henri II d'Angleterre, sous les princes de la maison de Hohenstaufen, sous Saint-Louis, les Alphonse V et VI et quelques autres princes. A partir de l'époque où parurent les Lanfranc, les Abailard et les Jean de Salisbury, il se trouva toujours des hommes distingués qui opposèrent leurs efforts à la décadence du domaine scientifique. Mais, bien convaincus que la tendance contraire était le plus grand obstacle qu'ils eussent à vaincre, ils crurent ne pouvoir réussir qu'en faisant une guerre à mort au sentiment et à l'imagination. De là vint la sécheresse rebutante de la philosophie qu'ils enseignèrent. Ainsi la barbarie des formes et le pédantisme glacial de la *scolastique*, furent moins un résultat de l'ignorance universelle, comme on le pense généralement, que l'effet d'un système calculé pour rompre la trame des enchantemens poétiques dont le siècle était enveloppé. La théologie subit également le joug de ces formes peu attrayantes, mais elle avait du moins pour elle une certaine indépendance d'opinions.

L'un des fruits les plus positifs de cette impulsion scientifique fut le goût de la jurisprudence romaine, qui se répandit en Italie principalement. Les Italiens embrassèrent avec une infatigable patience qui se concilie mal avec la vivacité d'imagination qu'on leur attribue, l'étude stérile du code et des pandectes de Justinien. Ils commentèrent avec dévouement ce qui avait été commenté, et firent des scholies sur la glose comme sur le texte. Les philosophes, à l'exemple des jurisconsultes, ne tardèrent pas à surcharger d'interminables interprétations leur maître Aristote, ce dieu du moyen âge, quoiqu'il ne fût encore connu que par des traductions arabes. Un véritable fléau sortit pour la raison humaine de ce fatras d'explications qui finirent par remplacer

et faire oublier entièrement la doctrine du philosophe de Stagyre, dont la mémoire a fort injustement porté la responsabilité des querelles et des absurdités qui ont inondé l'Europe et fatigué le papier durant quatre ou cinq cents ans.

Lorsque par-tout naquirent des universités imbues d'aristotélicisme, ces associations savantes et enseignantes s'organisèrent sur le plan des corporations, de sorte qu'elles opposèrent aux progrès de la raison humaine les doubles entraves de l'esprit de corps et de l'erreur pédantesque consacrée comme culte exclusif. Ainsi, de par Aristote, Accurse et saint Thomas, elles professèrent exclusivement la jurisprudence, la théologie et cette philosophie qui n'était que l'art ridicule et frivole de disputer avec subtilité, et au moyen d'une terminologie barbare. Déjà à la fin du douzième siècle, ces prétendues sciences n'étaient plus qu'un misérable abus de la parole, affligeant scandale du bon sens.

La médecine, plus affranchie de la tyrannie d'Aristote, fut redevable de quelques enseignemens utiles et de quelques dogmes sûrs, aux connaissances positives des Arabes, qui la cultivaient, et dont les fondateurs de la célèbre école de Salerne furent les disciples. Mais ces savans hommes ne purent empêcher que l'art de guérir ne tombât sous le joug de l'astrologie judiciaire et de la magie, et qu'il ne devînt le complice de tous les fripons et de tous les aventuriers dont l'excès de la crédulité publique était le patrimoine assuré.

La philologie ou littérature proprement dite avait jeté quelque éclat à l'époque d'Abailard et de Lanfranc; mais à la fin du douzième siècle, elle était presqu'entièrement négligée. La rareté des livres et l'extrême cherté des manuscrits fut, durant tout le premier période du moyen âge, le

plus grand obstacle à la culture des lettres. Saint-Louis fut le véritable restaurateur des études par l'établissement de l'université et d'une bibliothèque royale.

La science, malgré cette décadence effective, maintint cependant dans un très-haut degré de considération et de crédit ceux qui étaient réputés la posséder. Le premier dignitaire de l'université avait le rang de chevalier. Ce qui contribua d'ailleurs à la réputation des universités, ce fut la fermeté qu'elles déployèrent dans leurs fréquentes luttes contre les papes et les rois. Les priviléges qu'elles avaient conquis et dont elles se montrèrent toujours si jalouses, eurent du moins l'utilité de conserver *une tribune* à ces vérités, à ces réclamations si véhémentes, que la hiérarchie ultramontaine redoutait singulièrement. Ce fut par l'effet de ces priviléges qu'il fut permis à Luther d'afficher ses thèses à Wittemberg. On peut donc dire à la louange des universités, qui peut-être aujourd'hui répudieraient volontiers cet éloge, qu'elles ont essentiellement concouru à la réformation. Ceux-là se trompent qui attribuent à la réforme cette tendance à l'esprit d'investigation et d'examen; ce fut, au contraire, cet esprit qui la provoqua. Il existait dans les universités (1).

(1) Et il existera toujours dans les mêmes circonstances. En effet, toute réunion d'hommes qui pourra parvenir à se rendre indépendante, au milieu de l'asservissement universel, et qui cultivera la pensée sans avoir aucun compte à rendre de ses doctrines, quels que soient ses préjugés et quelques gauches que soient ses débuts, finira toujours par pousser son siècle en avant, et minera l'autorité établie si les fondemens n'en sont ni légitimes ni sûrs.

Mais le temps ayant peu à peu enlevé aux universités leur indépendance et leurs priviléges, elles n'ont plus été, dans la plupart des états d'Europe, qu'un instrument de plus dans les mains de l'autorité. Les réglemens universitaires aux-

Il était né près d'un siècle auparavant ; il était venu de Constantinople avec ces Grecs fugitifs qui n'avaient rapporté de leur opulente patrie que l'amour des lettres et l'habitude de l'argumentation ; il était né, cet esprit d'examen, avec l'imprimerie ; il avait été favorisé par des princes puissans en Italie, par des associations en Allemagne, comme la confrérie de Deventer à Wesel ; enfin, de grands hommes tels qu'Érasme, Reuchlin et plusieurs autres, l'avaient fortifié de toute la puissance de leur raison et de toute la chaleur de leur haine contre les abus sacrés. Ils furent les précurseurs du réveil de la raison humaine ; mais devant eux se dissipèrent, avec de funestes erreurs, les illusions charmantes et le clair obscur romantique du moyen âge.

Tels sont les traits principaux de ce temps, de ce moyen âge qu'un auteur ingénieux a justement nommé le temps *des mérites méconnus*. La question souvent agitée de nos jours, si l'époque où nous vivons est préférable à ces siècles réputés si ténébreux, est passablement oiseuse : toute époque est bonne pour les hommes que la providence y jette, car chacune produit à peu près ceux qu'il lui faut ; cependant, si, laissant de côté les vues générales, nous étions obligés de dire laquelle enfin nous paraît intrinsèquement la meilleure, nous répondrions : Il n'est point de vieillard, ni même d'homme à peine arrivé à l'âge mur qui, tournant quelquefois ses regards en arrière, ne regrette ses jours

quels il a fallu se soumettre pour l'exercice de certaines professions, ont été un moyen sûr de favoriser la sottise et la médiocrité et de repousser le mérite et le talent. L'orgueil stupide et la cupidité de quelques professeurs, ont seuls trouvé leur compte dans ce culte imbécille pour les ruines d'un monument bâti pour un autre âge, et qui n'est qu'une honte et un ridicule de plus pour le nôtre.

écoulés et ne redemande ce temps si beau de sa jeunesse et de ses heureuses illusions!

Dans l'esquisse que l'on vient de lire, nous nous sommes principalement attachés à reproduire l'esprit général de l'époque et la transformation des opinions qui forment la vie morale et intellectuelle des sociétés. Quant aux mouvemens politiques et aux révolutions matérielles du moyen âge, elles peuvent se résumer dans le cadre suivant :

La monarchie universelle de Charlemagne se forma par l'agglomération des divers états que les nations germaniques avaient composés des provinces démembrées du vieil empire romain, immédiatement après la grande migration de ces peuples. Cette monarchie périt dans les mains des faibles successeurs de Charlemagne ; mais elle laissa après elle, en Occident, l'idée et le modèle d'une grande unité monarchique : phare qui a guidé les rois depuis cette mémorable époque, en a égaré plusieurs, et même de nos jours, a causé la ruine de la plus puissante fortune monarchique dont le monde puisse garder le souvenir.

Après l'extinction de la race carlovingienne, commencèrent la nouvelle distribution continentale et la forme que devaient prendre les États modernes européens. Mais ce mouvement fut suspendu par une nouvelle invasion de Barbares : les Sarasins, franchissent les barrières du midi, et les Normands, dévastent les côtes du nord et de l'ouest. Les Hongrois ou Huns, peuple de la grande famille turque, s'emparent des régions de l'est. Ces diverses hordes sont arrêtées et repoussées par les nations germaniques; cependant les Normands fondent des colonies en France, en Italie et en Angleterre. Ces aventuriers intrépides répandent l'esprit de la chevalerie qui pé-

nètre et modifie l'Europe entière. Tandis que cette révolution s'opère, le christianisme, remonté de l'Orient, va commencer la lente civilisation d'autres barbares, les peuplades slaves, qui habitaient le nord-est de l'Europe.

Cependant, les querelles qui s'émeuvent entre l'empire et le sacerdoce, entre les papes et les souverains d'Allemagne, semblent préparer la ruine de la chrétienté. Alors Rome suscite le projet des croisades pour prévenir une désunion qui lui eût été funeste. Les seigneurs aliènent une partie de leurs domaines, afin de subvenir aux frais de ces expéditions, ils rendent la liberté à leurs serfs, et c'est le commencement des communes et des villes. Plusieurs de ces villes, devenues industrieuses, s'élèvent à un haut degré d'opulence par le commerce avec l'Orient.

Le clergé, parvenu à un trop haut degré de puissance, commence à dégénérer après Charlemagne; et deux siècles plus tard, Grégoire VII achève de l'égarer loin des routes évangéliques en l'appelant à l'exercice d'une grande influence temporelle. Ses mœurs se dépravent complètement. Les ordres mendians et l'inquisition sont créés pour raffermir dans les mains de Rome le sceptre prêt à lui échapper. L'autorité impériale décline en Allemagne et en Italie, et l'usage des guerres privées transforme l'Europe entière en une vaste scène de brigandage et d'anarchie.

Cependant, au milieu de ce désordre, les tyrans féodaux les plus heureux ou les plus forts, jettent les bases de puissans établissemens, les sciences refleurissent, les universités naissent; de grandes découvertes, la boussole, l'imprimerie, l'invention du papier, celle de la poudre à canon, surgissent comme de puissans auxiliaires pour les nouvelles destinées des peuples. Tandis que ces éclairs jaillissaient du sein du temps ou du

hazard, ou des combinaisons de l'intelligence humaine, et déchiraient le réseau ténébreux qui enveloppait le monde, l'Église, intéressée au maintien du vieil état social, prêtait elle-même les mains à sa ruine.

Les furieuses concurrences excitées par l'héritage de saint Pierre, les querelles scandaleuses des papes et des anti-papes, contribuèrent à l'abaissement de l'autorité pontificale; elles amenèrent le déchirement ecclésiastique connu sous le nom du grand schisme d'Occident. Un pape, français de naissance, ayant fixé sa résidence à Avignon, pour complaire à Philippe-le-Bel, cet exemple fut suivi par plusieurs de ses successeurs; mais les Italiens, las d'être gouvernés par des délégués de l'autorité pontificale, en nommèrent un de leur nation, tandis que les cardinaux français, de leur côté, faisaient la même chose. L'Europe chrétienne se divisa entre ces deux papes, et le schisme se prolongea depuis 1378 jusqu'en 1417. Les conciles de Constance et de Bâle rendirent une ombre de paix à l'Église; cependant tous ces désordres et toutes ces querelles avaient porté un coup mortel à la papauté et, dans le premier de ces deux conciles, on vit poindre déjà le germe de la future réformation.

Ainsi se préparait la grande révolution du seizième siècle; ainsi naissait le torrent des idées nouvelles qui roule le monde chrétien dans ses flots, encore aujourd'hui. Est-il vrai que chaque jour un progrès nouveau vers l'avenir épure ses flots et régularise sa course, ou que son inondation devienne plus vagabonde et ses ravages plus désastreux? Les opinions fermentent et s'entre-choquent entre ces points de vue si opposés.

FIN DE L'INTRODUCTION.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE PREMIER.

Après l'abdication de Dioclétien et de son collègue Maximien, l'empire était resté, pendant dix-huit ans, livré aux déchiremens de l'anarchie armée et des discordes civiles. Constance et Galerius étaient montés sans obstacle au trône que la retraite des deux empereurs leur abandonnait; mais Galerius, ambitieux, et fier de ses victoires passées, crut pouvoir profiter du caractère doux et paisible de Constance pour choisir des successeurs et des Césars parmi ses partisans les plus dévoués, au mépris des droits des fils de son ri-

val et du ci-devant empereur Maximien. Sévère, officier distingué quoique trop dominé par l'amour du plaisir, et le grossier Maximin, fils d'une sœur de Galerius, furent désignés aux Romains comme devant un jour se partager l'empire; en attendant, ils obéissaient aveuglément à l'influence de Galerius, qui, non content de s'être arrogé les plus belles provinces, n'attendait que la mort, trop évidemment prochaine de son collègue, pour s'emparer du sceptre à lui seul. Depuis long-temps il nourrissait ces desseins lorsqu'eurent lieu la révolte de Maxence et la soumission des provinces de l'occident à l'autorité de Constantin.

Celui-ci, issu de Constance et d'Hélène, fille d'un obscur hôtelier, était né à Naissus, en Dacie, dans l'année 274, et n'avait que dix-huit ans lorsque son père fut nommé César. Mais le divorce de Constance, qui suivit de près cet événement, priva le fils d'Hélène des avantages qui auraient pu en résulter pour lui; c'est pourquoi, au lieu de suivre son père il demeura toujours attaché au service de l'empereur Dioclétien, qui récompensa ses exploits, dans les guerres d'Egypte et de Perse, par le rang de tribun de première classe. Doué d'un extérieur imposant, des qualités les plus brillantes, et inaccessible aux séductions des plaisirs, Constantin avait gagné la faveur des troupes; mais en laissant proclamer

par elles ses droits au titre de César, après l'avènement de son père au trône, il excita la jalouse haine de Galerius. Dès-lors sa position fut difficile et périlleuse. Livré aux plus vives inquiétudes, Constance ne cessait de demander à son collègue qu'il lui fût permis de revoir son fils. Après beaucoup de délais, Galerius fut contraint de donner son consentement. Constantin quitta Nicomédie au milieu de la nuit; il traversa la Bythinie, la Thrace, la Pannonie, l'Italie et les Gaules, avec une célérité qui ne permit pas de songer à le poursuivre, et au moment où son père allait s'embarquer pour l'Angleterre, il arrivait à Boulogne, où le peuple l'accueillit avec les démonstrations de la joie la plus vive.

Constance, après avoir soumis les Calédoniens, mourut à York, le 25 juin 306, quinze mois après son avènement à l'empire et quatorze ans après sa promotion à la dignité de César. Les légions qui l'avaient accompagné en Angleterre, s'empressèrent de saluer son fils du titre d'empereur et d'Auguste. Constantin, pour détourner de lui tout soupçon d'avoir usurpé volontairement le pouvoir, leur opposa une résistance calculée. Il écrivit à l'empereur de la division d'Orient pour lui annoncer la mort de son père, regrettant, lui disait-il, que le zèle inconsidéré de ses soldats l'eût empêché de faire valoir, d'une manière plus régulière, les droits incontestables qu'il avait à la

succession de celui-ci. Le premier mouvement de Galerius fut la plus violente rage; cependant, après avoir examiné les talens de son adversaire et les chances incertaines d'une guerre, il prit le parti le plus sage; il parut ne pas vouloir apporter d'obstacle à l'ambition de Constantin, et reconnut sa souveraineté sur les provinces situées au delà des Alpes; mais il ne lui accorda que le titre de César et donna celui d'Auguste à Sévère.

Constantin aurait pu rencontrer d'autres rivaux dans les six enfans que son père avait eus d'un second mariage, et qui auraient été en droit de disputer au fils d'une femme répudiée le sceptre que Constance laissait après lui; mais Constantin était dans sa trente-deuxième année; il avait pour lui la faveur des soldats, l'amour du peuple et l'approbation d'un père qui l'avait, en mourant, reconnu digne de régner. Les enfans de Théodora s'abstinrent sagement de lui disputer son élévation, et furent récompensés de leur modération par l'affection vraiment fraternelle qu'il ne cessa de leur témoigner.

A peine Galerius avait-il eu le temps de se résigner à la contrariété qu'il venait d'éprouver en Occident, que l'Italie, révoltée à l'instigation de Maxence, vint porter un nouveau coup à son orgueil. Rome, déjà très-mécontente d'avoir vu les empereurs transférer leur résidence à Nicomédie et à Milan, ressentit la plus vive indignation de

l'abolition des immunités dont elle avait toujours joui à l'exclusion des autres provinces de l'empire, et que la pénurie des finances avait obligé Galerius de révoquer. Maxence, fils de Maximien, stimulé par l'exemple de Constantin, profita de cette disposition des peuples d'Italie pour quitter la retraite où le retenait Galerius, dont cependant il avait épousé la fille, et revendiquer les droits de sa naissance. D'un autre côté, Maximien, qui n'avait abdiqué qu'à regret, saisit cette occasion pour reparaître sur la scène, déguisa ce retour d'ambition sous le voile de la sollicitude paternelle. Sa présence fortifia le parti de son fils; ce fut en vain que Sévère voulut retenir l'autorité qu'on lui enlevait; tiré, par artifice, de Ravenne où il s'était réfugié, il se livra lui-même à ses compétiteurs sur les plus solennelles promesses d'un traitement honorable et qui n'aboutirent qu'à la permission qu'on lui donna de choisir le genre de sa mort. Il demanda qu'on lui ouvrît les quatre veines, et laissa le champ libre à ses rivaux.

Maximien, qui avait repris la pourpre, passa les Alpes pour avoir une conférence avec Constantin, malgré la prééminence que son âge et son rang lui donnaient sur lui. Le résultat de cette entrevue fut le mariage de Constantin avec Fausta, fille du vieil empereur, qui conféra le titre d'Auguste à son gendre; celui-ci, en le recevant,

sembla épouser la querelle de l'Italie, mais il se borna à de vagues promesses sans aucune démarche effective.

Cependant Galerius, ayant rassemblé une puissante armée, s'avançait vers Rome dans l'intention de venger la mort de Sévère et de châtier les rebelles. Il rencontra dans l'exécution de cette entreprise plus de difficultés qu'il n'en avait prévu, et craignant de se voir abandonné par ses propres soldats, dont le nom de Maximien ébranlait la fidélité, se hâta de proposer un accommodement qui fut rejeté; alors il se retira avec ses troupes, dévastant tout sur son passage. Pendant cette querelle, Constantin était demeuré inébranlable aux instances de Maximien, revenu dans les Gaules, pour l'engager à se joindre à lui et à son fils.

Le premier acte de Galerius, après son retour dans ses états, fut de donner à Licinius le titre d'Auguste, qu'avait porté Sévère, avec les provinces d'Illyrie. Le farouche Maximin, qui opprimait plutôt qu'il ne gouvernait l'Égypte et la Syrie, exigea, à son tour, la même faveur; de sorte que l'empire romain se trouva divisé en six empereurs: dans l'Occident, Maximien exerçant une apparente suprématie sur Maxence et sur Constantin; et en Orient, Galerius, qui voyait sous lui Licinius et Maximin. Ce conflit de tant d'intérêts opposés fut suspendu par une sorte de trêve

menaçante, jusqu'au moment où la mort de Maximien et celle de Galerius ouvrirent la carrière à l'ambition des quatre autres rivaux.

L'harmonie entre le père et le fils n'avait pas été de longue durée. Maxence prétendait avoir conquis l'Italie; Maximien soutenait, au contraire, qu'il n'aurait jamais réussi sans son influence et ses avis. L'armée, qui fut appelée à juger entr'eux, redoutant la rigidité bien connue du vieil empereur, décida en faveur de Maxence. Maximien renonça donc, pour la seconde fois, au diadême et voulut se retirer en Illyrie, d'où Galerius, qui connaissait très-bien son incurable ambition, lui intima l'ordre de sortir. Il alla alors à la cour de Constantin, et en fut accueilli avec les plus grands égards; mais bientôt, au spectacle de la puissance de son gendre, ses regrets se réveillèrent comme des remords, il résolut de régner encore ou de périr. Il profita d'une absence de Constantin, qui était allé combattre les Francs sur les bords du Rhin, pour répandre le bruit du trépas de ce dernier, s'empara des trésors déposés à Arles et les distribua aux soldats qu'il voulait gagner. Le prompt retour de Constantin, à la tête d'une force considérable, fit avorter ses desseins; il alla s'enfermer dans Marseille, dont Constantin fit aussitôt le siége et qui n'évita les suites d'un assaut qu'en livrant le rebelle. Maximien subit le châtiment qu'il s'était attiré; et l'on pu-

blia que, poussé de désespoir, il s'était étranglé de ses propres mains (1).

La fin de Galerius ne fut pas si tragique. Il ne survécut qu'un an à Maximien, mais il mourut dans son palais de Nicomédie, étouffé dans son obésité (2), après un règne de six ans, au mois de mai 311. Les deux empereurs de sa création se préparèrent aussitôt à se disputer ses dépouilles; cependant ils n'en vinrent pas à se faire la guerre et convinrent de les partager à l'amiable entre eux; Maximin eut, pour son lot, les provinces d'Asie, et Licinius celles d'Europe. L'Hellespont et le Bosphore de Thrace furent les limites de

(1) Loin d'abuser du malheur de ce prince, selon des écrivains peu dignes de foi, Constantin accueillit son beau-père dans le palais impérial. Mais Maximien conjura sa fille Fausta de lui ouvrir la porte de l'appartement de Constantin, qu'il voulait assassiner; Fausta ayant feint d'y consentir, révéla tout à son époux. Constantin fit coucher un eunuque dans son lit; Maximien court frapper l'esclave et s'écrie : *L'empereur est mort!* Constantin sort précipitamment de l'endroit où il s'était caché, saisit Maximien et ne lui laisse que le choix du supplice. Ainsi Maximien, après avoir cherché un complice dans sa propre fille, aurait péri victime de sa perfidie. Telle est la version des historiens ecclésiastiques qui, pour rendre Constantin moins odieux, ont cherché des forfaits à ses nombreuses victimes.

(1) Aurélius Victor le fait mourir d'une maladie honteuse : *Consumptis genitalibus defecit*, dit-il. Zozime dit : *Incurabili vulnere*, ce qui indique à peu près le même genre de mort. L'opinion adoptée ici est celle de Gibbon.

leurs possessions respectives, de nombreuses troupes et des fortifications bordaient les deux rivages et les protégeaient. Peu de temps après, on vit Constantin se coaliser avec Licinius contre Maxence et Maximin, qui s'étaient pareillement ligués ensemble; et le monde entier, spectateur de cette querelle, attendit avec l'inquiétude de grands et décisifs résultats.

Le motif ostensible de cette guerre fut que les statues de Maximien ayant été renversées après sa mort, Maxence jugea à propos de venger les outrages faits à la mémoire de celui qu'il avait persécuté pendant sa vie. En conséquence, les effigies de Constantin éprouvèrent le même sort en Afrique et en Italie. Les réclamations de celui-ci ne furent point écoutées, et Maxence éleva des prétentions sur toutes les provinces de l'Occident. Il rassembla ses troupes pour envahir les Gaules, cherchant, en même temps, à séduire, par l'or et les promesses, les soldats de Licinius. Constantin vit bien qu'il était temps de remplacer un système affecté de modération et de mollesse politique, par l'énergie et l'activité qui lui étaient naturelles; et prévint l'ennemi, en portant, lui-même, la guerre en Italie en 315. L'entreprise n'était pas sans danger; deux fois il fut repoussé; les forces de Maxence étaient supérieures aux siennes, quoique ce chef eût été obligé d'en laisser une partie sur les bords du Rhin. Constantin, sans se rebuter, passa les Alpes Cottiennes, des-

cendit avec la plus incroyable célérité dans le Piémont, s'empara de Suze, de Turin, entra en triomphe dans le palais impérial de Milan, et vit presque toutes les villes, situées entre les Alpes et le Pô, se ranger de son parti.

De Milan à Rome la route lui était ouverte; mais quelqu'impatient qu'il fût d'en venir aux mains avec son adversaire, il lui parut prudent de diriger d'un autre côté ses opérations. L'habile et vaillant Pompéïanus commandait dans Vérone. L'empereur des Gaules alla mettre le siége devant cette place, après avoir dispersé près de Brescia un corps de cavalerie envoyé pour entraver sa marche. Ce général, ayant épuisé tous les moyens de défense, s'échappa de la ville et rassembla à la hâte une seconde armée avec laquelle il comptait attaquer, à son tour, les lignes de l'ennemi. Constantin, qui en fut informé, détacha une partie de ses meilleures troupes; et, laissant l'autre continuer les opérations du siége, s'avança à la rencontre de Pompeïanus. L'engagement commença vers le soir et le combat dura toute la nuit; le matin suivant on apprit la mort du général italien et la victoire de Constantin; Vérone se rendit aussitôt; Constantin, pressant ensuite sa marche avec une activité sans exemple, arriva le cinquante-huitième jour à trois lieues de Rome, et vit l'armée de Maxence rangée en bataille sur une vaste étendue de terrain.

Bien différent de Constantin, qui, par son humanité et sa générosité, était adoré de ses sujets, tandis que sa valeur était l'objet de leur admiration, Maxence s'était fait haïr des Italiens, ainsi que des Afriquains, par sa cruauté, son avarice et ses débauches. Rien n'était sacré pour lui; les obligations qu'il avait à ce sénat, mobile principal de son élévation, ne l'empêchaient pas de se jouer de la vie de chacun des membres de cette assemblée, ainsi que de l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Rome, qui, si long-temps, avait déploré l'absence de son empereur, gémissait maintenant de sa présence oppressive. Pendant que Constantin poursuivait le cours rapide de ses victoires, Maxence restait dans Rome, plongé dans la mollesse et les plaisirs; les remontrances de ses amis le tirèrent de sa coupable apathie, et les clameurs d'un peuple indigné le contraignirent d'entrer personnellement en lice. Il se mit en campagne avec des forces considérables; mais le résultat fut tel qu'on devait s'y attendre d'après le caractère des deux chefs et la discipline établie dans leurs armées; les Maures et les Numides lâchèrent pied devant la cavalerie gauloise; les Italiens désertèrent les drapeaux d'un tyran qu'ils abhorraient; et la milice prétorienne, qui, seule, était attachée à Maxence pour les faveurs dont il l'avait comblée, fut presqu'entièrement détruite après un combat opiniâtre. Ce

fut le 28 octobre 312, qu'eut lieu cette bataille qui livra toute l'Italie à Constantin. Maxence, ayant pris la fuite, fut renversé, par la foule, dans le Tibre, au moment où il traversait le pont Milvius, et se noya sous le poids de son armure. Ses deux fils reçurent la mort par l'ordre du vainqueur, qui eut soin d'exterminer jusqu'au dernier de sa race.

Cependant, par politique bien plus que par clémence, Constantin borna, à la famille de son rival, les effets de sa vengeance. Une amnistie générale fut proclamée et lui gagna le cœur de ses nouveaux sujets. Il honora de sa présence le sénat, qui reçut de lui l'assurance de la considération qu'il aurait toujours pour un si illustre corps. Il institua des jeux pour perpétuer le souvenir de cette victoire, et fit élever un arc de triomphe qui subsiste encore comme pour attester quelle dégénération les beaux-arts avaient subi dès ce temps; en effet, il fut impossible de trouver à Rome un homme en état d'exécuter les figures qui devaient le décorer: il fallut enlever celle de l'arc de Trajan; ainsi l'on voit des Parthes prosternés devant un prince qui ne porta jamais ses armes au delà de l'Euphrate.

Constantin s'occupa ensuite de la dissolution de la garde prétorienne; tous ceux de ce corps, qui avaient survécu à la dernière bataille, furent disséminés dans les légions qui gardaient les fron-

tières, et leur camp fut détruit. Ainsi finit cette milice formidable, et qui fut si souvent maîtresse du sort de l'empire à force d'insolence et de férocité. Constantin imposa aussi une taxe à perpétuité sur le sénat qu'il divisa en trois classes, suivant le degré de fortune que possédait chacun de ses membres. Il quitta Rome après ces mesures, et se rendit à Milan pour y célébrer les noces de sa sœur Constance avec Licinius, dont, avant la campagne d'Italie, il avait acheté la neutralité par la promesse de cette alliance. Mais, au milieu des fêtes célébrées à l'occasion de ce mariage, les deux empereurs se virent obligés de se séparer à la hâte ; Constantin fut appelé sur les bords du Rhin par une invasion des Francs, et Licinius s'occupa de repousser Maximin qui s'avançait à la tête de son armée. Maximin avait été l'allié de Maxence ; et, autant pour le venger que pour se débarrasser d'un rival qui lui faisait ombrage, il avait levé l'étendard de la guerre civile. Il eut le dessous dans cette lutte et fut défait par Licinius qui l'obligea de fuir et d'aller s'enfermer dans Nicomédie, où il mourut au bout de trois ou quatre mois. Les historiens ne sont pas d'accord sur la cause de sa mort ; les uns l'ont attribuée au poison, d'autres au désespoir ou à la justice du ciel. Il ne fut pas regretté dans les provinces sur lesquelles il avait régné en tyran, et l'on s'empressa d'y reconnaître l'autorité de

Licinius, qui déshonora son triomphe par le meurtre de toute la famille d'un ennemi vaincu, et de tous ceux qui étaient alliés aux empereurs Dioclétien et Galerius.

L'empire romain se trouvait alors (314) partagé entre Licinius et Constantin ; mais, entre ces deux rivaux, tous deux fiers de leurs succès et d'une ambition égale, une rupture devait éclater, et elle éclata en effet. Constantin avait donné sa sœur Anastasie à Bassien, avec le titre de César, en lui promettant le gouvernement de l'Italie ; l'accomplissement de cette promesse fut retardée de jour en jour sous divers prétextes ; ce manque de foi indisposa le nouveau prétendant à l'empire, et l'engagea à prêter l'oreille aux conseils de l'astucieux Licinius, qui cherchait à profiter de son ambition. Constantin, s'en étant aperçu, rompit avec Bassien, le dépouilla de la dignité dont il l'avait investi, et le refus hautain de Licinius, de lui livrer le rebelle qui s'était réfugié dans ses états, devint le signal de la guerre (1).

(1) Zozime dit nettement que la mauvaise foi de Constantin fut la cause de cette rupture, voici ses expressions : *Quum perexiguum temporis effluxisset, exorta sunt inter eos dissidia; non quod Licinius caussam præbuisset, sed quod, more suo, Constantinus pacta conventa parùm integra fide servasse visus esset, ac nationes quasdam ad imperium Licini pertinentes, avertere voluisset.*

Ce fut le 8 octobre 315, que fut livrée la première bataille, entre les deux empereurs, dans la Pannonie. Constantin, malgré l'évidente infériorité de ses forces, soutint le combat toute une journée, et finit par obliger son adversaire à la retraite. Celui-ci ne voulut pas demeurer dans le voisinage du vainqueur; il se hâta d'aller lever une nouvelle armée en Thrace; et, chemin faisant, il conféra le titre de César à Valens, l'un de ses généraux.

Les plaines de Thrace devinrent le théâtre d'une seconde action non moins meurtrière que la première, et d'où Constantin sortit encore une fois vainqueur. Mais les troupes de Licinius défendirent vigoureusement le terrain, et se retirèrent en bon ordre dans les montagnes de la Macédoine.

Ces deux pertes successives avaient épuisé les ressources de Licinius sans avoir abattu son courage. Constantin respectant les talens de l'ennemi qu'il avait vaincu, ne voulut pas le pousser à bout, et consentit à un arrangement. La mort de Valens et l'abandon des provinces de Pannonie, de Dacie, de Dalmatie, de Macédoine et de Grèce devinrent les conditions de la paix, conclue en 315. Par suite du même traité, Crispe et le jeune Constantin furent nommés Césars dans les provinces d'Occident, et le jeune Licinius dans celles d'Orient.

Le repos qui succéda à la guerre permit à

Constantin de s'occuper de la législation de l'empire à laquelle il apporta de grands changemens. Parmi les lois de sa création, on en cite une qui fait honneur à son humanité; elle avait pour objet l'abolition du barbare usage de tuer ou d'exposer les enfans nouveaux nés quand ils étaient à charge à leurs parens; cet usage était sur-tout depuis quelque temps généralement adopté, tant l'augmentation des impôts avait appauvri le peuple! Constantin fit paraître un édit applicable à toutes les villes d'Afrique et d'Italie, par lequel il allouait des secours à tous ceux qui présenteraient aux magistrats des enfans qu'ils n'auraient pas le moyen d'élever.

Les soins qu'il donnait à l'administration de l'empire ne l'empêchèrent pourtant pas de soutenir sa puissance au dehors. En 322, Crispe qui avait eu en partage le commandement des contrées qu'arrose le Rhin, s'était déjà montré le digne fils de Constantin par deux éclatantes victoires sur les Francs et les Allemands, et l'empereur, de son côté, signalait sa valeur sur les bords du Danube. Les Goths qui, depuis cinquante ans, étaient en paix avec Rome, avaient profité de cet intervalle pour réparer leurs anciennes pertes, et conjointement avec les Sarmates leurs alliés, étaient descendus en Illyrie sous la conduite de Rausimond ou Régimon roi de ces derniers. Après quelques combats opiniâtres, les Goths se virent

réduits à racheter, par le sacrifice du butin et des prisonniers qu'ils avaient faits, la permission de se retirer; non content de cela, l'empereur ayant passé le Danube, tira d'eux une terrible vengeance et ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils lui fourniraient quarante mille hommes toutes les fois qu'ils en seraient requis.

Parvenu à un si haut point de gloire, il fut encore plus difficile à Constantin d'endurer le partage du pouvoir avec Licinius. Déjà huit ans s'étaient écoulés depuis leur traité; il crut avoir assez attendu et se prépara, sans le moindre scrupule, à détrôner son rival. Celui-ci, averti du danger, réunit toutes les ressources dont il put disposer; ses vaisseaux occupèrent le détroit de l'Hellespont et ses troupes les plaines d'Adrianople. Le 3 juillet 323, Constantin vint l'attaquer; les soldats de Licinius ne purent soutenir la charge impétueuse de l'empereur d'Occident qui commandait en personne; ils prirent la fuite, entraînant leur chef qui n'atteignit les murs de Byzance qu'après beaucoup de travers et de dangers. Son adversaire mit aussitôt le siége devant cette ville; mais Licinius se trouvant maître de la mer, les assiégeans étaient plus exposés aux attaques de la famine que les assiégés; c'est pourquoi Constantin résolut de forcer le passage de l'Hellespont; il rassembla tous ses vaisseaux dont il confia le commandement à Crispe, son fils aîné; ce jeune

prince se montra malheureusement trop digne de cette confiance; car les historiens les plus modérés s'accordent à dire que, par le subit éclat de ses talens, il excita dès-lors la jalousie de son père. Après un engagement qui se prolongea pendant deux jours, il détruisit en partie la flotte de Licinius échappé avec beaucoup de peine, le reste se retira sur les rivages de Chalcédoine. Constantin voyait l'abondance régner dans son camp; il poussa le siége avec une nouvelle vigueur, et les murs de Byzance commencèrent à s'ébranler sous les coups des assaillans. Licinius alors, craignant que la place ne fût obligée de se rendre, alla s'enfermer avec tous ses trésors dans Chalcédoine, après avoir donné à un certain Martinianus le vain et dangereux titre de César. Il s'occupa ensuite à lever en Bythinie une nouvelle armée; mais, poursuivi de près par l'infatigable Constantin, il n'eut à lui opposer que des troupes inexpérimentées. Enfin, malgré leur valeur, elles furent défaites et laissèrent la moitié des leurs sur le champ de bataille. Licinius se réfugia dans Nicomédie; sa femme Constance qui était la sœur de Constantin, intercéda pour lui auprès de son frère et obtint une promesse solennelle de le laisser vivre en paix avec les trésors qu'il avait amassés, pourvu qu'il abdiquât le pouvoir et sacrifiât Martinianus à la jalouse ambition du vainqueur. Le malheureux Licinius accepta ces conditions et

se retira à Thessalonique, après s'être humilié aux pieds de son rival. Mais il ne put échapper au sort qui lui était réservé; peu de temps après, il fut mis à mort sur le prétexte spécieux d'une correspondance avec les Barbares (1). Constantin se vit donc, en 324, maître de tout l'empire Romain. Cette réunion eut lieu trente-sept ans après la division qu'en avait faite Dioclétien. La fondation de Constantinople et l'établissement du christianisme en furent les résultats.

On peut assigner plusieurs causes aux progrès rapides que fit le christianisme au milieu des persécutions dirigées avec tant de furie contre lui par les empereurs romains. Ces persécutions même ne contribuèrent pas peu à propager une doctrine qui présentait, au monde étonné, le sublime spectacle du courage luttant contre l'oppression, d'une constance que la mort ni des supplices plus affreux que la mort même ne pouvaient altérer, et d'une abnégation de soi-même qui mettait en pratique, et surpassait quelquefois les théories spéculatives de la plus austère philosophie. On voyait les chrétiens, non-seulement se résigner à la mort et aux tortures, mais encore les accepter avec joie; l'âge, le sexe, se dépouillaient de leur

(1) Licinii Thessalonicam ablegato, velut istic securè victuro: neque multo post violata jurisjurandi religione (quod quidem Constantino non insolens erat) laqueo vitam ademit. *Zozime.*

faiblesse ; et les témoins de ce triomphe surnaturel, d'une foi vive et ardente, s'accoutumaient à croire qu'il y avait, en effet, quelque chose de divin dans une secte qui se montrait si fort au dessus de l'humanité ; aussi voyait-on naître du sang de chaque martyr une foule de prosélytes parmi lesquels on compta quelquefois les bourreaux eux-mêmes. La nouvelle religion offrait d'ailleurs par l'unité, la simplicité de ses dogmes et de ses préceptes, un attrait à la raison qui repoussait cette multitude de dieux du paganisme, opposés les uns aux autres, adoptés sans motif et dont souvent le seul titre à l'adoration étaient des vices monstrueux réprouvés par une morale éclairée. L'existence d'un être-suprême seul tout puissant, l'immortalité de l'âme et l'espérance d'une autre vie, où la vertu opprimée avait sa récompense et le crime heureux son châtiment, avaient été reconnues par les sages de l'antiquité et par un petit nombre de leurs disciples ; mais c'est au christianisme qu'il était réservé de rendre publiquement hommage à des vérités seulement devinées jusqu'alors.

Les vertus rigides des premiers chrétiens, si conformes à la pureté de leurs doctrines, leur influence pour réformer les mœurs dissolues de cette époque, les qualités éminentes, le génie supérieur, l'éloquence entraînante et persuasive des chefs de l'Église primitive, leur administration

sage, ferme et paternelle à la fois, leur charité expansive qui n'était que l'obéissance aux préceptes vraiment divins de faire l'aumône et de rendre le bien pour le mal, avaient dissipé les préventions contre le christianisme, et lui avaient attiré une sorte de vénération. L'opinion publique était enfin éclairée sur les crimes dont on avait accusé les chrétiens. L'incendie de Rome que Néron avait voulu leur imputer et dont maintenant on le reconnaissait l'auteur, les prétendues abominations de leurs mystères, tant de calomnies dont on les avait rendu l'objet, méritaient une réparation. On apprit à les estimer; bientôt on se les proposa pour modèles. Respectables jusque dans leurs erreurs qui ne provenaient que d'un excès de vertu, ils faisaient pardonner l'ardeur du zèle qui les portait à se soutenir mutuellement et à propager leur croyance; tandis que le polythéisme ébranlé à sa base par le scepticisme des esprits sages, composé d'ailleurs d'élémens contradictoires, et, par sa nature, éloigné de cet esprit de prosélytisme qui distinguait les disciples de l'Évangile, s'écroulait insensiblement sous les coups que lui portait la nouvelle religion. Aussi comptait-elle déjà sous ses bannières plus de la vingtième partie des sujets de Constantin, avant que cet empereur, par sa conversion, lui eût prêté l'appui de son autorité et lui eût imprimé un caractère légal.

Les historiens contemporains ne sont pas d'accord sur la date précise de cette conversion.

L'opinion qui a généralement prévalu, c'est que, dans la nuit qui précéda la dernière bataille contre Maxence, Constantin reçut, en songe, l'avis de faire inscrire sur le bouclier de ses soldats le *signe sacré de la divinité*, et que son obéissance fut récompensée par la victoire éclatante qu'il remporta sur son ennemi. Eusèbe va même jusqu'à dire que ce songe fut la suite d'une vision que l'empereur et toute son armée avaient eue la veille. Il raconte qu'ils aperçurent dans le ciel une croix lumineuse avec cette légende : *hoc signo vinces;* et que c'est là l'origine du *labarum* ou étendard de la croix.

Quoiqu'il en soit, d'après les diverses assertions des historiens on peut supposer que cet empereur commença par se déclarer le protecteur de la nouvelle religion dont il embrassa plus tard les doctrines. Quelle qu'ait été sa croyance particulière, il paraît que, jusqu'à l'âge de quarante ans, il continua de professer la religion établie, et que le soleil qui était l'Apollon de la mythologie païenne fut principalement l'objet de son culte.

Cependant, tant qu'il gouverna les Gaules, il continua aux chrétiens la tolérance que le caractère doux et généreux de son père Constance leur avait accordée. C'était tout ce qu'il pouvait faire,

avec une autorité limitée, sous le pouvoir de Galerius qui se montrait un de leurs ennemis les plus acharnés, et qui, peu de temps avant sa mort, ne cessa de les poursuivre que fatigué de n'avoir pu réprimer leur zèle par six années de persécution. Après la conquête d'Italie, Constantin, libre de suivre ses volontés, fit paraître à Milan un édit qu'il engagea Licinius à souscrire également. Par cet édit les chrétiens étaient réintégrés dans la jouissance des droits civils et de la liberté de conscience que leur avait enlevée le sanguinaire Galerius.

Il est permis de croire que la prédilection de Constantin à l'égard de la religion du Christ, ne venait pas uniquement de son admiration pour les vertus morales de ses membres et la sublimité des préceptes qui leur étaient recommandés; il fut sans doute séduit, par ce principe, d'une obéissance passive aux lois et au souverain si strictement suivi dans les trois premiers siècles du christianisme, et qui devait sonner agréablement aux oreilles d'un prince tel que lui. Il était d'ailleurs flatté de ce système de droit divin que les chrétiens appliquaient à l'autorité du chef de la nation que, selon eux, Dieu lui-même avait placé sur le trône pour les gouverner, comme autrefois il avait donné à son peuple Moïse, Josué, Gédéon et David. Enfin la reconnaissance devait l'attacher au parti de l'Église naissante dans le

sein de laquelle il trouvait, non-seulement les sujets les plus soumis et les plus fidèles, mais encore des agens zélés parmi les évêques qui s'employaient activement à servir celui qui s'était déclaré leur protecteur, il se voyait, en outre, puissamment secondé par la correspondance continuelle, et les relations établies malgré la distance de leurs résidences respectives entre les chefs de cette secte unie par les liens d'une fraternité religieuse.

Pour que le lecteur puisse se former une idée exacte des diverses causes qui ont concouru à l'établissement politique du christianisme, il convient peut-être d'ajouter à ces divers motifs très-probables de la conversion de Constantin, les causes que lui assigne Zozime. Cet historien a été taxé de passion contre cet empereur; mais ses raisonnemens se fondent sur des faits trop graves et trop bien constatés, pour ne pas produire une impression profonde. Or, selon Zozime, après avoir fait périr son fils Crispe et sa femme Fausta, Constantin, tourmenté par les remords, eut recours aux flamines pour obtenir d'eux des lustrations et des cérémonies expiatoires; et, repoussé par l'indignation de ces prêtres païens, attendu que leur croyance n'admettait pas d'expiation possible pour de si grands crimes, il écouta le conseil d'un aventurier égyptien qui lui proposa de s'adresser aux chrétiens. Leur religion

avait, disait-il, des expiations et des pardons pour les plus grands forfaits.

La conversion d'un païen n'était pas immédiatement suivie de la cérémonie du baptême; et l'on n'était pas admis à le recevoir sans s'être instruit de tous les dogmes de la foi. Peut-être eût-on épargné toutes ces préparations à Constantin en considération de sa puissance; mais ce fut lui-même qui recula l'époque de son baptême jusqu'au moment de sa mort, dans le but apparemment de se ménager la faculté de changer, si sa politique l'exigeait, avant de s'être définitivement engagé par ce qu'on regardait comme le sceau de la foi.

L'exemple de l'empereur qui se déclarait chrétien fut, comme on le pense bien, une loi pour cette foule servile de courtisans dont il était entouré; ceux-ci, à leur tour, eurent pour imitateurs la classe subalterne sur laquelle leur rang et leurs richesses leur donnaient de l'influence. Les Goths et les Germains, enrôlés au service de l'empire, finirent par adorer la croix qui les guidait au combat, tandis que les pieux efforts des missionnaires portaient chez leurs fiers compatriotes la connaissance de l'Évangile, et les vertus qu'il nous prescrit. Les rois d'Ibérie et d'Arménie embrassèrent le nouveau culte qui, dans leurs Etats, comme dans ceux de Constantin, se propagea avec une incroyable rapidité.

L'établissement de la religion chrétienne n'est pas le seul évènement mémorable du règne de Constantin. L'histoire le présente à la postérité, revêtu de la double gloire de conquérant et de fondateur; c'est même à lui que l'empire d'Orient doit, à proprement parler, son origine. En créant une nouvelle capitale et de nouvelles institutions, il prépara tous les changemens qui eurent lieu dans la suite, et rendit son nom immortel. Depuis quarante ans, il est vrai, Rome avait perdu son ancienne prérogative d'être la résidence du souverain; Dioclétien avait fixé la sienne à Nicomédie et n'avait visité Rome que pour la cérémonie de son triomphe, le 30 novembre 303; mais même alors, il n'y avait séjourné que deux mois, ayant conçu du dégoût pour l'insolente familiarité de ses habitans (1). Constantin, de son

(1) Cum libertatem populi romani ferre non poterat, impatiens et æger animi, prorupit ex urbe. *Lactance*, C. 17. Les Romains, qui ne pouvaient souffrir les empereurs nés hors de Rome, et dont les satires amères avaient forcé Dioclétien lui-même à prendre la fuite, montrèrent d'autant plus d'aigreur et de malignité contre Constantin, que cet empereur, étant le premier qui eût professé la religion chrétienne, ses principes s'accordaient moins avec les goûts et les penchans du sénat et du peuple, plongés encore, en grande partie, dans les superstitions du paganisme. Il vint à Rome, la vingtième année de son règne, pour y célébrer les fêtes appelées, par cette raison, vigésimales, et il y fut *honni*. Les Romains lui firent mille avanies. *Révolutions d'Italie*, par Denina, tom. 1.

côté, ne pouvait être fort attaché à une ville qui lui était presqu'étrangère; né sur les bords du Danube, ayant passé sa jeunesse en Asie et reçu la pourpre dans la Grande-Bretagne, aucun souvenir ne le rappelait à Rome. Il avait presque toujours été errant sur les frontières où l'avaient attiré les guerres qu'il avait eues à soutenir; mais après avoir vaincu tous ses rivaux, parvenu à l'apogée de sa gloire et presqu'au déclin de sa vie, il songea à se choisir une demeure convenable à la majesté du trône et à la situation de l'empire. Il devait naturellement préférer les contrées limitrophes de l'Europe et de l'Asie, d'où il pouvait également surveiller les mouvemens des Barbares, habitant entre le Danube et le Tanaïs, et ceux de la Perse; c'est ce qui avait déterminé Dioclétien à faire choix de Nicomédie; Constantin voulut avoir la gloire de fonder une ville destinée à transmettre son nom à la postérité, et il se décida pour Bysance qui lui sembla la position la plus avantageuse.

Cette ville, située sur deux mers, reçut le nom de Constantinople et fut bâtie dans la forme d'un triangle; le côté de l'est, faisant face à l'Asie, est baigné par le Bosphore de Thrace, au nord se trouvent la rade, au sud la Propontide ou mer de Marmara, et à l'occident, vers lequel est la base du triangle, sont les confins du continent d'Europe.

Le détroit qui conduit les eaux du Pont-Euxin dans la Méditerranée porte le nom de Bosphore de Thrace; sa longueur, jusqu'à la rade de Constantinople, est de plus de cinq lieues, et le port est d'une telle profondeur qu'on peut débarquer toutes sortes de marchandises sur les quais sans faire usage de chaloupe. La mer de Marmara, que les anciens appelaient Propontide, forme un bassin de quarante lieues de longueur entre l'Hellespont et le Bosphore de Thrace. C'était vis-à-vis l'embouchure de l'Hellespont qu'était l'emplacement de l'ancienne Troie, sur une éminence au pied du mont Ida. Constantin fut un moment tenté d'élever sa nouvelle ville sur le terrain de celle d'où les Romains se prétendaient originaires, mais il renonça bientôt à ce projet.

La position de Bysance semble avoir été destinée par la nature à porter la capitale d'un grand empire. Le climat est salubre, le sol fertile, la rade grande et très-sûre et le rivage facile à défendre. Ce furent les avantages réunis de la beauté, de la richesse et de la force de cette situation, qui déterminèrent Constantin; cependant il crut que l'intervention céleste ne pourrait qu'ajouter à la splendeur de sa nouvelle ville, et eut grand soin d'annoncer, dans une de ses lois, qu'il n'avait entrepris la fondation de Constantinople que d'après l'ordre du Très-Haut. Le jour désigné pour commencer les travaux, il marcha à la tête

d'une procession solennelle, ayant une lance à la main pour tracer l'enceinte de la cité impériale; on lui fit observer qu'il excédait l'étendue ordinaire d'une grande ville il répondit qu'il ne s'arrêterait que lorsque le guide invisible qui le précédait lui en donnerait le signal.

Cette enceinte, tracée par Constantin, renfermait, outre la ville de Bysance, cinq des sept collines que l'on voit s'élever en amphithéâtre quand on approche de Constantinople. Un siècle après la mort du fondateur, la sixième et la septième se couvrirent de maisons, et l'empereur Théodose-le-Jeune les entoura de murs pour les garantir des incursions des barbares. Indépendamment de ces faubourgs, il y a encore ceux de Pera et de Galata, qui se trouvent de l'autre côté de la rade.

Constantin consacra des sommes énormes à la construction de sa ville et employa tous les bras dont il pouvait disposer parmi ses sujets. Mais la décadence des beaux-arts l'obligea d'avoir recours aux ouvrages des temps reculés pour l'orner, et sa vanité dépouilla les villes de Grèce et d'Asie de ces chefs-d'œuvre que leur avait légués l'antiquité. Tout ce qui peut ajouter à la splendeur de la capitale d'un puissant empire, tout ce qui peut contribuer au bien-être ou au plaisir de ses habitans était rassemblé dans Constantinople. S'il faut en croire une description publiée seule-

ment cent ans après sa fondation, il s'y trouvait une école publique, un cirque, deux théâtres, cinquante-deux portiques, cinq greniers à blé, huit aqueducs, huit bains publics, cinquante-trois autres lieux appartenant à des particuliers, quatre grandes salles de justice, quatorze églises, quatorze palais et quatre mille trois cent-quatre-vingt-huit maisons qui, par leur grandeur ou leur élégance, se distinguaient d'une multitude d'autres habitations plus modestes.

Constantin donna ensuite ses soins à l'accroissement de la population. Il mit d'abord en usage les séductions pour attirer dans la nouvelle ville les habitans de Rome et des autres provinces de l'empire. Mais bientôt il ne fut plus besoin de chercher des moyens d'encouragement, chacun s'empressa de se rapprocher du siége du Gouvernement, et Constantinople ne tarda pas à le disputer à Rome par le nombre et l'opulence de ses citoyens. A l'imitation des premiers Césars, qui avaient introduit à Rome l'usage des distributions de blé, d'huile et de vin aux habitans, il importa annuellement une certaine quantité de blé de l'Égypte pour faire des largesses à la populace de sa capitale. Il divisa aussi Constantinople en quatorze quartiers, décora son conseil du nom de sénat, et la ville de celui de nouvelle Rome; mais le nom de Constantinople a prévalu et s'est conservé jusqu'à nos jours. Du reste, il introduisit

dans son nouvel empire de nouvelles formes d'administration, tant civiles que militaires. Les mœurs romaines, si simples et si austères du temps de la république, avaient éprouvé de grandes altérations par le commerce des nations d'Asie; ce n'était plus le mérite qui assignait à chacun son rang; on était soumis à une subordination basée sur l'emploi dont on était revêtu, et chaque degré de la hiérarchie civile ou militaire était scrupuleusement calculé dans les prérogatives qui y étaient attachées. Ceux qui occupaient quelque emploi public se divisaient en trois classes: les *illustres*, les *respectables* et les *honorables*. La dernière qualification s'accordait à tous les membres du sénat; ceux qui, par leur rang ou leurs fonctions additionnelles, avaient droit à une distinction, étaient les respectables, mais le titre d'illustre était réservé à un très-petit nombre des plus éminens, les consuls et les patriciens, les préfets prétoriens et les préfets de Rome et de Constantinople, les généraux en chef tant de l'infanterie que de la cavalerie, et les sept officiers spécialement attachés à la personne de l'empereur, qui étaient: son chambellan, chargé de l'administration intérieure du palais; son premier ministre, qui administrait le département des affaires civiles, ayant sous lui quatre subordonnés et cent quarante-huit secrétaires; son questeur, qui rédigeait ses proclamations ou, pour mieux dire,

ses édits; son trésorier public, qui avait la direction des finances et du commerce extérieur de l'État; son trésorier particulier ou intendant pour les revenus privés de l'empereur, revenus dont la plus grande partie consistait en amendes et en confiscations; et ses deux capitaines des gardes, qui commandaient les deux corps chargés de faire le service auprès de sa personne; ces corps étaient composés presqu'entièrement d'Arméniens, remarquables par leur haute taille, leur discipline et leurs armes brillantes.

Depuis le règne de Dioclétien, les consuls étaient à la nomination de l'empereur seul; leur inauguration avait lieu dans le palais même : au premier janvier ils allaient, avec un cortége splendide, recevoir la robe de pourpre, affranchissaient un esclave pour donner une marque de leur autorité; dépensaient des sommes énormes, pendant plusieurs jours, en jeux publics et en fêtes, et puis se retiraient tranquillement chez eux, avec leur titre, sans prendre la moindre part aux affaires, et cependant, ce titre, qui n'était plus qu'un vain mot, était vivement ambitionné; les empereurs eux-mêmes tiraient vanité du privilége qu'ils s'étaient arrogés de faire les consuls, et ne négligeaient aucune occasion d'en profiter.

Quant aux patriciens, on les avait vus dans l'ancienne Rome perpétuer, dans leurs familles, et léguer à leur postérité les richesses, les hon-

neurs et les fonctions qu'ils possédèrent presqu'exclusivement jusqu'à l'instant où les tribuns parvinrent à s'emparer des rênes du pouvoir. Mais les familles patriciennes s'éloignèrent successivement au milieu de tant de guerres civiles et étrangères. Lorsque Constantin monta sur le trône, cette antique aristocratie n'était plus qu'une vaine ombre subsistante dans la seule tradition. L'empereur voulut faire revivre la dignité de patricien, mais il en fit un titre personnel et non héréditaire; ils conservaient ce rang toute leur vie et ne cédaient le pas qu'aux consuls, quoique ces derniers ne fussent que temporaires. Comme les patriciens étaient, pour la plupart, des ministres et des courtisans vieillis dans les affaires, ils s'arrogèrent le titre vénérable de pères de l'État, qu'avaient porté les anciens maîtres de Rome et du monde.

Les préfets prétoriens étaient aussi déchus de leur ancienne puissance depuis que Constantin avait détruit la milice prétorienne; ils n'avaient rien à démêler avec le régime militaire; cependant ils exerçaient encore les principaux emplois civils, étaient chargés de l'administration de la justice et de celle des finances; ils étaient au nombre de quatre : celui de l'Orient, dont la juridiction s'étendait depuis les cataractes du Nil jusqu'aux rives du Phase, et depuis les montagnes de Thrace jusqu'aux frontières de la Perse; celui

de l'Illyrie, qui présidait aux provinces de Pannonie, de Dacie, de Macédoine et de Grèce; celui d'Italie, qui gouvernait, indépendamment de cette province, toutes les îles de la Méditerranée et cette portion de l'Afrique située entre la Cyrénaïque et la Tingitane; enfin celui des Gaules, qui avait aussi sous lui l'Espagne et la Grande-Bretagne, depuis la muraille d'Antonin jusqu'au mont Atlas (1). Rome et Constantinople, vu leur importance, n'étaient pas comprises dans cette division et avaient chacune un préfet particulier qui présidait le sénat, correspondait directement avec chaque ville et pouvait être considéré comme le chef immédiat de l'autorité municipale. L'A-

(1) Une portion de l'Afrique était comprise dans la division des Espagnes, sous le nom de Mauritanie, laquelle se divisait en Mauritanie, Tingitane et Mauritanie césarienne; c'est donc cette dernière qui, dans cette nouvelle distribution, appartenait au gouvernement d'Italie, et avait pour métropole, *Julia Cæsarea*. *Tingis* donnait son nom à l'autre. Il y avait eu encore, sous les premiers empereurs, la Mauritanie proprement dite; mais ce n'était qu'un démembrement de la Césarienne. Quant à la Cyrénaïque, c'était une subdivision de la Lybie, avec laquelle on la confondait souvent. Il restait, en Afrique, la Numidie, l'Afrique proprement dite, toutes deux provinces proconsulaires, et l'Egypte qui, malgré sa haute importance, était, de même que les autres divisions que nous avons nommées ci dessus, gouvernée par de simples chevaliers sous le titre de préfets, dans les premiers temps de l'empire, c'est-à-dire, sous Auguste et ses successeurs.

sie, l'Afrique et l'Achaïe avaient aussi des proconsuls qui portaient le titre de respectables; mais l'administration de l'empire se divisait en treize diocèses dont le premier était gouverné par les comtes d'Orient; celui d'Égypte, par un préfet impérial, et les onze autres par des sous-préfets. On rangeait encore dans la classe des respectables, les lieutenans-généraux des armées romaines et les commandans militaires, tant ducs que comtes.

Les provinces étaient au nombre de cent seize. Trois obéissaient à des proconsuls, trente-sept à des consulaires, cinq à des correcteurs, et soixante-onze à des présidens. A l'exception des proconsuls, tous ces fonctionnaires étaient des honorables. La magistrature appartenait à des légistes qui, d'assesseurs, arrivaient par degrés jusqu'aux premières dignités de l'état.

La hiérarchie militaire se composait de deux généraux en chef institués, l'un pour la cavalerie, l'autre pour l'infanterie, par Constantin, qui les investit de l'autorité qu'exerçaient précédemment les préfets prétoriens. Lors de la division de l'empire d'Orient et d'Occident, leur nombre fut doublé, et, plus tard, porté jusqu'à huit. Ils avaient le gouvernement des frontières de l'empire et trente-cinq commandans qui leur étaient subordonnés; trois dans la Grande-Bretagne, dix

dans les Gaules, un en Espagne, un en Italie, cinq dans les provinces du Haut-Danube et quatre dans le Bas-Danube ; huit en Asie, trois en Égypte et quatre en Afrique. Tous ces commandans provinciaux étaient ducs ; dix seulement portaient le titre de comtes. Les ducs et les comtes exerçaient sur les troupes un pouvoir indépendant de l'autorité civile ; mais il ne leur était pas permis de s'immiscer dans l'administration de la justice ou des finances. Le choc perpétuel des pouvoirs civil et militaire, et les discussions qui en étaient la suite, affaiblissaient l'état tout en assurant la tranquillité du trône. Ce ne fut pas la seule faute de Constantin ; il en fit une autre en hazardant une innovation qui porta un coup funeste à la discipline des troupes déjà relâchée par les dix-neuf ans de guerre civile qui précédèrent la chute de Licinius, pendant lesquels un esprit d'insubordination se glissa dans l'armée sans que l'empereur, malgré ses talens militaires, pût le réprimer. C'est de son règne que date la distinction qui s'établit entre les troupes de l'intérieur, ou, comme on disait vulgairement, de la cour et celle des frontières. Les premières étaient cantonnées dans l'intérieur dont elles ne sortaient que dans les cas extrêmes lorsque la guerre nécessitait leur secours : jouissant d'une forte paye et de divers priviléges, elles perdaient l'esprit de leur profession et contractaient les per-

nicieuses habitudes du luxe et de l'oisiveté. Les soldats des frontières, mal payés et peu considérés, s'abandonnaient au découragement, et murmuraient des fatigues que les aggressions perpétuelles des peuples leur occasionnaient.

La nouvelle organisation des légions, qui, de six mille hommes, se trouvèrent réduites à mille ou quinze cents hommes au plus, affaiblit aussi cet esprit de corps qui entretenait l'émulation, et ne servit qu'à flatter l'orgueil du monarque, qui put se flatter d'avoir cent trente-deux légions sous ses ordres; le reste des troupes forma plusieurs cohortes d'infanterie ou des escadrons de cavalerie. On peut évaluer, à six cent quarante-cinq mille hommes, la totalité des forces des successeurs de Constantin.

La difficulté de recruter l'armée, quoiqu'on en eût diminué le degré de taille exigé par la loi, et que les esclaves fussent admis à s'enrôler, obligea de recourir à des moyens extrêmes; les empereurs concédèrent des terres aux vétérans, à condition que leurs fils entreraient au service; et ce contrat obligatoire entraînait, pour eux, en cas de non-exécution, la dégradation et la perte de leur biens et même de la vie. On fit quelquefois des levées dans les provinces; alors chaque propriétaire était forcé de prendre les armes; à moins qu'il ne préférât fournir un remplaçant ou payer quarante-deux pièces d'or. Il fallut enfin intro-

duire des barbares parmi les troupes romaines. Cet expédient eut des suites funestes. Parmi ces étrangers ceux qui faisaient preuve de talens militaires obtenaient des grades; on leur confiait des commandemens; et, quelquefois, on les vit, trompant la confiance qu'on mettait en eux, favoriser les incursions de leurs compatriotes au lieu de les repousser. Ces hommes exercèrent tant d'influence chez les Romains, que leur admission parmi les consulaires, sous le règne de Constantin, n'étonna personne.

Les agens intermédiaires, entre la cour et les provinces, finirent par devenir les espions d'office du souverain; séduits par l'appât des récompenses, ils observaient, avec soin, les moindres symptômes de mécontentement pour lui en faire le rapport; et, à défaut de preuves, on eut fréquemment recours à la torture pour obtenir l'aveu d'une prétendue trahison. Sous ce mot, on comprenait tous les délits provenant d'un *intention hostile* contre le souverain ou l'état; et, dans ce cas, ainsi généralisé, il y avait suspension de tous les priviléges; de sorte que, ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, n'exemptaient de l'horrible torture qui, dans l'ancienne jurisprudence des Romains, n'était applicable qu'aux seuls esclaves.

Cependant le nombre des victimes de ces accusations arbitraires, n'était presque rien au prix des milliers de citoyens opprimés par la rapacité

de leurs tyrans. Les impôts, accumulés sur le peuple, étaient énormes, et levés avec une rigueur sans exemple. Des inspecteurs allaient mesurer les propriétés et s'informer de la nature des produits; on exigeait d'un propriétaire sa déclaration, sous serment, du nombre de ses bestiaux et de ses esclaves, et on l'imposait en conséquence. Une partie de la taxe se payait en argent ou plutôt en or, car on refusait les autres monnaies courantes; le reste, évalué dans la proportion désignée par les édits annuels, se payait en vin, en huile, en blé, en bois ou en fer, et se transportait aux frais de la province dans les magasins de l'empire. Les commerçans étaient soumis à une taxe personnelle et particulière; les seuls qui eussent droit à un dégrevement, étaient les artistes et les professeurs dans quelques-uns des arts libéraux, ou ceux qui trafiquaient du produit de leurs propriétés; mais toutes les autres branches de commerce ou d'industrie étaient traitées avec une extrême rigueur. A tous ces impôts, qui n'avaient d'autres règles que le caprice du souverain, on peut encore ajouter les dons libres où du moins la volonté du peuple semblait intervenir; c'était, d'après l'ancien usage, de décerner à un général vainqueur, une couronne d'or, qu'ils avaient été institués. Ces dons de la patrie reconnaissante étaient devenus, pour les empereurs, un article spécial de leurs revenus;

toutes les fois qu'il leur prenait fantaisie de lever cette taxe, ils ne manquaient pas d'annoncer, à leurs sujets, un grand évènement, vrai ou faux, fait pour immortaliser leur règne, et de prescrire à ceux-ci d'apporter, comme un hommage, le tribut de leurs dons volontaires.

Telle fut l'administration de l'empire sous Constantin et ses successeurs. Elle ne pouvait que précipiter une décadence qui était déjà bien avancée ; cependant on a prétendu que Constantin suspendit, s'il n'eut pas le pouvoir d'arrêter, les progrès d'un mal qui existait bien avant lui (1),

(1) Zozime fait un tableau affreux de l'administration de ce prince; il le représente comme le fléau de l'empire et prouve que la nation était écrasée par les impôts. Telle était la misère du peuple et la rigueur des moyens employés pour lui arracher sa substance, que l'on vit, dans plus d'une province, les pères réduits à prostituer leurs filles et des mères tuer leurs enfans. La manière dont il s'y prenait pour dépouiller les gens riches, n'avait rien de moins odieux que les procédés des plus cruels tyrans. Il nommait à des charges, décorait de quelque titre ceux dont il convoitait l'opulence et exigeait ensuite des sommes immenses pour prix d'honneurs non demandés. Un grand nombre de familles émigrèrent sous ce règne ; l'hospitalité des nations barbares paraissait encore préférable au gouvernement d'un tyran qui tenait un registre exact de toutes les fortunes particulières, les considérant comme sa propriété. Les paroles de Zozime sont remarquables, il faut les citer : *Quumque splendidioris fortunæ hominibus excogitare quiddam vellet, quod eos morderet, quemlibet horum ad præturam.*

et dont la cause principale était la corruption des mœurs et l'extinction de cet esprit de patriotisme et de ces mâles vertus qui avaient donné à Rome le sceptre du monde. Sous son règne, l'état jouit d'une prospérité momentanée; Constantin fit des lois sages, opposa les formes du gouvernement civil comme une digue contre la licence militaire, encouragea les arts et maintint la tranquillité de l'empire au dedans, tandis qu'au dehors il arrêtait l'explosion dont il était menacé par les invasions des Barbares. Il est vrai qu'il opéra une révolution complète dans la constitution civile et religieuse de son pays, et qu'il transféra le siége de l'empire; mais ces changemens furent presque tous nécessités par les circonstances; et, dans l'état où se trouvait la capitale dégénérée du monde connu, on ne peut le blâmer d'avoir employé les matériaux d'un édifice prêt à s'écrouler pour

gnitatem evocabat, et honoris prætextu magnum pecuniæ pondus exigebat. Idcircò, quoties ad urbes venissent qui hujus rei mandatum habebant, erat videre fuga omnium, et profectionem ad extraneos, metuentium ne cum patrimonii sui detrimento, dignitatem hanc adipiscerentur. Habebat autem descripta virorum clarissimorum patrimonia: quibus et tributum imposuit, quod ipse follem nuncupavit quibus sanè collationibus urbes exhaussit; nam quum longo tempore post Constantinum duraret earum exactio, paulatim exhaustis oppidorum divitiis, ab habitatoribus complura deserta sunt.

en construire un qui resta debout encore bien des siècles.

Du reste, les diverses opinions des historiens, sur le caractère de ce prince, presque toujours dictées par le zèle des premiers chrétiens qui lui devaient leur prééminence, ou par la haine des payens dont il avait déserté la cause, sont peut-être aussi éloignées de la vérité les unes que les autres. C'est en comparant les torts, dont ses partisans sont forcés de convenir, avec les vertus que ses ennemis n'ont pu lui refuser, que l'on peut espérer de se former une juste idée de cet homme extraordinaire. La nature l'avait favorisé sous plus d'un rapport. Il était grand, avait des manières nobles et gracieuses, et déployait, dans tous les exercices du corps, une force et une agilité que, par l'effet de sa tempérance, il conserva jusqu'à un âge très-avancé. Il avait des qualités sociales; et quoique, parfois, il se livrât à son penchant pour la raillerie, plus qu'il ne convient à un prince, son affabilité lui gagnait les cœurs de toutes les personnes qui avaient occasion de l'approcher. On l'a accusé de n'être pas sincère en amitié; cependant, il donna plusieurs fois des preuves d'une affection véritable; pourvu d'une instruction fort médiocre, il n'en appréciait pas moins le savoir et les arts qu'il encourageait par ses largesses. Il était infatigable au travail, donnait lui-même audience aux ambassadeurs, et

recevait, en personne, les plaintes et les réclamations de ses sujets. A la guerre, il se montrait soldat intrépide et, non moins habile général, c'est à ses talens qu'il fut redevable de ses brillans succès, et l'amour de la gloire paraît avoir été son principal mobile.

Mais si tel fut Constantin dans le commencement et pendant la plus grande partie de son règne. nous devons avouer que les dernières années de sa carrière furent moins honorables. On le vit, dans sa vieillesse, unir les vices opposés de l'avarice et de la prodigalité; il soutenait l'éclat de son luxe en opprimant le peuple, et laissait impunies les rapines que se permettaient ses favoris; l'administration commença à languir; il abandonna le soin de ses affaires; et, sur la fin de sa vie, il avait perdu l'estime de ses sujets, que l'habitude seule retenait sous son joug. Il devint même un objet de ridicule par le costume qu'il adopta, car on nous le dépeint comme portant des faux cheveux de plusieurs couleurs, une tunique chargée de broderies, des perles et des diamans en quantité; luxe puérile, indigne également de la majesté d'un monarque, de la gravité de la vieillesse, et de l'austérité d'un soldat romain.

Le même bonheur, qui accompagna Constantin dans toutes ses entreprises, le suivit dans sa vie privée. Il se voyait revivre dans une nombreuse

famille qui promettait de réaliser les espérances de son ambition. Sa première femme ne lui avait donné qu'un fils nommé Crispe ; mais il eut de Fausta, fille de Maximien, trois filles et trois fils connus sous les noms de Constantin, Constance et Constant. Ses frères, dont nous avons déjà fait mention, étaient Jules Constance, Dalmatius et Hannibalien. Exempts d'ambition, ceux-ci coulaient en paix leurs jours, comblés d'honneurs et de richèsses autant que peut le comporter la vie privée. Le plus jeune des trois mourut sans enfans ; mais Jules Constance en eut plusieurs, entr'autres Gallus et Julien dont l'histoire fait mention ; Dalmatius laissa également deux fils ; l'un, comme lui, nommé Dalmatius, et l'autre Hannibalien. Des trois sœurs de l'empereur, Eutropie et Anastasie épousèrent deux sénateurs consulaires ; Constance, la troisième, était veuve de Licinius dont elle eut un fils. De tant de personnes, qui semblaient destinées à soutenir l'éclat du nom de Constantin, il ne restait, au bout de trente ans, que Constance et Julien qui, seuls, avaient survécu à la série de malheurs et de crimes qui moissonna cette famille.

Les exploits de Crispe, contre les Germains, la manière dont il avait dispersé la flotte de Licinius, et ses qualités aimables, lui avaient gagné l'affection de l'armée, de la cour et des citoyens. Sa popularité,

toujours croissante, déplut à Constantin, qui, comme père et comme roi, en fut jaloux. Crispe, à son tour, laissa éclater son mécontentement de ce que son frère Constance, à peine sorti de l'enfance, était envoyé dans les Gaules pour les gouverner, avec le titre de César; tandis que lui, à son âge, après les services qu'il avait rendus à l'état, se voyait, pour ainsi dire, prisonnier à la cour de son père. Une telle injustice était bien faite pour le blesser; il eut l'imprudence de laisser échapper des murmures et des plaintes qu'envenima la méchanceté.

Le 1er octobre 325, Constantin fit paraître un édit où il annonçait ses craintes d'une conspiration contre lui; et provoquait, par les promesses les plus brillantes, les dénonciations contre les coupables quels qu'ils fussent, ministres, amis ou favoris. Les délateurs en profitèrent pour accuser les partisans et adhérens de Crispe; cependant, l'empereur ne changea rien encore, du moins en apparence, à sa manière d'agir avec son fils. Mais, bientôt après, tandis que toute la cour était rassemblée à Nicomédie, où Constantin était allé célébrer le vingtième anniversaire de son règne, le malheureux Crispe fut arrêté, par l'ordre de l'empereur, au milieu des fêtes de la solennité. Il ne trouva pas un juge impartial dans celui qui se dépouillait de la tendresse d'un père; à la suite d'un interrogatoire secret et très-court, on le conduisit

en Istrie, où il ne tarda pas à mourir par l'effet du poison; le fils de Licinius fut enveloppé dans sa ruine; et le mystère le plus profond couvre la nature de l'accusation et du procès de ces deux infortunés. On a cependant imputé la fin de Crispe aux manœuvres de sa belle-mère Fausta, qui le regardait, avec raison, comme un rival dangereux pour ses enfans. L'impératrice Hélène, mère de Constantin, qui ne cessait de pleurer son petit-fils, tira vengeance de sa mort. Elle découvrit une intrigue, vraie ou fausse, de Fausta avec un de ses esclaves, et l'on croit que l'épouse adultère fut étouffée dans un bain. Ce fait a néanmoins trouvé des contradicteurs qui ont prétendu que Fausta parvint à se soustraire à la colère de son époux.

Crispe étant mort, la succession de l'empire revenait de droit aux enfans de Fausta; Constantin, Constance et Constant. Ils reçurent successivement le titre de César dans la dixième, la vingtième et la trentième année du règne de leur père, qui l'accorda aussi à son neveu Dalmatius, et donna à Hannibalien celui tout nouvellement inventé de *nobilissime* ou très-noble. L'éducation des cinq jeunes princes les avait préparés aux fatigues de la guerre et à une vie active; Constance, sur-tout, passe pour avoir excellé dans les exercices gymnastiques; il était, dit-on, aussi adroit archer que bon écuyer. Mais les qualités

morales des enfans et des neveux de Constantin, ne se développèrent pas avec autant d'avantage. Le génie de cet empereur s'était formé à l'école de l'expérience et de l'adversité, tandis que ses successeurs, nés et élevés à l'ombre du trône, admis, dès leur tendre jeunesse, à prendre part à l'administration de l'empire, et protégés par l'indulgence du monarque, n'apprirent l'art de régner qu'aux dépens de leurs sujets. Le jeune Constantin fut envoyé dans les Gaules, que son frère Constance quitta pour les provinces plus riches et plus paisibles de l'Orient. Constant eut, dans son département, l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie occidentale. Dalmatius eut, en partage, les frontières voisines des Goths avec la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Hannibalien alla demeurer à Césarée d'où son autorité s'étendait sur le Pont, la Cappadoce et l'Arménie inférieure. L'empereur, ayant placé auprès d'eux des ministres qui possédaient sa confiance, réserva, pour lui seul, le titre d'Auguste et le pouvoir suprême dans toute la circonscription de son empire.

Les Sarmates, originaires des rives du Tanaïs, avaient, peu de temps après le règne d'Auguste, chassé les Daces des plaines de la Haute-Hongrie qui s'étendent jusqu'au Danube et aux monts Karpathes. Établis dans ces belles contrées, ils s'étaient alliés aux Germains et aux Goths dont ils avaient contracté les habitudes. Mais la discorde

se mit entre les deux nations; les Sarmates ayant choisi, pour roi, un Vandale qui s'était réfugié chez eux après la défaite de ce peuple par les Goths, ceux-ci déclarèrent la guerre à leurs voisins. Après de fréquentes et sanglantes rixes, les Sarmates eurent recours à la protection des Romains; mais à peine en eurent-ils obtenu la promesse d'un secours, que le roi des Goths, le fier Alaric, ayant passé le Danube, vint ravager la Mæsie. Pour repousser cette invasion, le vieil empereur se mit, en personne, à la tête de ses troupes; il ne fut pas heureux dans cette entreprise; ses soldats s'enfuirent devant l'armée des Barbares, et lui-même fut obligé de faire une retraite précipitée. Dans un second engagement, qui eut lieu le 20 novembre 332, il vengea sa honte; les Goths, en désordre, repassèrent le Danube et abandonnèrent le champ de bataille. Quoique ce fût le fils aîné de Constantin qui commandait dans cette affaire, on attribua le succès aux sages conseils de l'empereur, qui, pour profiter de sa victoire, sut, en outre, engager les habitans de la Chersonèse à seconder ses opérations. Dès qu'il eut ce peuple belliqueux pour auxiliaire, les Goths furent battus de tous côtés; réduits à demander la paix, ils donnèrent le fils aîné d'Alaric en ôtage. L'empereur récompensa magnifiquement ses alliés, mais il crut avoir assez fait pour les Sammites en les sauvant du danger qui

les menaçait. Ceux-ci, mécontens de se voir négligés, se permirent quelques descentes à main armée sur le territoire de l'empire, et Constantin, indigné de leur ingratitude, les abandonna à leurs ennemis conduits par l'ambitieux Geberic qui venait, depuis peu, d'être reconnu roi des Goths. Wisumar, le Vandale, qu'ils avaient mis à leur tête, fut tué dans une bataille où périt l'élite de la jeunesse sarmate. Ceux qui échappèrent à la destruction, ayant armé leurs esclaves, vengèrent leur défaite et repoussèrent les Goths. Mais ces esclaves, énorgueillis de leurs succès, s'emparèrent du pays qu'ils venaient de délivrer et, sous le nom de Limigantes, se révoltèrent contre leurs maîtres; ces derniers, alors, préférant l'exil à la tyrannie de leurs anciens serviteurs, allèrent, les uns, demander un asile aux Goths et aux Quades; les autres, solliciter leur pardon de Constantin, qui n'exigea d'eux que la promesse d'une inviolable fidélité; et assigna, à trois cent mille de ces réfugiés, des terres en Pannonie, en Thrace, en Macédoine et en Italie.

Après un règne de trente ans et dix mois, l'empereur mourut à l'âge de soixante-quatre ans, dans son palais de Nicomédie, le 22 mai 337. Son corps fut transporté à Constantinople, comme il l'avait ordonné; et, pendant quelque tems, ce cadavre roi reçut, des grands de l'empire, les mêmes hommages que si la vie l'eût encore ani-

mé. Mais, tandis que les ministres et les chefs de l'armée se prosternaient devant un squelette décoré, par eux, des vains emblêmes du pouvoir, ils conspiraient ensemble pour exclure les neveux du défunt de l'héritage qu'il leur avait assigné. On ignore les motifs de cette résolution ainsi que les moyens qu'ils mirent en usage; mais il parut une déclaration des soldats, par laquelle ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle des trois fils de l'empereur. Les deux neveux, attérés du coup, et n'ayant rien préparé pour s'y opposer ou pour fuir, demeurèrent entre les mains de leurs ennemis, et attendirent, avec une sombre résignation, le sort que leur destinait Constance, second fils de Constantin.

C'était celui que le défunt empereur avait chargé du soin de ses funérailles. Après avoir conduit le corps à Constantinople, la première chose qu'il fit fut de s'assurer ses cousins par un serment solennel; la seconde, de trouver un prétexte pour le rompre. Il se fit remettre, par l'évêque de Nicomédie, une lettre supposée de l'empereur qui accusait ses frères de l'avoir empoisonné et prescrivait à ses fils de le venger. Sans autre examen, sans même observer les formes prescrites par les lois, ni vouloir écouter la défense des accusés, Constance les livra à une soldatesque furieuse. Ses deux oncles, sept de ses cousins parmi lesquels se trouvaient Dalmatius et Hannibalien,

le patricien Optatus qui avait épousé une des sœurs du défunt, et le préfet Ablavius qui avait osé, dans l'orgueil du pouvoir et de la richesse, aspirer à l'empire, furent enveloppés dans ce massacre. De cette famille si nombreuse, Gallus et Julien échappèrent seuls au fer des assassins.

On procéda ensuite à une nouvelle division de l'empire. Constantin II, comme l'aîné des Césars, eut pour lui la nouvelle capitale; la Thrace et les autres provinces d'Orient furent le lot de Constance; et Constant reçut en partage l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie occidentale. Le plus âgé de ces princes avait vingt-un ans, le second vingt et le troisième dix-sept seulement lorsqu'ils montèrent sur le trône, et reçurent du sénat le titre d'empereurs.

A cette époque, la Perse était gouvernée par Sapor dont la prudence et la valeur ont été reconnues même de ses ennemis. Son père avait été vaincu par les Romains; et soit pour le venger, soit pour satisfaire une ambition personnelle, il voulut s'emparer des cinq provinces au delà du Tigre. Il profita d'une insurrection qui éclata contre les chrétiens en Arménie, après la mort du roi qui était lui-même de leur religion et accomplit son dessein à l'aide de la guerre civile. Mais après trois ans Chosroës, fils et héritier légitime du monarque défunt, rentra dans les états de son père et parvint à remonter sur le trône

où l'appelaient les vœux du peuple fatigué d'anarchie. Chosroès, bien que dans cette circonstance, l'empereur l'eut puissamment secondé, n'en conclut pas moins un traité peu honorable avec Sapor, lui abandonnant une province que la valeur de Galérius et de l'ancien roi avait annexée à l'Arménie.

La guerre entre la Perse et l'empire se prolongea pendant toute la durée du règne de Constance. Il y eût neuf batailles sanglantes, toutes à l'avantage de la Perse. L'empereur en commanda deux en personne. A celle de Singara, les Romains, contre l'avis de Constance, s'emparèrent de vive force du camp de l'ennemi, leur témérité les perdit; tandis qu'ils se livraient au pillage, Sapor vint au milieu de la nuit tomber sur eux à l'improviste; et ce ne fut pas sans peine qu'un petit nombre de ces imprudens parvint à s'échapper. Cependant, ces neuf victoires ne servirent qu'à ajouter à la gloire de Sapor qui n'en retira que peu de fruit, tant que les villes fortes de la Mésopotamie, et sur-tout Nisibe, demeurèrent au pouvoir des Romains. Dans l'espace de douze ans, cette dernière ville soutint trois siéges contre le roi de Perse : il n'abandonna ses murailles qu'à la nouvelle de l'invasion de ses propres États par les Massagètes. Obligé de marcher contre eux, il conclut une trève avec l'empereur à qui la mort de ses deux frères et les révolutions d'Oc-

cident rendaient la paix également nécessaire.

Constantin II qui était l'aîné des trois frères, prétendait avoir été frustré de sa part aux dépouilles de ses deux cousins Dalmatius et Hannibalien; il extorqua de Constant l'abandon des provinces d'Afrique; puis rompit avec lui pour porter les armes et le ravage sur ses terres. Constant ayant envoyé, pour le combattre, ses meilleures troupes, Constantin tomba dans une embuscade où il périt avec les siens. Le vainqueur s'empara alors sans difficulté de ses États, et comme il refusa de partager avec son autre frère, il se trouva, à lui seul, maître des deux tiers de l'empire. Cet évènement eut lieu en 340. Dix ans après, Constant fut victime d'une trahison. Magnence, officier barbare d'une basse extraction, séduisit une partie de l'armée par l'intermédiaire de Marcellin, trésorier des Gaules. Dans un festin que donnait celui-ci aux illustres et aux honorables de la nation, Magnence se présenta le diadême sur la tête; les convives furent contraints d'applaudir, les soldats prêtèrent serment de fidélité à l'usurpateur, on ferma les portes de la ville et dans quelques heures, Magnence se vit maître de la capitale des Gaules. Constant ayant appris, par la renommée, le succès de cette tentative, voulut fuir; mais au moment de s'embarquer, il fut arrêté par un parti de cavalerie en-

voyé à sa poursuite, et sa mort délivra Magnence d'un compétiteur redoutable.

Les deux grandes préfectures de la Gaule et de l'Italie reconnurent l'autorité de Magnence. L'Illyrie, dont les habitans passaient pour les meilleurs soldats de l'empire et qui s'étend depuis le Danube jusqu'aux extrémités de la Grèce, avait pour gouverneur un vieux général nommé Vétrannius, dont les talens militaires étaient très-estimés. Vétranius protesta d'abord de sa fidélité pour le dernier rejeton du grand Constantin ; mais bientôt entraîné par les conseils de l'ambitieuse Constantine, sœur de Constance et veuve d'Hannibalien, qui avait reçu de son père le titre d'Augusta, il se laissa couronner par elle, et contracta avec Magnence une alliance déshonorante, quoique nécessaire.

A la nouvelle de cet évènement, Constance se hâta de terminer la guerre de Perse et de revenir à Héraclée où il donna audience aux ambassadeurs de Magnence et de Vétranius. Après les avoir écoutés, il leur déclara que l'ombre de son père était venue le trouver pour lui prescrire de venger le meurtre de Constant, il rejetait l'alliance de Magnence et exigeait que Vétranius rompit avec lui ; ce n'était, ajouta-t-il, qu'à cette condition qu'il le reconnaîtrait pour collègue. Il lui fit, en conséquence, proposer une entrevue, afin de

s'entendre avec lui sur les mesures à prendre contre Magnence. Vétranius vint en Sardaigne avec des troupes bien plus nombreuses que celle de Constance; mais dont les chefs étaient secrètement dévoués au fils de leur ancien souverain. Les deux armées s'assemblèrent dans une vaste plaine où les deux empereurs se rendirent pour conférer ensemble et proclamer leurs desseins. Constance eut le pas sur son collègue à cause de sa naissance; il s'adressa aux soldats avec tant d'éloquence et de talent qu'il entraîna leurs suffrages; les officiers instruits du rôle qu'ils avaient à jouer, feignirent un vif enthousiasme et le nommèrent seul et légitime empereur par acclamation. Ce fut un signal pour les soldats qui s'écrièrent de tous côtés, « Vive le fils de Constantin! » Vétranius, surpris et consterné, se prosterna aux pieds de l'empereur qui, par égard pour son âge, lui pardonna et lui permit de se retirer à Pruse où s'écoulèrent dans la paix et l'abondance les six dernières années de sa vie.

(A. 351.) Il ne fut pas aussi aisé de se défaire de Magnence. Les plaines situées entre la Drave, la Save et le Danube furent le théâtre d'une guerre sanglante et poussée de part et d'autre avec acharnement. L'usurpateur fut constamment victorieux pendant la plus grande partie de la campagne; il emporta d'assaut plusieurs villes, et tailla en pièces un corps considérable qu'il

avait attiré dans un étroit défilé. Constance lui offrit alors de lui abandonner les provinces situées au delà des Alpes. Magnence, ennivré de ses succès, rejeta la proposition avec arrogance et lui offrit, à son tour, de lui pardonner à condition qu'il abdiquerait sans délai. L'empereur lui fit répondre qu'il se reposait sur la justice de sa cause et l'équité d'un dieu vengeur.

Magnence s'étant porté devant Mursa, attaqua cette ville et allait s'en rendre maître si Constance ne fût venu la secourir. Après un engagement opiniâtre contre les troupes de ce dernier, animés par ses exhortations, et la victoire, longtemps indécise, se déclara contre Magnence qui, malgré son habileté et son courage, faillit tomber au pouvoir de son ennemi.

L'hiver, en suspendant les hostilités, lui laissa l'espoir de réparer ses pertes. Mais à peine, dans ce dessein, eut-il établi son quartier à Aquilée, que la révolte de Rome, entraînant celle d'Italie, le força de repasser dans les Gaules avec les débris de son armée. Ce fut alors le tour de Magnence de supplier et de supplier en vain. Quoi qu'il offrît d'abdiquer le diadême, Constance se montra inexorable. Déjà ses armées navales s'étaient emparées de l'Afrique et de l'Espagne; et il était maître des passages des Alpes cottiennes. Enfin la bataille du mont Seleucus décida du sort de l'usurpateur qui, voyant ses ressources épui-

sées et ses soldats disposés à le livrer au vainqueur, se donna lui-même la mort. Cet exemple fut suivi par son frère; Marcellin avait succombé devant Mursa : le châtiment des autres rebelles qui avaient survécu à leurs chefs, assura la tranquillité de l'empire.

Après la défaite de Magnence, Constance, de même que son père, se vit à la tête de toutes les provinces de l'empire; mais il ne sut pas profiter, comme lui, de sa puissance; et les victoires, par lesquelles il l'avait achetée, n'aboutirent qu'à établir la domination des eunuques, qui s'emparèrent de son esprit et profitèrent, alternativement, de son indolence et de son caractère ombrageux. Parmi eux le chambellan Eusèbe exerçait sur lui une bien funeste influence; ce misérable, par ses artifices, sut l'engager à ajouter un crime de plus à la liste déjà bien longue des forfaits dont il s'était souillé.

Lorsque Constance avait commandé le massacre de sa famille, Gallus et Julien en avaient été les seuls exceptés; le premier n'avait alors que douze ans et l'autre six; et Constance, convaincu que le meurtre de ces enfans le rendrait l'objet de l'exécration du monde entier, s'était contenté de les exiler, successivement, dans plusieurs villes d'Ionie; mais, à mesure qu'ils avaient avancé en âge, ils avaient de plus en plus excité son inquiétude, et il avait fini par les envoyer à Césarée, où ils furent

enfermés dans la forteresse; là, ils vivaient avec une splendeur conforme à leur naissance; s'occupant uniquement de leurs études, et s'efforçant d'oublier qu'ils étaient privés de leurs droits, de leurs liberté, et que leur existence dépendait du caprice de l'assassin de leur famille; lorsque, forcé par la situation des affaires, de se choisir un adjoint au gouvernement, Constance éleva Gallus au rang de César, et chercha à se l'attacher plus étroitement en le mariant à la princesse Constantine. Gallus venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année. Le 5 mars 351, les deux princes se virent; et, après beaucoup de protestations de part et d'autre, Constance alla en Occident et Gallus à Antioche, chef-lieu des cinq grandes préfectures d'Orient dont l'administration lui était confiée. Le nouveau César n'oublia point, dans son élévation, son frère Julien; il lui fit obtenir les prérogatives de son rang, une apparence de liberté et la restitution de son patrimoine.

Mais l'intérêt que méritent les malheurs de Gallus, ne saurait faire excuser la manière dont il abusa de l'autorité qu'il tenait de l'empereur! d'un caractère naturellement violent et morose, ce prince était encore aigri par une longue captivité, par le souvenir de cruelles persécutions et par l'humeur de sa femme Constantine, que l'on a représentée comme une furie sanguinaire. Leurs espions remplissaient la ville et pénétraient par-

tout ; le palais n'offrait aux yeux que l'appareil des instrumens de mort et de torture, et retentissait, sans cesse, des gémissemens des victimes. L'insensé ne voyait pas que sa conduite, en le rendant l'exécration de ses sujets, fournissait, en même temps, un prétexte à l'empereur pour recommencer ses persécutions et lui enlever des faveurs accordées à regret. Celui-ci, néanmoins, dissimula son mécontentement tant que dura la guerre avec Magnence ; mais, une fois que la victoire se fut déclarée pour lui, il résolut de retirer, à Gallus, le pouvoir dont il faisait un si mauvais usage; ou, du moins, de l'arracher du séjour du luxe et de l'envoyer combattre les Germains. Il chargea le préfet d'Orient et le questeur du palais, d'aller inspecter les provinces que gouvernait Gallus, avec plein pouvoir d'y opérer les réformes qu'il jugerait convenables ; leurs instructions portaient, en outre, de témoigner à Gallus les plus grands égards; mais ils ne s'y conformèrent pas en ce dernier point; une imprudente hauteur leur devint fatale; ni le neveu, ni la fille du grand Constantin, ne voulurent supporter l'insolence de ceux qu'ils regardaient comme leurs sujets; le fier César, indigné de quelques déclarations au moins inconvenantes, fit saisir, par ses gardes, le préfet et le questeur; et, percés de mille coups, ils furent précipités dans le fleuve Oronte. Gallus, ayant ainsi bravé l'empereur dans la por-

sonne de ses envoyés, aurait dû comprendre qu'il était perdu s'il ne se préparait à une résistance ouverte contre l'effet d'un juste ressentiment ; loin de là, il se laissa persuader par la feinte modération de Constance, qui rappela insensiblement toutes les légions, et lui écrivait, sans cesse, de venir près de sa personne pour l'assister de ses conseils et de son bras. Gallus ne conçut pas la moindre défiance ; il comptait, d'ailleurs, que le crédit de sa femme le préserverait de toute disgrâce ; mais la mort de cette princesse, encore à la fleur de l'âge, lui ravit tout espoir de sécurité.

Après avoir épuisé tous les délais possibles, Gallus, dans l'impossibilité d'alléguer aucun prétexte, se mit en route pour aller rejoindre l'empereur. Il était parti d'Antioche avec une suite nombreuse ; mais, en arrivant à Andrinople, il reçut l'ordre de laisser ses gens dans cette ville et de ne prendre, avec lui, que dix charriots de bagage. A Pétovio, dans la Pannonie, il rencontra le général Barbace, qui l'arrêta, le dépouilla des marques de sa dignité, et l'enferma dans la citadelle de Pola en Istrie. Un procès dirigé par l'eunuque Eusèbe, son implacable ennemi, succéda à son emprisonnement ; Gallus ne fit qu'irriter l'indignation de l'empereur en attribuant ses fautes aux mauvais conseils de Constantine. L'arrêt de mort fut prononcé ; et, quelques jours

après, il fut décapité, dans sa prison, comme un vil malfaiteur, au mois de décembre 354.

Julien, dernier rejetton de la famille de Constantin, après l'empereur, fut enveloppé dans la disgrâce de son frère. Il ne dut la vie qu'à la généreuse intercession de l'impératrice Eusébie, qui engagea Constance à lui assigner la ville d'Athènes pour lieu de son exil. Julien, depuis sept mois prisonnier dans le palais de Milan, reçut cet ordre avec la plus vive satisfaction. Il avait, dès sa plus tendre jeunesse, annoncé du penchant pour la philosophie, le caractère et la religion des Grecs; et ce fut dans les écoles d'Athènes qu'il jeta les fondemens de cette réputation qui, plus tard, devait le faire monter au trône.

La mort de Gallus laissait Constance seul chargé du fardeau d'un grand empire. Les provinces de Gaule étaient inondées de Barbares; les Sarmates avaient franchi plusieurs fois le Danube; les Isauriens descendaient de leurs montagnes pour désoler les pays d'alentour; et le roi de Perse, encouragé par ses anciens succès, menaçait de troubler le repos de l'Asie. Constance sentit que l'étendue et la situation de ses états exigeaient qu'il appelât quelqu'un à son aide; les représentations de l'impératrice l'emportèrent, cette fois, sur l'opposition des eunuques, et l'empereur se décida à donner, à Julien, le titre de César, après lui avoir fait épouser sa sœur Hélène, et à lui

confier le gouvernement des provinces au delà des Alpes.

Julien fut donc rappelé à Milan, où l'impératrice le reçut avec la tendresse d'une sœur. L'empereur le présenta aux troupes assemblées, en leur annonçant la nécessité où il se voyait de nommer un César, et en leur demandant leur approbation pour le choix qu'il avait fait de Julien. Les soldats exprimèrent leur satisfaction, suivant l'usage du temps, en frappant leur bouclier sur leur genou. La renommée des talens et des vertus du nouveau César leur faisait augurer favorablement de son administration; mais Constance ne vit, dans ses applaudissemens unanimes, qu'une marque de leur confiance en lui, qui les portait à recevoir, avec plaisir, le représentant qu'il donnait.

Ce jour-là (6 novembre 355), Julien entrait dans sa vingt-cinquième année. Il ne demeura que quelques jours à Milan après sa nomination, et partit pour son gouvernement des Gaules. Mais les premiers mois de son règne, ne doivent être considérés, dans le fond, que comme une brillante captivité. Ses démarches étaient épiées, ses lettres interceptées; et, de tous ses domestiques, quatre seulement avaient reçu la permission de le suivre. Le souvenir de son père et de ses oncles était, sans cesse, présent à son esprit, et semblait l'avertir du sort qui l'attendait à son

tour. Il avait en outre, sous les yeux, un triste exemple du peu de solidité de la faveur sous un tyran soupçonneux ; c'était la fin déplorable et toute récente de Sylvain. Ce général, après avoir délivré la Gaule des Barbares qui l'infestaient, avait succombé sous les attaques de la calomnie ; une lettre de lui, que l'on avait falsifiée, l'avait fait regarder comme un traître ; quoique la fraude n'eût pas tardé à se découvrir, le mal était déjà irréparable. Le ressentiment d'une accusation injuste et de la confiscation de ses propriétés, en avaient fait un rebelle ; et, après vingt-huit jours d'usurpation, il avait été assassiné par un général de ses amis, qui avait feint de se joindre à son parti. Les troupes avaient aussitôt fait leur soumission à l'empereur, qui avait reçu, de ses flatteurs, les plus pompeuses félicitations sur sa haute sagesse par laquelle cette révolution s'était terminée sans hasarder un seul combat. Ces évènemens n'avaient précédé que de trois mois la promotion du nouveau César.

Constance resta dix-huit mois en Italie après le départ de Julien. Avant de retourner à Constantinople, il eut la fantaisie de visiter l'ancienne capitale de l'empire. Il fit son entrée solennelle dans Rome, alla se loger dans le palais impérial, présida le sénat et harangua le peuple ; mais la nouvelle du danger qui menaçait les frontières de l'Illyrie, le força de repartir au bout d'un mois.

Les pertes, suite inévitable de tant de guerres civiles et la destruction presque complète des légions à la bataille de Mursa, laissaient les frontières de l'empire exposées sans défense aux agressions des Barbares, et sur-tout des Quades, nation puissante qui avait échangé les habitudes militaires des Germains dont ils tiraient leur origine, contre le poignard, la longue lance, l'arc et les flèches empoisonnées des Sarmates leurs alliés. L'empereur ayant traversé le Danube sur un pont de bateaux, s'avança dans l'intérieur de leur pays, et tira une vengeance éclatante des désordres qu'ils avaient commis sur le territoire de l'empire. Ces peuples demandèrent la paix; Constance vit accourir en foule, dans son camp, les princes et les ambassadeurs des tribus lointaines qui venaient solliciter son amitié ou implorer sa clémence. Dans ce moment où il dictait ses lois en maître à tant de nations prosternées à ses pieds, il crut pouvoir faire rentrer les exilés Sarmates dans leurs anciens droits; il annonça donc son intention d'exterminer les Limigantes qui avaient conservé dans leurs mœurs l'empreinte des vices inséparables de l'esclavage. Cependant il rencontra dans ce projet des difficultés qu'il n'avait pas prévues. Les Limigantes se soumirent avec une résignation apparente. Mais Constance leur ayant permis de venir au pied du trône apprendre de sa bouche ce qu'il ordonnait d'eux,

ils se jetèrent sur lui à un signal de leur chef, et il aurait été leur victime sans le dévouement de ses gardes qui se firent massacrer à ses pieds en lui faisant un rempart de leurs corps. Il eut le temps de monter à cheval et de s'échapper au milieu du tumulte. La discipline supérieure des soldats romains le mit bientôt à même de réduire ces bandes à demi-sauvages; le combat se termina par la défaite et l'extermination totale des Limigantes. Les Sarmates rentrèrent dans leurs possessions, et Zizaïs, l'un des chefs les plus distingués, reçut de l'empereur le titre de roi.

Sur ces entrefaites, Sapor se préparait à recommencer la guerre. L'empereur n'ayant pas accueilli ses prétentions sur l'Arménie et la Mésopotamie, il voulut emporter par la force ce qu'on lui refusait, et passa l'Euphrate à la tête d'une armée formidable, dans un endroit où ce fleuve n'est qu'un faible ruisseau. Il laissa sur sa route Nisibe sans daigner s'y arrêter. En côtoyant les remparts d'Amida, un trait lancé contre lui vint traverser sa tiare et lui prouva que la ville se préparait à résister. Le lendemain, le roi des Chionites qui l'avait suivi en qualité d'allié, s'étant avancé pour sommer les habitans de se rendre, vit tomber à ses côtés son fils unique, percé d'une flèche qu'on envoya pour toute réponse. Sapor, pour consoler ce père affligé, lui promit que la ville serait le bûcher des funérailles du

jeune prince. Il tint parole; Amida, après une longue et héroïque défense, vit ses murs s'écrouler sous les coups du bélier, et ses habitans ainsi que la garnison furent passés tous sans distinction au fil de l'épée.

La perte d'Amida sauva l'empire : les longues opérations du siége avaient consumé un temps précieux, et coûté trente mille hommes au vainqueur. La saison se trouvant trop avancée pour continuer la campagne, Sapor rentra dans sa capitale triomphant en apparence, mais plein d'une inquiétude réelle. Ses alliés l'abandonnèrent, découragés par les pertes précédentes. Lorsqu'au printemps il voulut rentrer, il ne fut pas plus heureux; tous ses efforts se réduisirent à la prise de deux villes fortes de la Mésopotamie; et il reçut un échec au siége de Cirtha qui était une citadelle appartenant aux Arabes.

Sapor cependant n'avait pas affaire à un adversaire bien redoutable. Au lieu de lui opposer un général habile et expérimenté, on avait rappelé Ursicinus dont les talens militaires étaient connus, et on l'avait remplacé par Sabinien, vieillard infirme, mais riche. La même inconséquence qui avait dicté cette mesure, fit qu'Ursicinus reçut de nouveau l'ordre de se rendre sur le théâtre de la guerre; là, il fut contraint de devenir spectateur des maux qu'il était hors de son pouvoir d'arrêter; car le timide et jaloux Sabi-

nien s'opposa constamment à tout ce qu'il proposait. Constance s'apercevant alors qu'en suivant ce système il lui serait impossible de défendre ses États contre l'invasion de ses voisins, quitta les bords du Danube, et s'avança lui-même à petites journées vers la Mésopotamie. Il mit le siége devant Bezabde dont Sapor s'était emparé, et où il avait jeté une forte garnison; mais au moment où, réduite à l'extrémité, elle était sur le point de se rendre, la saison des pluies le força d'aller prendre ses quartiers d'hiver à Antioche.

Pendant que les guerres civiles désolaient l'empire, les Gaules dégarnies de troupes étaient envahies par les Germains. Constance, pour les repousser, avait attiré dans ces contrées par l'appât de l'or et des promesses, les Francs et les Allemands; il ne tarda pas à se repentir d'avoir appelé ces incommodes alliés, difficiles à congédier et qui, sans distinction d'amis ou d'ennemis, pillèrent ou brûlèrent quarante-cinq cités du premier ordre, sans compter les villes et les villages. Les Germains avaient formé un établissement indépendant sur les bords du Rhin, de la Meuse et de la Moselle; les Allemands s'étaient fixés dans les contrées connues maintenant sous le nom de Lorraine et d'Alsace; et les Francs occupaient le pays Batave avec une portion du Brabant. Les légions romaines, considérablement

affaiblies, sans argent, sans vivres, et sans armes, privées de chefs habiles, n'osaient résister à ces turbulens étrangers dont le nom seul les faisait trembler. C'est dans cet état que les Gaules virent arriver, pour les gouverner, un jeune homme sans expérience, que son éducation avait familiarisée plutôt avec les livres qu'avec les armes. Mais il avait acquis dans la vie des écoles, des habitudes de tempérance et de frugalité qui le rendirent propre à se plier à la discipline militaire, et le don de l'éloquence qu'il avait soigneusement cultivée, lui permettait de diriger, à son gré, les volontés des soldats dont il enflammait ou maîtrisait tour-à-tour le courage. Ses premiers essais dans le métier des armes, s'ils ne furent pas absolument efficaces pour la délivrance du pays, servirent du moins à prouver sa valeur. Il obligea les Germains à lever le siége de Sens où il avait établi ses quartiers d'hiver; quoique Marcellus, général en chef de la cavalerie, eût refusé de laisser marcher au secours de cette ville les troupes sous ses ordres. Julien s'en plaignit à l'empereur qui rappela Marcellus et le remplaça par Sévère, officier loyal et vaillant. Par le crédit de l'impératrice Eusébie, Julien parvint enfin à obtenir le commandement en chef des forces Gauloises. Ce fut alors qu'il remporta, sur les Allemands, une victoire éclatante en 357, malgré la trahison de Barbace, général en chef de l'infan-

terie qui, en laissant le passage libre à l'ennemi et livrant au feu les bagages de l'armée Gauloise, l'avait mise dans une position désespérée. Les savantes dispositions de Julien réparèrent ce désavantage ; les Allemands essuyèrent une perte considérable ; leur roi fut pris et envoyé à l'empereur. Ensuite Julien tourna ses armes contre les Francs qui se virent obligés, pour la première fois, de mentir à leur maxime de vaincre ou de mourir. ils se rendirent au vainqueur qui fit partir ses prisonniers pour la cour de Constance, où ils furent reçus de manière à prouver le prix qu'on attachait à cette victoire, et furent ensuite incorporés dans les troupes d'élite qui composaient la garde particulière de l'empereur. Les années 358 et 359, furent également illustrées par les exploits du jeune César. Mais la valeur et la prudence n'étaient pas les seules qualités qu'on remarquât en lui. Actif, humain, juste et vigilant, il employait le repos des quartiers d'hiver et les intervalles de paix qu'il devait à ses victoires, à soigner l'administration intérieure des Gaules et à surveiller l'exécution de la justice. Il ne fit pourtant pas tout le bien qu'il se proposait. Il rencontra des obstacles insurmontables dans la volonté de l'empereur qui persistait à exiger d'un peuple, écrasé par tant d'invasions, des taxes au dessus de ses forces. Les représentations de Julien, appuyées par le détail pathétique de la situation de ce mal-

heureux peuple, furent regardées comme offensantes pour l'autorité de l'empereur, et le maniement des finances fut donné à Florentin, préfet des Gaules, homme insensible et dur qui résista constamment aux efforts du prince. Cependant, ses sujets lui savaient gré de ses tentatives infructueuses et les payaient d'une affection sincère. La reconnaissance du peuple, l'admiration des soldats qu'il conduisait toujours à la victoire, et la terreur des Barbares qu'il avait si souvent vaincus, composaient une auréole de gloire pour le jeune César; mais en même temps elles lui attiraient l'inimitié de Constance, jaloux des vertus qui le faisaient rougir et stimulé par les insinuations malicieuses de ses courtisans qui, tout en exagérant les talens, le mérite et la haute renommée de Julien, l'effrayaient sur l'abus qu'il pouvait faire de tant de dons précieux, joints à une si grande popularité. Il est probable que ces intrigues eurent pour effet d'accélérer le danger qu'on redoutait, si même elles n'en furent pas la cause immédiate.

Sous le prétexte des troubles qui régnaient dans l'Orient et de la tranquillité momentanée dont jouissaient les Gaules, l'empereur se laissa persuader de retirer les légions de vétérans stationnées dans ces provinces, et d'obliger le prince à déposer les armes. Ce dernier se trouvait à Paris au mois d avril 360, lorsque les envoyés de l'em-

pereur lui remirent l'ordre de ce prince ; ils étaient chargés de faire partir, non-seulement les quatre légions des Celtes, des Pétulans, des Hérules et des Bataves, mais encore trois cents hommes choisis sur chacune de celles qui restaient, et de presser leur marche vers les frontières de Perse, afin que ces troupes y arrivassent avant l'ouverture de la campagne.

L'embarras de Julien égala sa consternation; il vit les difficultés qui l'attendaient, quelque parti qu'il embrassât ; les troupes auxiliaires ne s'étaient engagées qu'à condition qu'on ne leur ferait pas passer les Alpes ; la parole du prince et l'honneur de l'empire étaient intéressés à ce qu'on ne violât point cette stipulation du traité. Un manque de foi pouvait faire perdre à jamais l'alliance de ces peuples, aux yeux de qui le mensonge et l'infidélité étaient les plus grands crimes. On pouvait alléguer, il est vrai, qu'étant au service de l'empire, ils devaient se porter par-tout où l'empire avait besoin d'eux; mais ils étaient fortement attachés au sol et aux habitans des Gaules; ils aimaient Julien, méprisaient l'empereur et redoutaient la guerre lointaine où ce dernier voulait les conduire ; ils faisaient d'ailleurs valoir la nécessité de demeurer pour la défense d'un pays que leur départ laisserait exposé aux invasions des barbares. Julien ne pouvait s'empêcher de prendre en considération la foi jurée

aux auxiliaires et leurs propres intentions; mais, d'un autre côté, il ne pouvait refuser d'obéir aux ordres de Constance sans paraître se jeter dans la route de la rebellion, et il n'ignorait pas que, dans les dispositions où l'empereur était à son égard, toute représentation de sa part serait interprétée comme un acte d'opposition ouverte. Tous ceux dont il aurait pu réclamer les conseils, dans une conjoncture si délicate, avaient été éloignés par les intrigues de ses ennemis; les envoyés de l'empereur pressaient l'exécution de leur mandat; Julien se décida à obéir et fit sortir de leurs garnisons respectives les troupes qu'on lui demandait. A mesure qu'elles s'avançaient de Paris, point de réunion pour le départ, les habitans se pressaient en foule sur leur passage, leur reprochant de les abandonner aux insultes d'un ennemi que la crainte seule avait pu arrêter jusqu'alors. Le mécontentement s'empara des soldats; les murmures éclatèrent de toutes parts, et l'on fit circuler un libelle où les vertus de Julien étaient mises en opposition avec les vices du tyran de l'Orient. Les esprits ainsi préparés, Julien, monté sur son tribunal, passa les soldats en revue; il les remercia, dans un discours éloquent, de la soumission qu'il avait toujours trouvée en eux, et leur annonça que désormais c'était un autre qui allait la réclamer. Après cette harangue, qui fut écoutée en silence, il donna un fes-

tin aux officiers; ceux-ci, rentrant au camp, se lamentaient de quitter leur général, les soldats, exaspérés par ces plaintes et échauffés par le vin qu'on leur avait distribué, s'agitent, s'assemblent et se concertent sur les moyens d'empêcher le malheur qu'ils redoutent. Un seul expédient se présente à eux; ils courent, à minuit, en tumulte au palais de Julien, qu'ils saluent du nom d'empereur. Julien semble vouloir résister, les portes sont forcées, et l'objet de leur fougueuse affection est sommé de régner sous peine de devenir victime des factieux. Cependant il se fit prier trois heures avant de se rendre à leurs vœux, et même, après avoir consenti, il sut garder les apparences et se montrer plus affligé que satisfait de son élévation.

Les premiers jours de son règne furent marqués par la sagesse et la modération; il protégea ses ennemis contre le zèle fanatique de ses partisans, en même temps qu'il surveillait leur conduite et déjouait leurs menées. Bien que, selon toute apparence, il ne fut pas disposé à renoncer au trône qu'il venait d'acquérir, il ne négligea aucun des moyens d'éviter la guerre civile avec Constance, et lui écrivit une lettre assez soumise où il reconnaissait l'irrégularité de son élection et la suprématie de l'empereur. Il offrait de lui fournir un certain nombre de troupes auxiliaires et de recevoir de sa main un préfet prétorien;

mais il réclamait, en même temps, la souveraineté des provinces de Gaule et le droit de les gouverner, de nommer à tous les emplois civils et militaires, et de régir les finances sans être tenu d'en rendre aucun compte.

Quand les ambassadeurs de Julien parvinrent à être admis en présence de l'empereur, après les délais que leur avaient fait éprouver les gouverneurs des pays qu'ils traversèrent, ses envoyés l'avaient déjà informé de tout ce qui s'était passé, et ils le trouvèrent très-irrité, tant contre Julien que contre l'armée. La mort d'Héléna et de l'impératrice, protectrice zélée de Julien, avait brisé tous les liens par lesquels Constance était attaché à ce prince, et avait rendu leur l'influence aux pernicieux conseils des indignes favoris du vieux monarque. Il se laissa aller aux plus fougueux emportemens; mais la guerre avec la Perse l'obligeant de porter toutes ses forces de ce côté, il ne pouvait songer à tirer une vengeance immédiate de la rebellion de Julien : il jura de ne jamais lui pardonner à moins qu'il ne renonçât au titre d'empereur et ne rentrât dans la subordination qu'il devait à son bienfaiteur; il insistait, en outre, sur le privilége de la cour impériale de désigner aux fonctions administratives et militaires des hommes de son choix. Ce n'était qu'à ce prix que Julien pouvait espérer la paix.

Celui-ci, voyant l'accueil qu'on avait fait à ses

propositions, se décida à vider cette querelle par les armes. Il lut, aux troupes assemblées, la réponse de l'empereur, leur demandant la permission d'abdiquer la puissance qu'il tenait d'elles; cette requête, présentée assez faiblement, excita de vives rumeurs. Alors Julien, changeant de rôle, s'abandonna à la plus violente indignation, qu'il motiva sur un passage de la lettre de Constance, où ce dernier l'accusait d'ingratitude envers le protecteur de son enfance isolée et sans appui. « Isolée et sans appui! s'écria Julien. » Est-ce au meurtrier de ma famille à me reprocher d'être resté orphelin? Veut-il me forcer à » tirer vengeance de ce que j'ai si long-temps tra- » vaillé à oublier? » Ayant ainsi fait passer dans l'âme des soldats les sentimens de haine qu'il lui importait d'entretenir contre son rival, il renvoya le messager de Constance avec une réponse pleine de fierté, et déclara hautement qu'il était disposé à soutenir la justice de sa cause, s'en référant à la protection *des dieux*. Ce fut le premier acte de sa renonciation à la religion introduite dans l'empire par Constantin.

Sa position exigeait une grande activité et beaucoup de vigilance, qualités dont il était suffisamment doué. Il intercepta des lettres par lesquelles Constance engageait les Barbares à tenter une invasion dans les Gaules. Les forces de l'empire étaient alors occupées en Asie, et le Danube était

faiblement gardé. Julien, qui n'ignorait pas ces circonstances, résolut, à son tour, de s'emparer de l'Illyrie où il était certain de trouver, à la fois, des hommes pour augmenter son armée, et des trésors pour couvrir les dépenses de la guerre. Il proposa cette expédition à ses soldats, qui jurèrent de le suivre par-tout, fût-ce aux extrémités du globe ; aussitôt il les divisa en trois corps dont il prit le plus intrépide sous son commandement immédiat, et il les dirigea par diverses routes, après leur avoir donné rendez-vous sous les murs de Sirmium (1). Quant à lui et à ceux qui l'accompagnaient, ils s'engagèrent dans des sentiers peu fréquentés au milieu des forêts ; et, après un trajet de quelques jours, pendant lesquels on ignora ce qu'ils étaient devenus, ils parurent, tout-à-coup, entre Vienne et Ratisbonne, où ils s'embarquèrent sur le Danube. Les efforts des mariniers, secondés par un vent favorable et par le cours rapide du fleuve, eurent promptement conduit l'avantureux héros à quelques lieues de Sirmium, et il mit pied à terre avant que ses ennemis fussent instruits qu'il avait quitté les rives du Rhin. Il n'eut pas de peine à s'emparer de Sirmium, dont le gouverneur n'eut pas le temps de faire les moindres préparatifs de défense. Il fit son entrée triomphale dans cette ville, la plus importante de l'Illyrie ; et, après deux jours de

(1) Aujourd'hui Sirmisch.

repos, il alla prendre possession des défilés de Succi, qui séparent la Dacrie de la Thrace, et sont à mi-chemin de Sirmium à Constantinople. Le soin de garder et de défendre ce poste important, fut confié à Nessita, qui commandait l'une des trois colonnes de son armée, et qui, d'après leurs conventions, était venu le joindre à Sirmium.

De cette ville, où il avait établi son quartier-général, Julien envoya, aux principales cités de l'empire, une apologie de sa conduite dans laquelle il s'efforçait de la justifier par tous les argumens que son éloquence et la subtilité de son esprit avaient pu lui suggérer. Le préfet de Rome en donna communication au sénat, qui reconnut, à l'unanimité, la justice des prétentions de Julien sur l'Italie.

La retraite de Sapor permit à Constance de s'opposer aux progrès rapides d'un ennemi qu'il affectait, néanmoins, de mépriser. Il annonça publiquement son intention de retourner en Europe châtier la folle et criminelle présomption de celui qui s'était déclaré son rival, et prédit, à ses soldats, que ces rebelles des Gaules ne pourraient leur résister. Il fit partir ensuite un détachement pour s'assurer des défilés de Succi; tous les approvisionnemens et les munitions, préparés pour la guerre de Perse, reçurent une nouvelle

destination, et toutes les forces, réunies en Asie, se tournèrent contre Julien.

Celui-ci se trouvait précisément, alors, en butte à l'inconstance de la fortune qui commençait à l'abandonner. A la prise de Sirmium, il avait reçu la soumission des deux légions qui en formaient la garnison; mais, redoutant, de leur part, un retour de fidélité pour Constance, qu'ils regardaient comme leur souverain légitime, Julien les éloigna du lieu de l'action, et les fit partir sous le prétexte d'aller défendre les frontières des Gaules. Ces deux légions s'avancèrent, quoiqu'avec répugnance, jusqu'aux confins de l'Italie; mais, arrivées devant Aquilée, elles s'emparèrent de cette place importante au nom de Constance dont l'étendard fut arboré sur les murs. Julien, qui sentait tout le tort que cet évènement faisait à son parti, non-seulement par la perte d'Aquilée, mais encore par l'effet d'un tel exemple sur les siens, détacha, à la hâte, une partie de ses troupes, sous le commandement de Jovien, pour aller mettre le siége devant cette ville. Mais les légions, la défendant avec opiniâtreté, invitèrent, en même temps, les autres villes d'Italie à les imiter, et menacèrent de couper la retraite à Julien s'il lui arrivait d'être forcé de reculer devant la formidable armée qui marchait contre lui.

C'est dans ce moment où, selon toute appa-

rence, la lutte entre les deux rivaux, allait s'engager avec toute l'énergie que pouvait inspirer, à chacun d'eux, la conviction, fondée ou non, de la légitimité de ses droits, que la mort du fils de Constantin vint, fort à propos, délivrer l'empire des calamités inséparables d'une guerre civile. L'impatience d'en venir aux mains ne lui permit pas d'attendre, à Antioche, la saison favorable pour entrer en campagne; un accès de fièvre, causé par ses fatigues tant de corps que d'esprit, l'obligea de s'arrêter dans une petite ville à quatre lieues de Tarse, où, au bout de quelques jours (le 3 novembre 361), il mourut âgé de quarante-cinq ans. Il en avait régné vingt-quatre. Avant d'expirer, il désigna, pour lui succéder, ce même Julien qu'il venait combattre, et qui se trouvait maintenant le seul rejeton du grand Constantin.

Eusèbe et les eunuques, ses collègues, essayèrent de retenir le pouvoir qui s'échappait de leurs mains, en procédant à l'élection d'un autre empereur; mais, malgré leurs intrigues, ils ne purent gagner les suffrages de l'armée, qui dépêcha deux officiers supérieurs à Julien pour mettre à ses pieds l'hommage de ses nouveaux sujets dont les bras était désormais à son service. Celui-ci s'avança vers sa nouvelle capitale, précédé de sa réputation, et fit son entrée à Constantinople, le 11 décembre, aux acclamations d'un peuple en-

tier accouru en foule pour contempler le héros qui, si jeune encore et élevé loin des camps, s'était déjà distingué par tant d'exploits.

Mais ce qui fit encore plus d'impression sur les habitans, ce fut la conduite décente de Julien pendant les funérailles du défunt empereur. Vêtu d'un habit de deuil, à la tête du convoi, il parut regretter sincèrement un parent dont il protestait avoir oublié tous les torts pour ne songer qu'à ses bienfaits. Les légions, renfermées dans Aquilée, n'eurent pas plutôt appris la mort de l'empereur, qu'elles s'empressèrent d'ouvrir les portes à son successeur, et obtinrent leur pardon de Julien en lui livrant leurs chefs qu'ils lui désignèrent comme les seuls coupables.

Il se vit donc, à trente-deux ans, maître de tout l'empire sans opposition. Il porta, sur le trône du monde, cette simplicité philosophique qui formait un des principaux traits de son caractère. Dédaignant les frivoles amusemens du cirque, tout son temps se partageait entre les soins du gouvernement, dont il s'acquittait avec autant d'exactitude et de zèle que lorsqu'il n'était que César, et l'étude à laquelle il se livrait pendant que ses ministres goûtaient les douceurs du repos. A peine dérobait-il quelques momens pour les besoins de la nature que l'habitude d'une vie frugale avait considérablement limités chez lui; il regardait, comme perdus, tous les instans qu'il

ne consacrait pas au bien de l'état ou à la culture de son esprit.

Un des premiers actes de son règne fut le renvoi de cette foule de subalternes qui remplissaient le palais de Constantinople, et dont l'entretien coûtait plus à l'état que celui de l'armée. Un simple édit en purgea la cour : mais, tout en approuvant une mesure si sage, on doit regretter que Julien n'ait pas mis plus de justice et moins de précipitation dans une réforme nécessaire. Des serviteurs fidèles se trouvèrent atteints par l'effet d'une loi qui ne faisait aucune exception en faveur de l'âge, des services, ou du peu de ressources personnelles de ceux sur qui elle frappait : ils perdirent ainsi, en un jour, le fruit de leurs longs travaux. Le même reproche est encore applicable à la commission d'enquête instituée, par lui, pour rechercher et punir les crimes qui avaient déshonoré le règne de son prédécesseur. Ce tribunal, composé de six juges, pris parmi les fonctionnaires les plus honorables de l'empire et de l'armée, et présidé par le préfet de l'Orient, se signala par un excès de zèle et de sévérité qui dégénérait, quelquefois, en atrocité; et, si la mort ignominieuse que ses arrêts firent subir à l'indigne Eusèbe, fut universellement approuvée, il n'en est pas moins vrai que souvent l'innocent se vit enveloppé dans la proscription lancée contre le coupable.

Les vertus rigides de Julien ne lui permettaient pas de conserver la multitude d'espions et de délateurs créés par Constance. Il était assez philosophe pour mépriser l'opinion d'une foule vulgaire aussi peu conséquente dans son amour que dans sa haine ; ses propos inconsidérés ne l'affectaient pas, sûr, comme il croyait l'être, de l'affection des soldats et de cette classe de sujets que leur rang, leurs richesses ou leurs talens plaçaient à la tête de l'opinion publique. Il donna même plusieurs exemples de sa clémence envers des téméraires qui avaient osé conspirer contre lui ; cependant, la mort du fils de ce Marcellus, qui, dans les Gaules, avait refusé de lui obéir, mort qui fut évidemment le résultat de son ressentiment contre le père, semblerait annoncer que sa philosophie n'était pas à l'épreuve du cruel plaisir de la vengeance, quand celui qui l'offensait ne trouvait pas une sauve-garde dans son obscurité.

Du reste, il usait envers lui-même de toute la sévérité qu'il déployait à l'égard des autres ; au point qu'il se condamna à payer une amende assez forte, pour avoir dépassé ses prérogatives en affranchissant un esclave en présence d'un consul à qui ce droit appartenait exclusivement. C'est dans cette occasion qu'il déclara publiquement qu'il se regardait comme soumis aux lois aussi bien que le dernier de ses sujets.

A ses nobles et grandes qualités, il joignait les talens les plus brillans et les plus propre à étonner et à séduire. On le voyait, sans cesse, dans les assemblées du sénat, faire usage de cette éloquence par laquelle il entraînait les esprits, et porter, dans les délibérations, cette profonde sagacité, cette hardiesse de coup d'œil et cette promptitude d'imagination qui lui avaient valu tant de succès. Il assistait aussi régulièrement aux audiences des préfets prétoriens, où il veillait, lui-même, au jugement des procès, écoutant les divers plaidoyers des avocats, et démêlant la vérité au milieu des subtilités de la chicane.

L'apostasie de Julien semble avoir laissé quelque chose d'inexplicable dans le caractère de ce grand homme, objet encore aujourd'hui de tant de dénigrement ou d'admiration. Il paraît impossible que Julien, dont l'esprit était si éclairé, eut adopté de bonne foi les absurdités du paganisme qui n'avait plus même pour lui la sanction de l'habitude. C'est pourquoi plusieurs auteurs ont voulu révoquer en doute la sincérité de sa dévotion aux divinités imparfaites de l'Olympe, et ont avancé que, sans être égaré dans les sentiers de l'incrédulité, mais, convaincu seulement de la nécessité de donner à son peuple une religion quelconque, il avait fait choix de celle qui flattait le plus les penchans grossiers de ce peuple et de l'armée. Ils citent, à l'appui de cette opinion, ce

qu'il dit à ses amis avant la mort de Constance, en leur annonçant les progrès du paganisme dans les légions gauloises où il l'avait introduit, et s'applaudissant de voir avec quelle piété vorace les soldats assistaient aux sacrifices réitérés des hécatombes de bœufs gras qu'il offrait à ses dieux.

Peut-être serait-il convenable d'assigner pour motifs à cette fatale apostasie par laquelle la tranquillité intérieure de l'empire se trouva plus d'une fois compromise, cette hauteur d'âme et cette supériorité d'esprit qui distinguaient Julien et le rendaient incapable de se plier à la soumission qu'exigeaient, au nom de la religion, les ministres de l'Église chrétienne. Il avait puisé, dans les écoles, ce goût pour la controverse et les chicanes scholastiques qu'on prend souvent pour de la philosophie; élève des sophistes, sophiste lui-même, il repoussait une croyance qui n'admettait ni le doute ni les commentaires; peut-être aussi son orgueil se révoltait-il contre un culte où le moindre membre du clergé s'arrogeait la supériorité sur les grands de la terre, où le souverain de l'état n'était pas plus que les autres fidèles, et voyait un simple évêque à la tête d'une juridiction indépendante, à laquelle le maître de tant de milliers d'hommes n'était pas exempt de se soumettre à son tour. Il faut aussi avouer que les abus, introduits depuis peu dans l'Église, étaient bien faits pour éloigner d'elle quand d'avance on

penchait à secouer son joug. Déjà les disputes de mots et les hérésies étaient venues défigurer la simplicité primitive du christianisme; plusieurs sectes dont la plus connue est celle des ariens qui a joué un si grand rôle dans les évènemens de cette époque, s'étaient élevées dans le sanctuaire même, et avaient enfanté des dissentions qui, plus d'une fois, ensanglantèrent les autels et causèrent un grand préjudice à la religion. Vainement les pères de l'Église, réunis en conciles, cherchèrent-ils à arrêter le cours de ces désordres en consignant, dans des décrets connus sous le nom de symboles, les points de doctrine qui constituaient, selon eux, la véritable religion; ils ne purent convaincre leurs adversaires, et l'on continuait d'argumenter de part et d'autre avec un acharnement et une fureur proportionnés à l'importance de l'objet qui intéressait la conscience, c'est-à-dire, l'alternative du salut éternel ou de la damnation. Le même zèle qui s'était si noblement montré lors des persécutions, se faisait encore remarquer parmi les dissidens; ce n'était plus le paganisme qu'on voyait aux prises avec le christianisme, c'était une lutte entre chrétiens; du reste, mêmes résultats qu'auparavant; la prison, l'exil, les supplices, la mort, devenaient les moyens par lesquels, à défaut de la conviction, on cherchait à donner la victoire à son parti. Les empereurs, tantôt ariens, tantôt

orthodoxes, prenaient part à ces discussions affligeantes, et y apportaient les ressources du pouvoir, ce qui occasionnait, parfois, des résistances qui avaient tous les caractères de la rebellion. Constance, partisan de l'arianisme, et naturellement cruel et despote, provoqua, par la persécution d'Athanase et de Paul, l'indignation des catholiques qui se portèrent aux derniers excès contre les agens chargés d'exécuter les sentences prononcées contre ceux qu'on regardait comme des saints et des martyrs. En voulant réprimer, par la sévérité, les désordres qui en résultèrent, il ne fit qu'attiser le feu dont les progrès furent plus rapides, aigrir les ressentimens et les rendre éternels par le souvenir de l'oppression sous laquelle on avait gémi. C'est de cette époque qu'on peut dater l'établissement des ordres religieux. Des milliers de chrétiens allaient dans les déserts de l'Égypte, autant pour échapper à la tyrannie que par un excès de dévotion; ces vastes solitudes furent bientôt peuplées, et leurs habitans se virent dans la nécessité de se rassembler sous l'autorité d'un chef pour maintenir l'ordre parmi eux. Mais ces sociétés qui fuyaient le despotisme d'un monarque pour ne reconnaître d'autre joug que celui de la divinité, choisirent naturellement pour les gouverner son représentant sur la terre, et se soumirent à un abbé qui exerçait sur eux la double juridiction du temporel et du spirituel.

Quoi qu'on n'ait jamais vu ces congrégations religieuses s'élever contre la nation du sein de laquelle elles se séparaient, elles n'en furent pas moins funestes, c'était en diminuant la population par des émigrations continuelles, soit en enlevant à l'État des hommes dont les talens supérieurs auraient pu le servir utilement et que cette exaltation, compagne ordinaire du génie, entraînait dans la solitude à la moindre atteinte portée à leur susceptibilité.

De telles conséquences durent indisposer Julien contre une religion à laquelle il avait depuis long-temps renoncé en secret. Dès l'instant où l'élévation de son frère Gallus avait fait cesser sa détention, il avait reçu avec la liberté les principes du paganisme en fréquentant, à Pergame, le philosophe Edèse qui professait la doctrine de Platon. Il s'était fait ensuite initier à Ephèse, à l'âge de vingt ans; et, pendant son exil à Athènes, il avait achevé de puiser dans les écoles des sophistes, ce monstrueux mélange de superstition et de philosophie qu'on remarqua chez lui plus tard.

Mais il sut dissimuler son apostasie tant que le soin de sa sûreté l'exigea. Pendant les dix ans qui s'écoulèrent depuis son initiation aux mystètères d'Éphèse jusqu'au commencement de la guerre civile, il se conforma publiquement aux rites d'un culte qu'il abhorrait. Lorsqu'il crut

enfin pouvoir lever le masque, il n'oublia pas d'essayer de justifier ce changement, et, pendant qu'il se préparait à la guerre contre les Perses, il sut trouver le loisir de composer un discours dans lequel il mettait au jour toutes les raisons qui motivaient sa croyance. Ses argumens effrayèrent les chrétiens qui savaient combien il est dangereux d'avoir un souverain pour adversaire; les païens, au contraire, en tirèrent de nouvelles armes.

L'empereur ayant, ainsi que ses prédécesseurs, pris le titre et le caractère de souverain pontife que le paganisme conférait de droit au chef de l'État, s'empressa de réparer le mal qu'avaient fait, à son culte, Constantin et Constance. Les temples des faux dieux furent rebâtis, leurs statues relevées et les cérémonies eurent lieu avec plus d'éclat qu'auparavant; il employait la rigueur contre les chrétiens qu'il trouvait inébranlables dans leur foi et il déterminait, par ses largesses, la conversion de ceux que son exemple et ses sophismes avaient presque séduits. L'apostasie était souvent un moyen d'échapper aux châtimens infligés par les lois contre les plus grands crimes. Son acharnement contre le christianisme alla jusqu'à lui faire concevoir l'idée de rebâtir le temple de Jérusalem, espérant par là donner un démenti éclatant aux prophéties sur lesquelles se basaient les preuves de la révélation et de la di-

vinité du Christ. Il chargea de cette tâche Alipe qu'il honorait depuis long-temps de son amitié et qui possédait toute sa confiance, enjoignant en même temps au gouverneur de la Palestine d'y coopérer de tout son pouvoir. Les Juifs, au comble de leurs vœux, accoururent en foule; ils contribuèrent de leur fortune et de leurs bras à l'accomplissement de ce grand ouvrage; mais ni la puissance du monarque, ni l'enthousiasme d'un peuple entier ne purent venir à bout de cette entreprise, disent les écrivains contemporains qui s'accordent à rapporter que des obstacles surnaturels s'opposèrent à la continuation des travaux. Ammien Marcellin raconte : « Que des globes de » feu qui sortaient perpétuellement de la terre, » blessant et brûlant les ouvriers employés aux » constructions, les empêchaient d'avancer et que » cela dura jusqu'à ce que l'entreprise fut aban- » donnée. » Ce qu'il y a de certain c'est que le temple de Jérusalem ne se releva pas de ses ruines.

Julien échoua dans ses efforts pour renverser la religion chrétienne; elle était trop solidement établie pour ne pas résister à toutes les attaques qu'il dirigea contre elle. Il semble, au contraire, qu'elle en prît un nouvel éclat; on vit du moins renaître ces traits sublimes des premiers temps de l'Église, et disparaître ces abus qui la deshonoraient. Les querelles religieuses tombèrent mo-

mentanément dans l'oubli, les ariens comme les orthodoxes, ne songeaient plus à se disputer, tous s'étaient ligués contre leur ennemi commun. Lorsqu'en 362, les préparatifs de la guerre qu'il venait de déclarer à la Perse, le conduisirent à Antioche où le soin de former son armée et de rétablir le culte des faux dieux, l'engagea à s'arrêter quelque temps, il se vit l'objet de l'aversion des habitans qui, très-attachés aux principes de la doctrine chrétienne, quoiqu'ils négligeassent d'en suivre les prétextes, avaient en horreur un apostat et repoussaient toutes ses tentatives pour les attirer dans son parti. D'autres raisons contribuèrent aussi à le faire haïr ; l'extérieur négligé, le vêtement grossier, la nourriture frugale d'un disciple de la philosophie déplaisaient aux citoyens d'une ville renommée pour son luxe et ses mœurs efféminées. Le mépris que l'empereur témoignait pour leur mollesse et sur-tout pour les jeux du cirque et du théâtre, qui faisaient à la fois leur plaisir et leur gloire, mit le comble à leur mécontentement; et une disette qui, dans cette année, affligea la Syrie, le fit éclater.

Les habitans s'étant plaints à l'empereur de la cherté de la volaille et du poisson, il leur répondit qu'il leur suffisait de ne pas manquer de pain, de vin, ni d'huile, et que le surplus n'était nullement nécessaire; du reste, il convint qu'il était du devoir d'un souverain de veiller à ce que la

subsistance des sujets fût assurée ; en conséquence, il publia un édit pour ordonner que le blé, dont la récolte avait manqué, se vendît au même prix que les années précédentes ; et, voulant donner lui-même l'exemple, il en fit venir d'Égypte ving-deux mille mesures, qu'il fit porter au marché ; il en résulta que lès riches marchands achetèrent et que le peuple n'en fut pas plus avancé ; mais Julien, qui croyait avoir assez fait pour lui, par cet édit imprévoyant, traita ses plaintes d'ingratitude. Les représentations du conseil de la ville ne servirent qu'à l'irriter davantage. Il était informé que les membres de ce conseil, la plupart propriétaires ou commerçans, avaient contribué, par leurs spéculations, à augmenter la détresse générale, il les réprimanda et les envoya en prison ; cependant, son courroux s'étant promptement apaisé, il les remit en liberté dans la même soirée. Mais s'il avait déjà oublié la faute, les habitans d'Antioche n'oubliaient pas si aisément la punition qu'ils regardaient comme un acte de tyrannie ; ils profitèrent du temps des Saturnales pour se venger de la manière qui convenait à leur esprit vif et satirique : on chanta, dans toutes les rues, des chansons où l'on tournait en ridicule les actes, la religion, la conduite et jusqu'à la barbe de l'empereur ; ces chansons circulaient avec le secours des principaux magistrats et aux acclamations de la po-

pulace. Dans cette occasion, Julien fit preuve d'une modération louable. Au lieu de punir sévèrement cette insolence ou, du moins, d'enlever à cette ville, l'une des principales de l'Orient, les priviléges dont elle jouissait, il se contenta d'employer, pour les châtier, les mêmes armes qui avaient servi à l'offense, et opposant satire pour satire, il fit paraître, sous le titre de l'*ennemi de la barbe*, un pamphlet dont il était l'auteur; là, sous le voile d'une fine ironie, il réprimandait les habitans d'Antioche et se moquait de leurs mœurs corrompues. Après avoir signalé à la fois sa clémence et son ressentiment, il quitta cette ville avec la résolution de n'y plus revenir, et annonça qu'il passerait les hivers suivans à Tarse dans la Cilicie.

Julien, avec toutes ses prétentions à la philosophie, n'était pas exempt de la manie des conquêtes, contre laquelle il écrivit d'excellentes choses démenties par sa conduite. Il brûlait d'ajouter à la gloire de son règne par quelque grand évènement militaire, et porta ses yeux autour de lui pour chercher une pâture à son ambition. Il avait déjà rendu son nom redoutable aux peuples d'Occident; il voyait les frontières de Thrace et de l'Illyrie à l'abri de toute invasion par les forteresses qu'il avait fait construire; l'Orient s'était empressé de le reconnaître, et des ambassadeurs du continent de l'Inde et de l'île de Ceylan étaient

venus le féliciter de son avènement au trône. Il ne lui restait d'autre ennemi que le monarque de Perse, l'éternel ennemi de l'empire, dont il résolut d'humilier l'orgueil.

Cependant Sapor, apprenant que le trône était occupé par un prince jeune et déjà fameux par ses victoires, s'abaissa jusqu'à faire des ouvertures de paix. Mais Julien répondit d'un ton de mépris à ses ambassadeurs, qu'ayant le projet de visiter prochainement la capitale de la Perse, il traiterait personnellement avec leur maître. Ardent et prompt à exécuter ce qu'il avait une fois résolu, il eut bientôt terminé ses préparatifs pour cette expédition. Il y avait tout au plus huit mois que Constance était mort, et déjà il avait rassemblé nne armée formidable, nommé ses généraux et s'était mis en marche. Ce fut alors qu'il séjourna à Antioche.

Le 5 mars 363, il se remit en campagne et se dirigea vers les frontières de la Perse. Les habitans d'Alep, et sur-tout les sénateurs, presque tous chrétiens, firent un si froid accueil au restaurateur du paganisme, que son orgueil en fut blessé; à Batna, petite ville située à peu de distance d'Hiéropolis, il se mit en devoir d'offrir un sacrifice à ses dieux, et là encore, la manière dont se comportèrent les assistans lui fit assez connaître que leur dévotion n'était qu'un acte de déférence pour leur souverain.

D'Hiéropolis, qu'il avait désigné comme le rendez-vous général de toutes ses forces, il alla jusqu'à Carrhée, ville de la Mésopotamie, où il fit une halte de quelques jours qu'il employa à consulter les oracles et les augures, dans le temple de la Lune. Comme Carrhée se trouve être le point de jonction de deux grandes routes, Julien ne put cacher plus long-temps ses desseins et le choix qu'il faisait du Tigre et de l'Euphrate, pour arriver sur le territoire de son ennemi. Il détacha, de son armée, trente mille hommes dont il confia le commandement à Procope et à Sébastien; ils devaient se diriger sur Nisibe, renforcer la frontière et passer le Tigre ensuite. D'après les calculs de Julien, ils devaient arriver sous les murs de Ctésiphon en même temps que lui, qui, pour aller assiéger cette ville, s'avancerait en suivant le cours de l'Euphrate. Le succès de ce plan dépendait entièrement de la coopération du roi d'Arménie. Mais le prince qui régnait alors sur ce pays, le timide Tiranus, était peu disposé à une entreprise où il voyait, à côté de la gloire, beaucoup de dangers. Il essaya néanmoins de déguiser sa pusillanimité sous le voile de la reconnaissance et de la religion ; il allégua que son attachement à la mémoire de Constance devait l'éloigner de l'homme qui, dans un temps, s'était montré son rival. Régnant sur des chrétiens, disait-il, sa conscience lui défendait de participer

à une entreprise dont la réussite porterait un coup funeste à l'Église. La lettre de l'empereur, dans laquelle celui-ci traitait en esclave le roi d'Arménie, acheva d'indisposer Tiranus qui, fier de sa royale origine, fut indigné de se voir donner des ordres d'une manière si formelle.

L'armée de Julien était plus nombreuse qu'aucune de celles qui jusqu'alors avaient été dirigées contre la Perse ; elle se composait de soixante-cinq mille soldats réguliers, très-bien disciplinés ; d'un corps auxiliaire de Schytes, très-considérable, et de plusieurs bandes d'Arabes de diverses tribus. Une flotte de onze cents vaisseaux, embarquée sur l'Euphrate, suivait l'armée dans sa marche et fournissait à ses approvisionnemens, auxquels on avait abondamment pourvu. Au moment où les troupes traversèrent le fleuve Chaboras, qui forme les limites des deux états, le 7 avril 360, Julien leur adressa une harangue à la manière des anciens, et fit ensuite distribuer cent trente pièces d'argent à chaque soldat. A peine furent-ils parvenus sur l'autre bord, qu'il fit détruire le pont sur lequel ils venaient de passer, pour les convaincre que de leur valeur seule dépendaient désormais toutes les chances de salut.

L'armée s'avança sur le territoire ennemi, en trois colonnes, dont l'une avait, à sa tête, Hormisdas. Cet Hormisdas était un prince persan de la race des Sassanides, qui s'était échappé de pri-

son et s'était réfugié à la cour de Constantin; quoiqu'il fût chrétien, il était parvenu, par ses talens et sa valeur, aux premiers grades militaires, et dans cette guerre il montra combien est redoutable le ressentiment d'un homme irrité contre sa patrie. Ce furent ses exhortations qui empêchèrent les habitans d'Anatho, ville traversée par l'Euphrate dans toute sa longueur, d'arrêter les Romains dans leur marche, comme ils en annonçaient l'intention. L'imprenable forteresse de Thilutha aurait pu leur opposer des obstacles plus sérieux, ils la laissèrent de côté, Julien dit seulement qu'il comptait qu'elle se soumettrait de bonne grâce lorsqu'il serait maître de toute la Perse. Quant aux villes de moindre importance, elles se rendaient au vainqueur sans faire aucune résistance; deux seulement osèrent se défendre, Perisabor, à seize lieues de Ctésiphon, et Maogamalcha. La première fut détruite après un siége de deux jours; le peu d'habitans qui restaient d'une nombreuse population fut dispersé, les magasins de vivres et de munitions furent distribués aux soldats, et tout ce qui n'était pas utile au service de l'armée devint la proie des flammes. La prise de Maogamalcha coûta un peu plus de peine; cette place, très-forte, était destinée à protéger la capitale du royaume, dont elle n'était distante que de quatre lieues; il fallut creuser, sous ses remparts, un souterrain qu'on

conduisit jusque dans l'intérieur. Tandis que la garnison, du haut des murs, bravait la puissance de Julien et le défiait, des soldats s'introduisirent, par cet endroit, dans la ville, et s'emparèrent d'une tour abandonnée par les troupes qui l'occupaient et qu'on avait attirées d'un autre côté par une fausse attaque. Le reste de la garnison mit bas les armes, et Julien se vit maître de ses remparts, au pied desquels l'ennemi avait cru que périrait sa fortune. Un horrible carnage assouvit la colère du vainqueur; les fortifications furent rasées jusqu'aux fondemens, et il ne resta aucun vestige de l'existence de cette malheureuse ville. Ce fut dans cette occasion que Julien donna une preuve de la fermeté de son caractère; les soldats se plaignirent que la gratification de cent trente pièces d'argent, qu'il venait de leur accorder, était peu proportionnée à leurs services. « Est-ce donc » les richesses que vous convoitez? leur dit l'em- » pereur indigné; eh bien! elles sont entre les » mais des Perses, et les dépouilles d'un pays » opulent seront le prix de votre valeur. C'est » depuis que les souverains de Rome ont intro- » duit l'usage d'acheter par l'or la soumission » d'une insolente soldatesque, que Rome, autre- » fois si riche, se trouve réduite à l'indigence. » Du reste, si vous persistez à murmurer, si vous » voulez renouveler les exemples trop fréquens » d'une sédition militaire, vous le pouvez. Je suis

» prêt à mourir à votre tête comme doit le faire » celui que vous avez choisi pour vous gouver- » ner; je ne tiens pas à la prolongation d'une vie » que le moindre accident, un accès de fièvre » peut m'enlever à chaque instant. » Ce ton de résolution intimida les soldats et les fit rentrer dans le devoir. Cette sévérité fit revivre dans l'armée l'ordre et la discipline; l'empereur lui-même donnait l'exemple : le premier au danger, le plus assidu au travail, sobre, patient, vigilant, infatigable, allant à pied et bravant l'ardeur du climat, il s'exposait à tous les inconvéniens d'une longue et pénible marche dans un pays où chaque pas était marqué par un nouvel obstacle; mais la soif de la gloire le soutenait, et, malgré le stoïcisme qu'il affectait, c'était la passion qui dévorait son âme; il sut néanmoins la dissimuler jusqu'à la prise et la destruction de Maogamalcha; il dit alors, avec une secrète satisfaction : « Nous » venons de tailler de la besogne au sophiste d'An- » tioche. » Ce sophiste était un nommé Libanius, qui s'était rendu fameux par ses talens oratoires; Julien avait toujours été son plus grand admirateur, et lorsqu'il vint à Antioche, il se lia d'une étroite amitié avec lui, mais il ne put jamais lui faire accepter aucune marque de sa faveur; Libanius, philosophe indépendant, rejeta toutes les offres de l'empereur, dont, disait-il, il aimait la personne et chérissait la gloire, sans aucun in-

férêt. Julien l'en admira davantage pour ce refus qui répondait à la haute idée qu'il s'en était formée.

Le siége de Ctésiphon fut pénible et dangereux. Cependant la valeur des légions surmonta les principaux obstacles; elles s'emparèrent des forêts qui entouraient et protégeaient la ville. Un canal creusé par Trajan, mais négligé et presque comblé depuis quelque temps, fut réparé par Julien, qui s'en servit pour porter ses vaisseaux jusque dans le Tigre. Le passage de ce fleuve par l'armée romaine, offrait moins de difficultés mais plus de danger; le courant était rapide et les fortifications qui bordaient la rive opposée étaient garnies de troupes. L'intrépide Julien ne se découragea pas ; il fit décharger quatre-vingts barques, et, sans communiquer son dessein, même aux principaux chefs de l'armée, il donna l'ordre à un détachement d'élite de se tenir prêt à prendre les armes au premier signal. Après avoir passé toute la journée au milieu des exercices militaires, il annonça, en soupant, à ses officiers, qu'il avait choisi cette même nuit pour franchir le fleuve; en vain lui firent-ils mille représentations, les barques qu'il avait disposées touchèrent bientôt à la rive opposée où elles furent incendiées par l'ennemi; Julien voyant la flamme s'élever dans les airs, ne se dissimula pas la grandeur du péril, mais sa présence d'esprit en pro-

fita pour s'assurer la victoire. « Nos compagnons » ont le dessus, s'écrie-t-il, ils sont maîtres du » terrain, et ces feux sont le signal convenu pour » nous l'annoncer. Hâtons-nous donc d'aller par- » tager leur gloire! » Alors la flotte se mit tout entière en mouvement; les efforts des mariniers parvinrent à maîtriser le courant, et les soldats, arrivés assez à temps pour secourir leurs camarades, escaladèrent le parapet sous une grêle de pierres et de traits. L'empereur les rangea en ordre de bataille, un combat opiniâtre s'engagea; par-tout repoussés, les Perses s'enfuirent à l'exemple de leurs chefs. Les Romains, suivant les écrivains qui racontent leur victoire, ne perdirent que soixante-quinze hommes, tandis que leurs ennemis laissèrent sur le terrain six mille de leurs plus braves soldats.

Mais là s'arrêta le bonheur de Julien qui, jusqu'alors, avait vu réussir tous ses desseins, même les plus hasardés; tandis qu'il se rendait maître des environs de Ctésiphon, il attendait avec impatience l'arrivée de Procope et de Sébastien, présumant qu'ils auraient surmonté, comme lui, les obstacles qui auraient pu entraver leur marche; il attendit en vain; des différends survenus entre ces deux généraux, et la défection du roi d'Arménie qui rappela subitement ses troupes, empêchèrent la jonction projetée. Julien, obligé enfin de renoncer à l'espoir de ce renfort, tint

conseil avec ses officiers et résolut de lever le siége; cependant il persista à rejeter toutes les propositions de paix. Sapor, habitué aux lenteurs et aux irrésolutions de Constance, avait été surpris par l'activité de son successeur, et n'avait pas eu le temps de rassembler ses troupes éparses dans les provinces éloignées; il voyait donc l'ennemi ravager sous ses yeux l'Assyrie qu'il ne pouvait défendre; son orgueil céda; il fit partir un des premiers seigneurs de sa cour qui, sous prétexte d'une affaire particulière à traiter avec Hormisdas, devait solliciter d'être admis en présence de l'empereur. Julien fut inflexible; il donna ordre à Hormisdas de le renvoyer sans que l'armée sût quel était l'objet de sa mission, de peur que le zèle des soldats ne se refroidît par la perspective d'une paix honorable.

Julien voulut aller à la rencontre de l'armée de Sapor, et renonçant à côtoyer plus long-temps le fleuve, il s'avança dans l'intérieur des terres, d'après le conseil d'un des serviteurs de Sapor qui avait feint de déserter pour mieux servir son maître et son pays. Hormisdas qui connaissait toute la duplicité du caractère de ses compatriotes, s'efforça vainement de lui inspirer de la défiance contre le prétendu transfuge; le crédule Julien, à l'instigation de ce dernier, donna l'ordre fatal de la destruction de sa flotte. Les onze cents vaisseaux et leur cargaison furent consumés par les

flammes, après qu'il en eut enlevé des vivres pour une vingtaine de jours. Le mécontentement des soldats éclata dans cette occasion; et il devait être légitimé par l'évènement. Aussi l'histoire qui juge toutes les actions d'après le résultat, a-t-elle blâmé ce trait hardi de Julien, comme le comble de l'imprévoyance et de la folie, tandis qu'elle approuve une conduite toute semblable dans Fernand Cortez, pendant la conquête du Mexique.

Julien anéantissant ainsi, d'un seul coup, toutes ses ressources, comptait pour la subsistance de son armée sur les contrées fertiles qui s'étendent des bords du Tigre jusqu'aux montagnes de la Médie. Mais par-tout, à l'approche des Romains, les habitans prirent la fuite, emmenant avec eux leurs bestiaux et mettant le feu aux récoltes, de sorte que l'empereur se vit réduit au peu de vivres qu'il avait conservés. Il se flattait cependant qu'avant de les avoir épuisés, il pourrait atteindre les riches cités de Suse ou d'Ecbatane vers lesquelles il se dirigeait à marches forcées; l'ignorance ou la trahison de ses guides lui enleva ce dernier espoir, et ses soldats affamés errèrent pendant plusieurs jours dans le voisinage de Bagdad. Déjà le faux transfuge avait quitté le camp secrètement; ses compagnons, mis à la torture, avouèrent sa perfidie. Alors tous les rêves de gloire s'évanouirent; Julien abandonnant toute idée ultérieure de conquête, tourna

ses pas vers la frontière et donna le signal de la retraite soixante-dix jours après avoir passé le Chaboras dans l'exaltation des plus hautes espérances.

Près des bords du Tigre, sa marche fut interceptée par un corps considérable d'ennemis, commandé par un général habile et vaillant. Quoique, dans plusieurs engagemens, les Romains eussent toujours été victorieux, leur dénuement allait croissant, et ils avaient contre eux le climat. Les vétérans des froides régions des Gaules et de la Germanie succombaient sous le ciel brûlant d'un été d'Assyrie; et quoique Julien, se contentant de la simple ration de soldat, eût fait aux troupes l'abandon de toutes les provisions réservées pour lui et pour sa maison, il paraissait impossible d'arriver aux frontières avant d'avoir éprouvé toutes les horreurs de la disette. Un morne découragement s'était emparé des soldats, tous s'attendaient à périr par le fer, les maladies ou la faim. L'empereur lui-même, dans son inquiétude, se laissait aller aux plus sombres pensées. Les fantômes de la superstition l'assiégeaient et métamorphosaient le moindre incident en un présage sinistre. Un brillant météore qui parut et s'évanouit aussitôt dans les airs, devint à ses yeux l'image menaçante du dieu de la guerre. Les Aruspices, qu'il consulta à ce sujet, furent d'avis qu'il devait s'abstenir de combattre; cependant

il ne les écouta pas et obéit à l'appel du danger qui vint réveiller toute l'énergie de son âme. Comme il traversait un pays montagneux où les Perses s'étaient postés en embuscade, l'attaque de son arrière-garde l'attira de ce côté; un instant après ce fut le front de l'armée, puis le centre qui réclamèrent sa présence. Il se portait partout où était le péril, poursuivi par une nuée de traits dont un l'atteignit enfin et le renversa. On l'emporta du champ de bataille; ses soldats firent des prodiges de valeur pour le venger, et obtinrent en effet la victoire; mais ce ne fut qu'après avoir essuyé de grandes pertes. La blessure de Julien ayant été jugée mortelle, il se prépara à finir comme il avait vécu. Il se mit à discourir sur la nature de l'âme avec deux philosophes de ses amis, et après une longue discussion qui fit rouvrir sa blessure et accéléra sa mort, il expira le 26 juin 363, dans la trente-deuxième année de son âge, vingt moins après Constance auquel il avait succédé.

LIVRE II.

La mort de Julien, dernier rejeton de la race de Constantin, laissait l'empire sans chef et sans héritier; les principaux officiers de l'armée s'assemblèrent, à la hâte, pour élire son successeur. Le préfet Salluste, sur qui se réunissaient les suffrages, refusa en alléguant son âge et ses infirmités. Dans ce moment, quelques voix ayant salué Jovien du titre d'empereur, les soldats, dont il s'était fait chérir par son affabilité, s'empressèrent d'applaudir à ce choix, et il fut investi du pouvoir souverain par acclamation. Le premier soin du nouvel empereur fut de continuer le plan de campagne de son prédécesseur; mais Sapor, dont le courage s'était ranimé à la nouvelle de la mort de Julien, qui lui fut révélée par un soldat déserteur, réussit à empêcher l'armée romaine de passer le Tigre, et força Jovien de consentir une paix qui ternit à jamais la réputation que ce dernier s'était

acquise dans les armées. La retraite de l'armée romaine fut achetée au prix de cinq provinces, des villes de Nisibe, de Singara, et d'une des forteresses les plus importantes de la Mésopotamie, ainsi que par l'abandon de tous les droits de l'empire sur le royaume d'Arménie. Moyennant ces conditions onéreuses, une trève de trente ans fut conclue entre les deux nations.

Cette paix mécontenta tout l'empire en général, et sur-tout les citoyens de Nisibe, qui supplièrent Jovien de ne pas les livrer aux Barbares, encore irrités de l'opiniâtre résistance que leur avait précédemment opposée la ville. Leurs prières furent inutiles; Jovien leur commanda de sortir de Nisibe, dans trois jours, sous peine de mort, et leur assigna, pour retraite, Amida qui, par cet accroissement de population, devint bientôt la capitale de la Mésopotamie.

En arrivant au pouvoir, Jovien, chrétien zélé, s'était empressé de réparer le mal qu'avait fait, à sa religion, l'apostasie de Julien, et de faire précéder ses légions, dans leur marche, par la bannière de la croix déployée; mais, plus tolérant que son prédécesseur, il accorda, en même temps, à tous ses sujets, une liberté générale de culte. Après un règne de moins d'un an, il fut, un matin, trouvé mort dans son lit. Cette mort soudaine fut attribuée à un excès de table; on répandit aussi qu'il avait été étouffé par la vapeur d'un

feu de charbon imprudemment allumé. Mais, à travers les incertitudes d'un fait si négligemment constaté, la plupart comprirent les effets du poison. Il ne laissa qu'un fils en bas âge, qui lui survécut seize ans.

Après sa mort, l'empire romain demeura dix jours sans maître. Le trône vacant fut offert, encore une fois, à Salluste qui le refusa de nouveau. Alors on voulut élire son fils, mais il s'y opposa, alléguant que l'inexpérience et la jeunesse de celui-ci, le rendaient aussi incapable de régner qu'il l'était lui-même à raison de sa vieillesse. Plusieurs autres candidats furent rejetés : les suffrages se réunirent ensuite sur Valentinien, fils du comte Gratien. Le comte s'était élevé, d'une condition obscure, jusqu'aux premières dignités en Afrique et dans la Grande-Bretagne, et son fils avait fait preuve, dans toutes les occasions, d'un courage indomptable et d'un caractère plein de fermeté. Sa taille haute et majestueuse, son éloquence entraînante, quoiqu'il n'eût jamais étudié l'art du rhéteur, captivaient la multitude; tandis que sa tempérance et la rigide discipline, qu'il maintenait avec soin, forçaient les soldats à l'obéissance en même temps qu'au respect et à l'estime.

Ce fut le 26 février 364, dans la quarante-troisième année de son âge, que Valentinien fut décoré de la pourpre au milieu des acclamations

des troupes; mais, lorsqu'il voulut les haranguer du haut de son tribunal, il fut interrompu par leurs clameurs; on voulait qu'il se désignât, à l'instant, un collègue à l'empire. Son intrépide sang-froid ayant enfin obtenu que le silence se rétablît, il déclara que, depuis qu'il était investi de l'autorité souveraine, il était de son devoir de veiller aux intérêts de ses sujets, et que le choix d'un associé au pouvoir, demandait une mûre délibération. Il ajouta : « Je me charge de ce soin. » Ce que vous avez à faire, c'est d'obéir. Rentrez » dans vos quartiers; allez vous reposer le corps » et l'esprit, et comptez sur la gratification d'u- » sage à l'avènement d'un empereur. » Les soldats, étonnés et intimidés, cédèrent à l'autorité de leur souverain, et Valentinien fut conduit, avec pompe, au palais de Nicée. Cependant, malgré sa résistance aux caprices de cette multitude, il jugea à propos de consulter les principaux chefs; et, un mois après, il conféra le titre d'Auguste à son frère Valens.

Le plus grand mérite de Valens fut son affection sincère pour un frère et un bienfaiteur dont il reconnaissait hautement l'autorité et les talens supérieurs. Valentinien lui assigna, dans la division de l'empire, les provinces d'Orient et la ville de Constantinople, se réservant l'Italie, la Gaule et l'Illyrie. Il fixa sa résidence à Milan.

(Septembre 365.) La tranquillité de l'empire

fut bientôt troublée par les prétentions de Procope, parent de l'empereur Julien. Sous le règne de Jovien, le bruit s'était répandu sourdement que Julien avait investi son parent de la pourpre impériale dans le temple de Diane; Procope avait cherché d'abord à accréditer cette opinion; il avait ainsi inspiré des soupçons à Jovien, mais il les avait promptement dissipés en protestant de sa fidélité, et cet empereur, satisfait de sa soumission, lui avait permis de se retirer, avec sa famille, en Cappadoce. A l'avènement de Valentinien et de Valens, Procope fut arrêté par leur ordre; mais il échappa à la vigilance de ses gardes, il traversa le Bosphore et alla se cacher dans une retraite ignorée. Bientôt, saisi d'ennui ou poussé de désespoir, il en sortit et s'embarqua sur un navire marchand qui faisait voile pour Constantinople. D'abord, il osa à peine se montrer dans les villages de Bythinie; mais, deux de ses amis l'ayant informé de la situation des affaires publiques, il renonça à son obcurité. Le peuple était mécontent du renvoi, au moins imprudent, du préfet Salluste; Valens était alors en Syrie, et son caractère était universellement méprisé. Procope vit que les circonstauces étaient favorables à une conjuration dont il noua les fils; deux cohortes de Gaulois se laissèrent gagner par les conspirateurs; ceux-ci se réunirent près des bains d'Anastasie, et Procope, revêtu de la robe

de pourpre, fit son apparition au milieu de Constantinople, comme s'il fût sorti du tombeau. Les soldats l'accueillirent avec des cris de joie et lui jurèrent fidélité; les mécontens coururent se ranger sous son étendard; on arrêta les principaux magistrats, on ouvrit les prisons, l'on s'empara des arsenaux; et, dans l'espace de quelques heures, Procope se vit maître de la capitale de l'empire. Les princes goths contractèrent alliance avec l'usurpateur, et les villes de Thrace, ainsi que les forteresses situées au bord du Danube, reconnurent son autorité. Ses généraux soumirent les riches provinces de l'Asie et de la Bythinie; les redoutables légions des Joviens et des Herculiens embrassèrent aussi son parti. Enfin l'alliance de Faustine, veuve de l'empereur Constance, sembla sanctionner ses prétentions; la princesse Constance, alors à peine âgée de cinq ans, fut présentée aux soldats, qui jurèrent de verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour l'héritière royale.

Valentinien s'était occupé à faire la guerre aux Germains, quand il reçut les alarmantes nouvelles de l'insurrection d'Orient et de la mort de Valens. Toutefois il était faux que Valens eût cessé de vivre. Il était à Césarée quand on vint lui annoncer la révolution soudaine qui venait d'avoir lieu. Désespérant de pouvoir l'arrêter, son premier mouvement fut d'entrer en arrangement avec l'usurpateur et d'abdiquer la pourpre; mais

ses ministres l'en détournèrent. On regagna l'esprit de la multitude en rappelant le préfet Salluste ; les généraux vétérans se laissèrent persuader de soutenir, de leurs talens et de leur influence, la cause du frère de l'héroïque Valentinien, et les soldats de Procope abandonnèrent son parti avec la même légèreté qu'ils l'avaient d'abord embrassé. Dans deux engagemens, l'un à Thyatire et l'autre à Nicosie, l'infortuné parent de Julien se vit trahi par ses propres troupes le 28 mai 366; et, après avoir erré quelque temps dans les bois, il fut pris et subit le châtiment de sa mauvaise fortune.

Le naturel austère de Valentinien le rendait souvent sourd à la voix de l'humanité ; à ses yeux la rigueur seule était justice, la clémence n'était que faiblesse. Valens avait un caractère plus doux ; mais il était livré à la crainte et à la méfiance ; le moindre soupçon l'excitait à punir. C'est ainsi que, sous les deux frères, Rome et Antioche devinrent le théâtre de plusieurs exécutions dont les motifs étaient très-différens ; l'administration de l'un comme de l'autre, parut néanmoins équitable et modérée toutes les fois qu'ils purent se dérober à l'influence de leur humeur. Quoique Valentinien eût été élevé dans les camps, Rome lui dut plusieurs institutions qui avaient pour but les progrès de la science et un meilleur système d'éducation de la jeunesse : il fit sur-tout

preuve d'une grande sagesse en s'abstenant de prendre part aux querelles religieuses qui agitèrent son siècle. Par une modération pleine d'adresse et d'habileté, il calma l'animosité des diverses factions qui divisaient l'Église et parvint même quelquefois à les concilier entre elles. L'empereur d'Occident, n'en fit pas autant pour le bonheur de ses sujets : ayant embrassé la croyance des Ariens, il se laissa entraîner à des persécutions contre les partisans de l'Église catholique. Il sévit principalement contre les moines d'Égypte ; et ceux-ci furent en butte aux traitemens les plus arbitraires de la part du clergé arien qui, dans son fanatisme haineux, outrepassa souvent les intentions du prince.

Par le traité de l'empereur Jovien avec Sapor, il avait été convenu que les Romains renonceraient à la souveraineté, comme à l'alliance des royaumes d'Ibérie et d'Arménie. Dans l'année 365, Sapor, à la tête d'une armée formidable, entra sur le territoire d'Arménie, s'empara par trahison de Tiranus, roi de cette contrée, qui ne survécut pas long-temps à son malheur, et réduisit ce royaume à n'être qu'une province de la Perse. Il chassa du trône d'Ibérie Sauromaces qui l'occupait sous la protection des Romains et le remplaça par Aspacuras, l'un de ses vassaux. Mais le monarque Persan apprit bientôt qu'il est plus aisé de faire des conquêtes que de les con-

server ; en Arménie, un parti nombreux et puissant proclama Para, fils de Tiranus, comme seul souverain légitime ; et en Ibérie, le peuple obligea Aspacuras de partager la royauté avec son rival Sauromaces. Valens, avec la lenteur qui le caractérisait, fit quelques démarches pour soutenir la domination des Romains dans ces deux pays ; douze légions furent envoyées en Ibérie, et une puissante armée, sous les ordres du comte Trajan, alla camper sur les frontières d'Arménie. Ces démonstrations hostiles donnèrent lieu à de longues négociations. L'âge avancé de Sapor le disposait à la modération, malgré les avantages que lui offrait l'invasion des Goths et plus tard celle des Huns, s'il eût voulu s'emparer des provinces d'Asie. Enfin, sa mort, après un règne de soixante-dix ans (année 383), délivra l'empire d'un ennemi irréconciliable ; et les troubles qui s'élevèrent bientôt en Perse empêchèrent les souverains de cet état de s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le destin de Para est un épisode déshonorant du règne de Valens. Le fils de Tiranus avait été alternativement soutenu et abandonné par le timide sénat de cet empereur. Para se considérant comme souverain indépendant de l'Arménie, réussit à s'échapper des mains de celui-ci qui, l'ayant trompé par ses protestations d'amitié, s'efforcait de le retenir captif. Après son retour

dans son royaume, il continua à se montrer l'allié de Rome; mais Valens lui avait fait trop de mal pour lui pardonner jamais. Le comte Trajan invita donc, au nom de l'empereur, le trop confiant Para à un banquet somptueux, et le sang d'un roi, d'un hôte, d'un allié, souilla la table du festin et attesta la démoralisation de cette époque qui commence la décadence de l'empire romain.

Dans l'espace de trente ans, les Goths avaient considérablement étendu leur domination. Hermanric, roi des Ostrogoths, s'était fait reconnaître par les diverses tribus comme souverain de toute la nation gothique, et les chefs des Visigoths avaient renoncé à leur titre de rois pour prendre celui de juges. L'ambitieux Hermanric avait poursuivi le cours de ses conquêtes et soumis plusieurs peuples. Lors de la rebellion de Procope, les Goths se rangèrent de son parti et envoyèrent des troupes pour le soutenir; mais avant qu'elles eussent pu se joindre à lui, l'usurpateur n'existait déjà plus. Les généraux de l'armée de Valens interceptèrent leur retraite et leur coupèrent les vivres, de sorte que ces barbares furent obligés de se rendre à la merci du vainqueur qui les dispersa dans plusieurs villes d'Asie. Hermanric, vivement touché du sort de ses compatriotes, demanda, d'un ton menaçant, le renvoi des prisonniers. D'abord, on lui signifia un refus dans des termes modérés; mais ensuite,

les reproches et les exhortations de Valentinien à son frère, engagèrent celui-ci à venger la majesté du trône insultée par le chef des Goths.

(A. 367, 368, 369.) Hermanric, réduit à se défendre, confia à Athanaric le commandement de cette guerre; et Valens, à la tête de son armée, traversa le Danube. Deux campagnes n'amenèrent aucun évènement décisif; mais, dans une troisième, Athanaric fut vaincu et sa perte fut d'autant plus sanglante que les généraux de l'empereur avaient promis une récompense pour chaque tête de Goth. Les Barbares se soumirent; Valens et Athanaric eurent une entrevue au milieu du Danube. Les Goths perdirent, par le traité de paix, la liberté du commerce, et leurs chefs, à l'exception d'Athanaric, furent obligés de renoncer à leurs pensions et aux subsides qu'ils recevaient. Après cette guerre, les Goths restèrent tranquilles pendant six ans, jusqu'au moment où ils furent refoulés sur l'empire d'Orient par les hordes des Scythes qui descendirent des régions glacées du nord.

(A. 374.) Les Quades, exaspérés du meurtre de leur roi Gabinius, assassiné par Marcellin, de la même manière que l'avait été l'infortuné Para, avaient profité de l'absence des légions de vétérans occupées à réprimer la révolte de Firmus, pour se jeter sur la Pannonie qu'ils ravagèrent de fond en comble. Ils menacèrent même la Mé-

sie, province frontière, qui ne dut son salut qu'à son duc, le jeune Théodose, dont le courage, en cette occasion, le montra digne de son élévation future. Valentinien qui se trouvait à Trèves, fut transporté de fureur à la nouvelle de ces hostilités. Le printemps suivant, il se mit en marche à la tête des meilleures troupes de la Gaule, et entra dans le pays des Quades qu'il mit à feu et à sang. Il était, disait-il, résolu à exterminer le peuple, dont il ne se rappelait que l'agression sans vouloir reconnaître qu'elle avait été provoquée. En établissant son camp, il annonça qu'il n'entendrait aucune proposition. Cependant, il se laissa persuader de recevoir les ambassadeurs Quades qui lui représentèrent l'injustice de punir toute une nation pour les déprédations de quelques individus poussés par une vengeance d'ailleurs légitime; à cette observation, Valentinien, furieux, accabla d'injures les envoyés. Dans l'accès de sa colère il se rompit un vaisseau dans le corps et expira au bout de quelques minutes: il était âgé de cinquante-quatre ans et en avait régné près de douze (A. 375).

Gratien, son fils aîné, venait d'atteindre sa dix-septième année. Il avait épousé la fille de Constance dont le nom avait autrefois servi à soutenir la révolte de Procope, et Valentinien lui avait déjà conféré le titre d'Auguste. Mais il était alors à Trèves et trop éloigné du camp pour que

les troupes songeassent à lui. Sans égard pour ses droits, elles proclamèrent empereur un enfant de quatre ans, autre fils que Valentinien avait eu de Justine, sa seconde femme. Le prudent Gratien accéda à ce choix, dissimulant son ressentiment jusqu'au moment où, assuré de l'appui des principaux officiers de l'armée, il parvint par une conspiration à ressaisir la suprême puissance. Quand il eut réussi, il assigna, pour résidence à Justine et à son fils, le territoire de Milan, réservant pour lui seul tous les pays de l'autre côté des Alpes. L'empire Romain se trouva ainsi gouverné au nom de trois empereurs, Valens, Gratien et Valentinien II; mais la puissance de Valens se bornait à l'Orient, et il ne lui était pas permis d'intervenir dans les affaires de la division d'Occident.

Ce fut sous le règne de Valens qu'eut lieu l'invasion des Huns en Europe; invasion sans laquelle les Goths n'eussent pas reflué dans les provinces d'Occident. Ainsi le grand bouleversement d'où devait résulter l'anéantissement de l'empire romain doit être attribué aux émigrations des tribus de chasseurs et de pâtres qui, venus des plaines immenses de la Scythie (aujourd'hui Tartarie), firent la conquête de l'Asie et dévastèrent l'Europe. Dédaignant la culture des terres, ces peuplades des régions du nord tiraient leur subsistance de leurs bestiaux et de

leurs chevaux, qu'ils traînaient par-tout après eux, et à qui l'abondante végétation de déserts immenses fournissait une pâture suffisante. Vivant sous des tentes ou sous des huttes en bois, faciles à transporter, sans d'autre règle, dans le choix d'une demeure, que le cours des saisons, ils quittaient les lieux où ils s'étaient campés dès qu'ils n'y trouvaient plus de pâturarages. A cette époque, le Tartare était ce qu'il est encore aujourd'hui. Son naturel inquiet et remuant, ses habitudes de sobriété, le rendent propre aux émigrations et aux conquêtes. Sa prédilection pour la chair de cheval, facilite ses opérations militaires. Dans ses excursions, la cavalerie se fait toujours suivre par un troupeau de chevaux de réserve destinés, à la fois, à ses remontes et à sa nourriture; et, dans ses marches les plus rapides, un peu de lait caillé délayé dans de l'eau suffit à ce peuple sauvage.

Quand le Tartare est à la chasse, il charge, du soin de ses bestiaux, les captifs qu'il a faits à la guerre. De tous temps, renommé pour son adresse à conduire un cheval et à manier l'arc et la lance, il lui est facile de tourner, contre un ennemi, les armes dont il a appris à se servir contre les hôtes féroces des forêts.

Ces tribus vagabondes avaient fini par reconnaître l'autorité d'un chef suprême à qui elles donnaient le titre de khan. Quoiqu'ils reconnussent le

principe de l'hérédité des successions, comme un des premiers devoirs du khan était de conduire ses sujets à la guerre, les droits de son héritier se trouvaient souvent annulés par sa trop grande jeunesse, et l'on élisait, en sa place, l'homme le plus vaillant de sa famille. Le khan prélevait régulièrement le dixième, tant des propriétés de ses sujets que du butin qu'ils faisaient sur l'ennemi. Il est probable que les Huns, qui, sous le règne de Valens, menacèrent l'empire, avaient été originairement voisins des frontières de la Chine, et qu'ils l'avaient, plus tard, soumise à leurs armes. Mais plusieurs révolutions successives avaient anéanti la puissance de leur dynastie qui régnait sur ce pays. Les plus faibles tribus de Huns avaient fini par se confondre avec les Sienpi ou Tartares orientaux qui les avaient vaincus; d'autres tribus s'étaien fixées en Chine, mais le plus grand nombre ayant conservé l'esprit guerrier et intrépide de leurs ancêtres, s'avança, sur deux divisions, vers l'Oxus et vers le Volga. Les premiers, s'étant arrêtés sur les frontières de la Perse, s'établirent dans son voisinage, échangeant leurs habitudes errantes pour une vie plus sédentaire. Les seconds, qui se dirigeaient vers le nord-ouest, rencontrèrent, dans leur longue et pénible route, diverses peuplades sauvages, dans le commerce desquelles leur férocité naturelle s'accrut encore. Ils secouèrent le joug du

gouvernement qui les avait régis jusqu'alors, chaque tribu se choisit un chef indépendant nommé *Mursa* ou père; et l'assemblée générale de tous les Mursas dirigeait les affaires de la nation. Les Huns, long-temps après leur sortie de la Chine, passèrent le Volga et se répandirent, entre ce fleuve et le Tanaïs, dans les plaines que couvraient les tentes des Alains, peuple un peu moins sauvage, mais tout aussi guerrier et tout aussi indépendant. Les Alains, qu'ils attaquèrent, furent complètement défaits; ils s'incorporèrent ensuite, pour la plupart, à leurs vainqueurs qui, forts de cet accroissement et de leurs succès antérieurs, tentèrent une invasion sur le territoire des Goths.

Le vaillant Hermanric vit avec d'autant plus d'effroi cet essaim formidable d'étrangers prêt à fondre sur ses états, qu'il n'ignorait pas que ses propres sujets, fatigués de sa tyrannie, se disposaient moins à repousser l'ennemi qu'à le seconder. Il voulut alors les épouvanter par sa sévérité, mais il ne fit que les irriter davantage. Un des chefs, sous ses ordres, ayant déserté, il punit ce crime sur la personne de sa femme innocente. Cette injustice coûta la vie à Hermanric; les frères de la victime jurèrent de la venger; ils assaillirent le tyran et lui firent une blessure dont il mourut en 375 après avoir langui quelque temps. Withimer, qui lui succéda, fut défait et tué dans un

bataille contre les Huns et les Alains réunis. L'héritier de ce dernier, Viteric, encore enfant, fut sauvé par Alatheus et Saphrax. Ces deux fidèles guerriers l'emmenèrent, avec ce qui restait de la nation des Ostrogoths, sur les bords du Dniester où Athanaric était campé à la tête de ses Visigoths. Un détachement de la cavalerie des Huns, ayant découvert un endroit où le fleuve était guéable, le traversa de nuit et vint attaquer Athanaric qui parvint, avec peine, à se réfugier dans les montagnes. Il comptait s'y tenir sur la défensive; mais ce plan judicieux échoua par l'obstination de son peuple épouvanté, qui s'imaginait que le Danube, seul, pouvait les mettre à l'abri des Scythes. Athanaric avait juré de ne jamais mettre le pied sur le territoire de l'empire; fidèle à son serment, il s'enfonça dans les montagnes avec quelques soldats dévoués, tandis que le corps de la nation des Visigoths conduit par Fritigerne et Alavivus, vint sur les bords du Danube implorer la protection de l'empereur d'Orient.

(A. 376.) Valens, qui, au retour de ses campagnes contre les Goths, avait fixé sa résidence à Antioche, apprit, de ses officiers stationnés sur le bord du Danube, l'agitation qui se manifestait dans le nord: on l'informait que les Goths, chassés de chez eux par une race de sauvages appelés les Huns, demandaient, avec les plus vives instances, la permission de s'établir dans les terres in-

cultes de la Thrace, de les défricher et d'y vivre comme sujets et alliés de l'empire. Privé, par la mort de son frère, d'un conseiller sage et ferme, Valens ne savait quel parti prendre dans cette conjoncture. La situation critique des supplians exigeait une réponse décisive et lui interdisait les délais, ressource ordinaire des esprits faibles. Il consulta ses ministres, qui remercièrent le ciel d'avoir amené, des extrémités du globe, ces hordes de barbares pour ajouter aux ressources de l'empire. La requête des Goths fut exaucée; les gouverneurs des districts de la Thrace reçurent ordre de tout préparer pour l'arrivée et la subsistance d'une colonie nombreuse, jusqu'à ce qu'on lui eût assigné un territoire particulier. Mais l'empereur y mit deux conditions : les Goths devaient déposer les armes avant de passer le Danube, et leurs enfans devaient être dispersés dans les diverses provinces de l'Asie pour y être élevés.

Dans l'intervalle des négociations, les Goths avaient fait plusieurs tentatives pour traverser le Danube, et avaient été repoussés, à chaque fois, par la vigilance des commandans des frontières. Enfin la décision de l'empereur arriva; la masse entière des Goths, au nombre d'environ un million de tout sexe et de tout âge, fut transportée, non sans quelque difficulté, en deçà du fleuve. Les enfans, ceux du moins qui appartenaient aux premières familles, furent aussitôt emmenés dans

les résidences qu'on avait assignées pour eux; mais le point le plus important du traité fut éludé; ces peuples barbares et guerriers, qui regardaient leurs armes comme le gage de leur honneur et de leur sûreté personnelle, ne pouvant se résoudre à les quitter, achetèrent, par l'abandon de leurs trésors et même de leurs femmes et de leurs filles, le consentement tacite des inspecteurs. On leur permit d'entrer dans les barques; et, lorsqu'ils se rassemblèrent sur l'autre rive, leur camp offrait un aspect hostile. Alatheus et Saphran, parurent bientôt, à leur tour, avec le jeune roi, sur les bords du Danube. Toutefois, ce fut en vain qu'ils sollicitèrent la même faveur que Valens avait si imprudemment accordée aux Visigoths.

Dans ce moment si critique, où l'introduction de cette multitude de Barbares aurait exigé la plus grande fermeté et beaucoup d'adresse de la part de l'administration, la Thrace était gouvernée par Lupicinus et Maxime, deux hommes dénués de talent et de probité. Leur insatiable cupidité les porta à profiter, sous main, des besoins de ces malheureux réfugiés, qui, après avoir épuisé toutes leurs richesses pour une misérable subsistance, se virent enfin réduits à l'acheter au prix de la liberté de leurs enfans. Ils manifestèrent leur mécontentement, et se plaignirent hautement de l'odieuse politique de leurs nouveaux

alliés. Ces clameurs alarmèrent les deux coupables chefs, qui voulurent disséminer les Goths dans l'intérieur et soutenir cette mesure de l'appareil d'une force militaire. Ils dégarnirent, en conséquence, les forteresses et les navires qui se trouvaient sur le Danube, pour rassembler un corps d'armée imposant. Alatheus et Saphrax s'empressèrent de profiter de cette imprudence; ils traversèrent le fleuve, avec leurs troupes et leur roi, sur des radeaux et des barques qu'ils se procurèrent à la hâte, et vinrent camper sur le territoire de l'empire.

Fritigerne, qui commandait les Goths, rechercha l'amitié des Ostrogoths et fit alliance avec eux. Leurs forces réunies s'avancèrent à petites journées jusqu'à Marciapolis, capitale de la Mésie inférieure. Le fourbe Lupicinus invita alors les principaux chefs des Goths à un grand festin; leurs gardes s'étaient arrêtées sous les armes aux portes du palais. Les provocations insultantes des habitans les enflammèrent d'indignation, on en vint à des voies de fait et le sang coula. Lupicinus, apprenant que plusieurs soldats de la garnison avaient été tués, donna ordre d'en tirer vengeance par le massacre de l'escorte des chefs des Goths. Fritigerne fut instruit du danger qu'il courait par les cris des combattans et les gémissemens des blessés; il tira l'épée ainsi que ses compagnons, et, renversant tous les obstacles, ils

se frayèrent un passage hors de la ville. Leur camp les accueillit avec des cris de joie; l'étendard de la guerre fut arboré à l'instant. Lupicinus, à la tête de toutes les troupes qu'il put rassembler, vint à leur rencontre à trois lieues de Marcianopolis. Le sort de cette journée favorisa la bonne cause, et la valeur des Romains ne servit qu'à protéger la fuite honteuse de leur coupable général. Les Goths étendirent leurs ravages dans toute la province de Thrace, l'incendie des villages et le massacre des habitans marquèrent leur marche triomphante.

La nouvelle de leurs progrès ne tarda pas à se répandre dans les provinces circonvoisines. Les ministres de l'empereur voulurent alors renvoyer par delà l'Hellespont un corps nombreux de Goths enrôlés sous les drapeaux de l'empire et campés sous les murs d'Andrinople. Mais ceux-ci, indignés du ton menaçant que prit avec eux le principal magistrat de cette ville, venu à la tête d'une populace en armes pour leur signifier l'ordre de se retirer, se soulevèrent et dispersèrent, après l'avoir désarmée, cette multitude lâche et indisciplinée. A l'arrivée de Fritigerne, ils coururent se ranger sous ses drapeaux et investirent Andrinople; mais Fritigerne ne tarda pas à s'apercevoir que la valeur toute seule ne suffit pas dans l'attaque d'une place fortifiée; il fut obligé de lever

le siége et s'en dédommagea en dévastant les pays d'alentour.

(A. 370). Valens, à la nouvelle de l'insurrection des Goths, avait annoncé son intention de marcher contr'eux, et demandé des secours à son neveu, l'empereur d'Occident. Celui-ci lui envoya, à la tête des légions gauloises, Ricimer, capitaine de ses gardes, qui vint se réunir à Trajan et à Profuturus, chargés de la conduite de cette guerre. Ils résolurent d'aller tous ensemble attaquer les Goths, campés près de l'embouchure méridionale du Danube. Fritigerne, da son côté, avait concentré toutes ses forces. L'indomptable courage des Goths fut balancé par la tactique supérieure et la discipline des Romains, et l'avantage de cette journée fut égal de part et d'autre. Les généraux des deux empereurs, connaissant par expérience ce que valaient leurs adversaires, entreprirent de les cerner et de les réduire par la famine. Ce plan eut été mis à exécution s'ils n'eussent été avertis que de nouveaux essaims d'ennemis avaient traversé le Danube, c'étaient les Ostrogoths et les Faitales, avec lesquels Fritigerne avait contracté alliance. Bientôt ils furent suivis d'autres puissans auxiliaires, les Huns et les Alains, ses anciens ennemis; plusieurs tribus se joignirent encore à lui, et l'union de la cavalerie Scythe avec l'infanterie des Goths, composa une armée formidable.

Pendant ces mouvemens, le peuple de Constantinople murmurait contre Valens. On demandait à grands cris qu'il marchât en personne contre les barbares qu'il avait si imprudemment introduits dans ses États. Les insultes et les clameurs d'une multitude ignorante et présomptueuse, précipitèrent la ruine de l'empire en enflammant la témérité de Valens; il était déjà ébloui par des avantages que venaient de remporter ses généraux; Frigered avait surpris et défait les Faitales dont le roi avait péri dans la bataille; Sébastien, général en chef de l'infanterie, avait attaqué l'ennemi dans son camp et en avait rapporté un butin immense. Ces exploits donnèrent à Valens une confiance présomptueuse, il se crut certain de la victoire, et, avec une armée considérablement renforcée, il se dirigea sur Andrinople.

Il campa sous les murs de cette ville, et convoqua son conseil pour délibérer sur les moyens de sauver l'empire et son chef. Les déclamations de Sébastien, qui prétendait que douter du succès, c'était insulter à la dignité du souverain, produisaient tout l'effet de l'éloquence et de la raison.

L'astucieuse politique de Fritigerne contribua aussi à entraîner les suffrages; il annonçait qu'il était prêt à s'allier à l'empire si l'on consentait à céder à ses compatriotes les terrains incultes de la Thrace; mais il demandait que l'armée impé-

riale s'avançât pour forcer les habitans de cette province de souscrire au traité qu'il supposait ne devoir pas obtenir leur assentiment. Ricimer conseillait à l'empereur d'Orient d'attendre son neveu Gratien qui, après avoir défait, en Alsace, les Allemands, s'avançait rapidement à la tête d'une armée victorieuse, pour joindre ses forces aux siennes; mais Valens, jaloux de la gloire que s'était acquise son jeune parent, rejeta ses secours avec dédain, et, rêvant des succès imaginaires, il courut en aveugle à sa perte.

Ce fut le 9 août 378 que l'empereur se mit en marche pour aller attaquer les Goths, à quatre lieues de la ville. Fritigerne, afin de gagner du temps jusqu'au retour de sa cavalerie, qui était allée fourrager, feignit de vouloir entrer en pourparler et amusa, pendant quelques heures, l'armée romaine qui, exposée aux rayons d'un soleil ardent, souffrait également de la soif et de la faim. L'arrivée de la cavalerie des Goths fut le signal des hostilités; les romains furent taillés en pièces; Valens, blessé et abandonné de ses gardes, alla se placer au milieu d'une petite troupe qui défendait encore vaillamment son terrain; les généraux Trajan et Victor, apprenant quel danger le menaçait, accoururent pour le délivrer, mais, en arrivant, ils ne trouvèrent qu'un monceau de cadavres mutilés, parmi lesquels il leur fut impossible de discerner l'empereur. Suivant

quelques historiens, Valens aurait été brûlé vif dans une chaumière où on l'avait transporté pour panser ses blessures. Ce furent, disent les historiens, les Goths qui y mirent le feu, et qui perdirent ainsi, sans s'en douter, un prisonnier dont ils auraient pu faire payer cher la rançon. Avec l'empereur périrent la plupart des chefs de l'armée romaine, qui perdit plus des deux tiers de ses combattans.

Les Goths, énivrés de leurs succès, n'en tirèrent pas tout l'avantage qu'ils espéraient. Défendue par une forte garnison, Andrinople, où Valens avait enfermé ses trésors, opposa une vigoureuse résistance. Les Barbares, n'ayant pu réussir à prendre cette ville, levèrent le siége et se portèrent vers Constantinople. Pendant qu'ils admiraient la splendeur de cette superbe capitale de l'Orient, un parti d'Arabes, à la solde des Romains, sortit tout-à-coup d'une des portes; la cavalerie scythe ne put tenir contre la vitesse et l'impétuosité des chevaux arabes; les Goths se retirèrent, et, après s'être emparés de l'étroit passage de Sucei, dans les défilés du mont Hémus, ils allèrent occuper les contrées fertiles qui s'étendent jusqu'à l'Italie et à la mer Adriatique.

En admettant les Goths sur le territoire de l'empire, on avait dispersé leurs enfans dans plusieurs villes d'Asie. Dès que le trône fut devenu vacant par la mort de Valens, ces jeunes gens montrè-

rent le désir de suivre l'exemple de leurs pères; Julius, général en chef, se concerta avec les principaux officiers pour prendre des mesures contre cette jeunesse factieuse, et obtint du sénat, à cet effet, un pouvoir discrétionnaire : sous le prétexte d'une distribution en terre et en argent, il attira, dans le forum des villes qu'ils habitaient, tous les enfans des Goths; il garnit, en même temps de troupes, toutes les avenues et toutes les rues adjacentes, et le même jour, à la même heure, dans plusieurs cités de l'Asie, ces malheureux furent tous massacrés indistinctement : tel fut l'odieux moyen qu'employa Julius pour délivrer l'empire d'un ennemi qui aurait pu devenir dangereux.

L'empereur Gratien était déjà très-avancé dans sa marche, pour venir au secours de son collègue, lorsqu'il apprit et sa mort et la défaite de l'armée romaine; ce prince, encore fort jeune, ne se crut point en état de soutenir seul le poids d'un empire chancelant; une armée considérable de Germains menaçait d'envahir les Gaules; l'Orient avait besoin d'un prince habile et vaillant, et le modeste Gratien rappela, de l'exil, Théodose, pour l'empire qu'il avait mérité par ses vertus et par ses exploits. Le père de ce prince, après avoir reconquis et pacifié l'Afrique et la Grande-Bretagne, avait été mis à mort par l'ordre de Gratien lui-même.

Théodose s'était signalé de bonne heure par ses victoires sur les Sarmates. Après la triste fin de son père, il s'était retiré en Espagne entre Valladolid et Ségovie, où il cultivait paisiblement son patrimoine, lorsqu'il fut appelé à Sirmium pour recevoir la pourpre impériale, le 19 janvier 379. Le peuple romain applaudit à ce choix, et Théodose se vit, à trente-trois ans, maître du vaste empire d'Orient, auquel se trouvaient annexées les provinces de Dacie et de Macédoine.

Théodose, chargé de continuer la guerre contre les Goths, établit son quartier-général à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Au lieu de chercher à livrer une bataille décisive à son ennemi victorieux, il sut par ses manœuvres habiles l'attaquer et le vaincre en détail (de 379 à 382). Par ses soins, les villes furent fortifiées, l'ancienne discipline fut remise en vigueur et l'esprit des troupes fut ranimé. Sa prudence, plutôt que sa valeur, délivra les provinces de l'empire du joug de l'ennemi; une longue et douloureuse maladie ne rallentit pas son zèle pour la prospérité de l'État. La mort de Fritigerne rompit l'accord que le génie du chef habile avait su maintenir entre ses alliés. La discorde vint diviser cette multitude de tribus et de nations toutes indépendantes les unes des autres. Modar, prince du sang royal des Amales, fut secrètement gagné par Théodose et vint se joindre aux Romains; il obtint bientôt de

l'empereur le titre de général, et remporta une victoire importante sur ses compatriotes, qu'il surprit au moment où les fumées du vin les empêchaient de faire résistance. La politique de Théodose profita même de l'arrivée d'Athanaric pour assurer le repos de l'empire. Athanaric avait été chassé de ses montagnes et avait enfin consenti à passer le Danube et à se mettre à la tête des Goths, qui s'étaient réunis. Mais l'âge avait affaibli l'ardeur entreprenante de ce prince, qui consentit à conclure une paix honorable pour les deux nations. Théodose reçut dans Constantinople, ce nouvel allié, qu'il accueillit avec une pompe royale. Le chef des Visigoths fut frappé des merveilles que déployait à ses yeux cette superbe capitale. « L'empereur des Romains, dit-il, » est sans doute un dieu sur la terre, et ce serait » un crime de lever la main contre lui. » Mais son intempérance ne lui permit pas de jouir longtemps des agrémens que lui offrait ce magnifique séjour. Il périt au sortir d'un festin. L'adroit Théodose eut soin de lui faire ériger un monument somptueux, et tous les soldats d'Athanaric furent enrôlés sous les drapeaux de l'empire. Chaque petit chef Barbare, alarmé de cette circonstance, s'empressa de conclure séparément une capitulation, et la guerre des Goths se trouva entièrement terminée au mois d'octobre 382, un peu plus de quatre ans après la mort de Valens.

L'humeur entreprenante des Ostrogoths leur avait fait chercher au loin de nouvelles scènes de pillage et de gloire. Conduits par Alatheus et Saphrax, ils avaient porté leurs ravages dans l'Occident. Après un intervalle de quatre ans, ils reparurent en force sur les rives du Danube, en 386. Le commandant des frontières de Thrace eut l'adresse de les engager, par les faux rapports de ses espions, à traverser le fleuve pendant une nuit obscure. Au moment où ils croyaient débarquer, croyant surprendre les Romains endormis, ils se virent eux-mêmes cernés par un triple rang de vaisseaux; Alatheus périt avec ses plus braves soldats; le reste, découragé et affaibli, ne tarda pas à implorer la clémence du vainqueur.

Les Visigoths obtinrent des possessions en Thrace, et les Ostrogoths en Phrygie et en Lydie. Mais ces peuples, qui devinrent les seuls habitans des districts où on leur avait permis de s'établir, restèrent attachés à leur langage et à leurs coutumes; ils rejetèrent les lois et les usages des Romains, et ne voulurent reconnaître d'autre souveraineté que celle de l'empereur. Un corps de quarante mille Goths, enrôlés au service de l'empire, prit le titre de *fœderati* ou alliés; ils se distinguaient des autres troupes par des colliers d'or qu'ils portaient, par une solde plus forte et par l'étendue de leurs priviléges. Malgré l'esprit d'indépendance dont les Goths étaient animés,

où persistait à espérer que le temps les amènerait insensiblement à plus de soumission. Cet espoir ne se réalisa pas toujours; dans la guerre contre l'usurpateur Maxime, en 388, un nombre considérable de Goths leva l'étendard de la révolte, en Macédoine, et se livrèrent à des désordres qui forcèrent l'empereur de marcher contr'eux en personne. Cependant ces Barbares étaient accessibles à la reconnaissance; plusieurs de leurs chefs se dévouèrent avec zèle au service du monarque qui les protégeait, et leur nation se trouva divisée en deux factions. Les partisans des Romains avaient, à leur tête, Fravitta, jeune homme qui se distinguait de ses compatriotes par ses manières polies et l'amabilité de son caractère; le farouche Priulf était l'âme de ceux qui soutenaient leur indépendance. Les deux rivaux laissèrent éclater leur ressentiment dans une querelle qu'ils eurent à la table de l'empereur. Fravitta tira l'épée contre Priulf et l'étendit mort à ses pieds; il fut sauvé de la fureur des amis de ce dernier par les Romains, dont il avait embrassé la cause. De tels exemples d'une fureur brutale n'étaient guère en harmonie avec les mœurs de la cour de Constantinople.

L'empereur Gratien s'était fait chérir de ses soldats et de ses sujets par sa valeur et par ses manières affables. Jusqu'à sa vingtième année, il soutint sa réputation de bonté; mais dans les

derniers temps de son règne, il déchut dans l'opinion publique par la facilité avec laquelle il prêtait l'oreille aux conseils d'hommes ambitieux et ignorans. Ce qui déplaisait sur-tout aux soldats, c'est qu'ayant confié aux Alains la garde particulière de sa personne, il témoignait une grande admiration pour la force et l'adresse que ces peuples sauvages déployaient dans les exercices du corps; il eut même l'imprudence de chercher à les égaler en ce point et de se montrer en public avec les armes et le costume des Scythes. Il blessa ainsi l'orgueil national et excita des mécontentemens. Maxime qui n'avait pas vu sans envie l'élévation de Théodose son ancien compagnon d'armes, jugea l'occasion favorable pour se venger de ce que Gratien lui avait donné la préférence. Il commandait dans la Grande-Bretagne; l'autorité dont il était investi facilita son projet; il se fit déclarer empereur, et vint débarquer dans les Gaules avec des forces considérables. Les soldats de Gratien trahirent leur maître qui s'enfuit avec une faible escorte et se dirigea sur Lyon, où la perfidie d'un gouvernement le retint jusqu'à l'arrivée des assassins envoyés par Maxime.

Cette révolution marcha si rapidement que Théodose ne put aller au secours de son bienfaiteur. Tandis qu'il pleurait sur le sort de l'infortuné Gratien, il reçut un envoyé de la part de

Maxime qui cherchait à se disculper du meurtre de l'empereur en le rejetant sur le zèle inconsidéré de ses soldats. Il offrait à Théodose le choix de la paix ou de la guerre en termes assez hautains, et déclarait que, si celui-ci rejetait son alliance, il était prêt à lui disputer l'empire les armes à la main.

L'honneur et la reconnaissance pressaient fortement Théodose de venger l'homme qui avait été son maître et qui l'avait placé sur le trône; la dignité du diadême et le respect dû à l'autorité, exigeaient que l'usurpation ne restât pas impunie. Gratien n'ignorait pas combien est dangereux l'exemple d'un succès dans ce genre; mais ces considérations étaient balancées par d'autres. L'assassin était en possession des plus belles provinces de l'empire; il avait à ses ordres une vaillante et nombreuse armée; et l'Orient, épuisé par la dernière guerre des Goths, se voyait encore menacé des invasions des peuples du nord. Théodose, dans l'intérêt de ses sujets, crut devoir ne pas rejeter l'alliance que lui offrait Maxime; mais il insista pour qu'il se contentât des contrées situées par delà les Alpes, et pour qu'il reconnût le jeune Valentinien, frère de Gratien, comme souverain d'Italie, d'Afrique et de l'Illyrie occidentale.

Les catholiques trouvèrent dans Théodose un zélé partisan de la foi; les Ariens un adversaire

ferme, mais généreux. Naturellement porté à la tolérance, il laissa d'abord l'hérésie suivre son cours sans faire la moindre tentative pour la comprimer; Amphiloque, évêque d'Icone, le fit changer de système par un raisonnement singulier : l'empereur venait d'accorder le titre d'Auguste à son fils aîné; un jour que les deux princes, assis sur un trône, recevaient les hommages de leurs sujets, Amphiloque se présente comme les autres, et, s'adressant à Théodose avec les marques du plus profond respect, il aborde son fils d'un air insolent et familier. L'empereur, indigné, ordonne qu'on le fasse à l'instant sortir du palais; les gardes se mettent en devoir d'obéir, mais le rusé prélat s'écrie : « C'est ainsi que le roi » du ciel traitera les impies qui, tout en recon- » naissant sa puissance, affectent de nier la ma- » jesté suprême de son fils. » Les Ariens rejetaient la divinité de Jésus-Christ et l'éternité du Verbe. Théodose embrassa l'évêque d'Icone et lui promit de ne pas oublier cette leçon. En effet, il s'appliqua dès-lors à extirper l'hérésie. Mais il sut si bien concilier les intérêts de la foi avec ceux de la justice et de l'humanité, qu'il réussit à opérer cette révolution ecclésiastique sans trouble ni effusion de sang; chose assez rare à cette époque où les dissensions religieuses exerçaient tant d'influence sur les destins des empires. Valentinien II, ou plutôt sa mère Justine, qui régnait en son

nom, à cause de sa jeunesse, n'eut ni le même talent ni le même bonheur. Cette princesse avait embrassé l'hérésie des Ariens. Son zèle pour ses co-religionnaires la porta à inquiéter l'évêque Ambroise que l'Église a depuis placé au rang des saints. Ce dernier, issu d'une noble famille romaine, s'était distingué dans plusieurs emplois civils, notamment dans le gouvernement de Ligurie qui comprenait Milan, résidence de Valentinien et de sa mère. A l'âge de trente-quatre ans, les suffrages du peuple l'ayant forcé d'accepter l'épiscopat, il abandonna des fonctions qu'il remplissait avec honneur; mais la supériorité de son génie le mit bientôt à la tête des affaires ecclésiastiques, et lui procura la confiance des maîtres de l'empire qui le consultaient volontiers. Il était sur-tout fort ami de Gratien; et, lorsqu'après la mort de ce malheureux prince, Justine crut avoir à trembler pour son fils et pour elle, ce fut Ambroise qu'elle envoya à deux différentes reprises à Trèves où se trouvait l'usurpateur; et ce fut à l'éloquence et à la sagesse du pieux évêque qu'elle dut son salut et le maintien de la paix en Italie.

Tant d'obligations qu'elle avait à ce saint homme de le persécuter, comme elle attribuait à son influence le mépris du peuple de Milan, pour la secte dont elle et son fils faisaient partie, elle résolut de s'en venger. Elle lança, contre lui, un arrêt de bannissement; mais le peuple se sou-

leva, prit Ambroise sous sa protection, et repoussa les troupes envoyées pour faire exécuter la sentence. L'émeute prit même un tel caractère, que Justine fut obligée de céder, d'autant plus que les desseins hostiles de Maxime sur l'Italie lui en firent une loi au milieu des querelles théologiques qui déchiraient l'empire.

Maxime, loin d'imiter la modération de son collègue Théodose, non-seulement n'avait pas épargné le sang de ses sujets, mais encore il méditait, en secret, la perte du jeune Valentinien, qui s'était aliéné le cœur de ses sujets orthodoxes. Sous prétexte de la guerre que l'Italie soutenait contre la Pannonie; mais, dans le fait, pour s'assurer des passages des Alpes, il proposa, à la cour de Milan, de lui envoyer un corps de troupes auxiliaires. Malgré les sages avis d'Ambroise, le conseil de Milan accepta cette offre insidieuse, et reçut ces prétendus auxiliaires que l'ambitieux Maxime suivait, en silence, avec des forces considérables. On ne s'aperçut de ses desseins qu'en voyant arriver son avant-garde. Justine n'eut que le temps de prendre la fuite avec son fils; elle courut s'embarquer à Aquilée pour aller solliciter l'appui de Théodose. Les sujets de Valentinien se soumirent à l'usurpateur sans la moindre résistance.

Théodose assigna, pour résidence aux fugitifs, Thessalonique, où ils avaient abordé; il se rendit ensuite dans cette ville, avec une partie de la cour

et du sénat, afin de délibérer sur le sort de ses illustres hôtes. On tint conseil, et il fut décidé, à la majorité des voix, qu'il fallait, à tout prix, mettre des bornes à l'ambition démesurée de Maxime; la beauté de la princesse Galla, sœur de Valentinien, contribua à faire prévaloir cette opinion, et son hymen, avec l'empereur, fut le signal de la guerre. L'Orient, en paix avec la Perse, put disposer de toutes ses forces contre l'usurpateur. Théodose marcha, lui-même, à la tête d'une armée brave et disciplinée, tandis qu'Arbogaste faisait diversion en attaquant les Gaules, et qu'une escadre menaçait Rome. Les savantes dispositions de l'empereur d'Orient terminèrent cette campagne dans le court espace de deux mois. Les Gaulois furent battus; l'armée de Maxime, commandée par son frère Marcellin, fut défaite sur les bords de la Save, et Maxime, lui-même, suivi de près par Théodose, n'eut que le temps de s'enfermer dans Aquilée. Il comptait résister dans cette place; mais la haine que lui portait la garnison précipita sa chute; il fut dépouillé des ornemens impériaux et conduit au camp de Théodose, qui le livra aux soldats; ceux-ci le décapitèrent à l'instant. Son fils Victor, qu'il avait associé à sa puissance, fut mis à mort par l'ordre d'Arbogaste. Théodose passa l'hiver à Milan; et, le printemps suivant, il fit son entrée triomphale à Rome.

Le succès de cette guerre fit paraître, dans tout son jour, la clémence de Théodose. Un petit nombre de grands criminels subirent seuls le châtiment prononcé par les lois; et l'empereur pourvut, libéralement, au sort de la mère et des filles de Maxime. La tempérance et la chasteté de Théodose ne méritent pas moins d'éloges que son humanité; sa prudence et sa valeur le faisaient respecter au dehors comme au dedans; et, malgré les soins qu'il donnait aux affaires de l'empire, il trouvait encore le temps de s'occuper de l'étude. Cependant, tant de brillantes qualités étaient obscurcies par un irrésistible penchant à la colère; quand on le voit pardonner aux habitans d'Antioche qui s'étaient soulevés et avaient brisé les statues de la famille impériale pendant une émeute occasionnée par le taux élevé des impôts, on admire sa générosité; on le hait, et on lui refuse le surnom de Grand que lui a décerné la postérité, lorsqu'on se rappelle qu'il ordonna le massacre de Thessalonique.

Cette ville, capitale de l'Illyric, était occupée par une forte garnison. Botheric, qui la commandait, ayant voulu réprimer l'insolence d'un des cochers du cirque, le peuple, qui affectionnait ce cocher, le vengea en assassinant Botheric et ses principaux officiers. L'empereur se trouvait à Milan; transporté de fureur, en apprenant l'insubordination et la barbarie des Thessaloniciens, au

lieu d'ordonner une enquête afin de découvrir les coupables, il enveloppa la ville entière dans son ressentiment. Par son ordre, le peuple de Thessalonique fut attiré dans le cirque pour assister aux jeux publics; les rues adjacentes se remplirent de ces soldats étrangers connus sous le nom de Barbares; et, dans l'espace de trois heures, quinze mille victimes furent immolées aux mânes de Botheric. Saint Ambroise fut pénétré d'horreur à la nouvelle de cet injuste massacre; il avait un grand ascendant sur l'esprit de l'empereur; il alla le trouver, lui reprocha l'énormité de sa faute et l'obligea d'en faire une pénitence publique qui dura huit mois. Au bout de ce temps, il fut permis à Théodose de rentrer dans le sein de l'Église; mais on doit attribuer, à son repentir et à l'influence d'Ambroise, l'édit qui parut alors et qui prescrivit un délai de trente jours entre la promulgation et l'exécution d'une sentence.

Quoique, par la défaite et la mort de Maxime, Théodose se vît en possession de la totalité de l'empire romain, il eut la générosité de restituer à Valentinien ses états, en y ajoutant même les contrées au delà des Alpes, que l'usurpateur avait eues en partage; il se retira ensuite à Constantinople. Justine ne survécut pas longtemps à ces évènemens, et son fils, avant d'avoir atteint sa vingtième année, succomba sous

les coups d'un traître en 391, au moment où ses vertus faisaient bénir à ses sujets l'aurore de son règne. Ce traître était Arbogaste qui, après avoir si puissamment contribué à la défaite de Maxime, en avait été récompensé par le commandement général des armées gauloises. Ce misérable, qui ne pardonnait pas à l'empereur d'avoir essayé de se soustraire à la dépendance où le retenait un serviteur insolent, le fit étrangler dans son lit. Il chercha, néanmoins, à nier son crime; le corps de Valentinien reçut tous les honneurs funèbres dûs à son rang, et l'artificieux Argobaste, trop prudent pour s'asseoir sur le trône qu'il venait de rendre vacant, y fit monter le rhéteur Eugène qui, à cette époque, était ministre d'état.

Théodose n'apprit pas sans indignation la mort de Valentinien et la perfidie d'Arbogaste; cependant il envoya les ambassadeurs d'Eugène avec une réponse évasive, et employa deux ans entiers à faire ses préparatifs de guerre. Enfin il se mit en marche avec les généraux Stilicon et Thomas et plusieurs corps auxiliaires d'Ibériens, d'Arabes et de Goths. Parmi ces derniers était le fameux Alaric, qui faisait avec eux ses premières armes et se formait à l'art de la guerre.

Arbogaste, qui régnait sous le nom d'Eugène, n'essaya pas de défendre les provinces de l'empire d'Occident, et concentra toutes ses forces aux confins de l'Italie. Théodose ne fut point intimidé

par la supériorité numérique de son adversaire; il ordonna l'attaque. En tête de ses légions il avait placé les bandes alliées, peut-être dans l'espoir secret que les chances de la guerre le débarrasseraient de ces troupes dont l'exigence devait lui être importune : quoiqu'il en soit, la lutte s'engagea et Théodose fut repoussé; le lendemain le combat recommença, mais la fortune n'était plus du même côté; un détachement considérable qui, envoyé par Arbogaste pour forcer l'empereur d'Orient dans ses derniers retranchemens, déserta la cause de l'usurpation, et une tempête violente qui, en effrayant les superstitieux Gaulois, leur persuada que le ciel se déclarait contre eux, décidèrent la victoire en faveur de Théodose. Eugène eut la tête tranchée, et Argobaste, après avoir erré quelques jours dans les campagnes, se donna la mort pour n'être pas obligé de s'humilier devant le vainqueur.

Après la mort d'Eugène, tout l'empire se trouva soumis à l'autorité de Théodose; mais bientôt les symptômes d'une hydropisie avertirent cet empereur da sa fin prochaine; il partagea l'empire entre ses deux fils, qu'il avait associés, de son vivant, au pouvoir souverain. Arcadius, l'aîné, eut le trône de Constantinople, et Honorius celui d'Occident. Après ces dispositions, il expira le 17 janvier 395, à Milan, dans la cinquantième

année de son âge et la seizième d'un règne prospère.

Ce fut sous Théodose que s'éteignit le paganisme dans l'empire romain ; ce fut aussi sous lui que les soldats dégénérés quittèrent les pesantes armures qu'ils avaient constamment portées depuis la naissance de Rome; il n'est pas inutile de remarquer cette circonstance, en s'exposant sans défense aux coups des Barbares, ils favorisèrent les succès de ces derniers et accélérèrent la chute de l'empire.

Avec Théodose finit la prospérité de l'empire romain; cependant le souvenir de ses vertus s'étendit jusqu'à ses fils, qui, malgré leur jeunesse, furent unanimement reconnus pour empereurs d'Orient et d'Occident. Les provinces de Thrace, de l'Asie-Mineure, de l'Assyrie et de l'Égypte, ainsi que les diocèses de Dacie et de Macédoine, avec la ville de Constantinople, échurent à Arcadius, âgé de dix-huit ans seulement. Honorius, n'en avait que onze, hérita de l'Italie, de l'Afrique, des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, avec la Pannonie et la Dalmatie. Dans ce partage de l'empire, Théodose avait balancé très-exactement la force, la richesse et l'étendue du territoire de ses diverses possessions.

L'élévation de Rufin, dont l'histoire n'offre qu'une série de crimes, a attiré de graves reproches à Théodose. Né dans un coin obscur des

Gaules, ce favori de la fortune devint premier ministre, et, dans cette place, ses talens lui concilièrent l'amitié de son souverain, qui ignorait toute la perversité de son âme. Rufin, armé d'un pouvoir terrible, en fit le plus cruel usage : quiconque lui déplaisait était voué à la mort. Promotus, général de l'infanterie, qui le méprisant, avait refusé de lui faire bassement sa cour, périt victime des artifices de ce scélérat. Il se défit également, de la manière la plus atroce, du préfet de l'empire, dont il convoitait l'emploi, et du préfet de Constantinople, dont la puissance lui faisait ombrage.

La mort de Théodose ne fit qu'affermir davantage l'autorité de Rufin en lui permettant de s'emparer de l'esprit d'un prince jeune et sans expérience. Il en vint jusqu'à lui persuader d'épouser sa fille, et ce mariage allait se conclure lorsque son active méchanceté l'appela hors de Constantinople. Lucien, à qui il avait vendu sa protection à prix d'or, trop vertueux pour un tel patron, avait refusé de commettre une injustice qu'il lui avait ordonnée; irrité d'une telle désobéissance, Rufin fut plus pressé de la punir que d'unir sa fille à Arcadius : il courut à Antioche, et le malheureux Lucien, traîné devant son tribunal, fut condamné à une mort lente et cruelle sous les yeux d'un peuple indigné de l'arrêt qui le frappait. Après l'exécution, Rufin revint, en

toute hâte, à Constantinople, pour terminer l'alliance illustre qu'il méditait; mais, tandis qu'il s'était occupé d'assouvir sa vengeance contre Lucien, ses ennemis avaient su profiter de son absence. Eutrope, chambellan de l'empereur, à la tête des eunuques, avait juré la perte du favori, certain qu'Arcadius ne se sentait pas une très-vive inclination pour la fille de Rufin, il chercha à faire naître une passion plus réelle dans le cœur du jeune prince. Il lui peignit, sous les couleurs les plus séduisantes, la beauté d'Eudoxe, fille d'un général des Francs, qui, depuis la mort de son père, demeurait chez les fils de ce Promotus dont Rufin avait causé la mort. Arcadius vit Eudoxe et en fut épris, cependant il sut dissimuler avec le ministre qui annonça au peuple de Constantinople l'élévation future de sa fille, et qui eut la mortification de voir une étrangère, élevée dans la maison de ses ennemis les plus implacables, s'asseoir, en sa place, sur le trône d'Orient. Le mystère avec lequel on avait conduit cette intrigue jetait un ridicule ineffaçable sur les prétentions de Rufin; il résolut d'employer à se venger ses richesses mal acquises, et sans doute il eut fait repentir Eutrope d'avoir osé lui nuire, si le sort ne lui eut suscité un adversaire plus redoutable dans la personne de Stilicon, général de l'armée d'Occident.

Ce héros, qui avait été si long-temps le sou-

tien d'un empire chancelant, était issu des sauvages Vandales. Sa force extraordinaire l'avait fait distinguer de bonne heure dans le métier des armes, et ses talens éminens lui avait acquis l'amitié de Théodose, qui récompensa ses services par la main de l'aimable Séréna, fille de son frère. C'était à l'influence de cette princesse que le général avait dû son salut au milieu des embûches que lui tendait Rufin, qui le haïssait à cause de ses vertus. Stilicon avait accompagné dans la dernière guerre, Théodose, qui, en mourant, lui avait recommandé ses fils et légué le soin de l'État. Il avait, en conséquence, revendiqué l'administration de l'empire pendant la minorité des jeunes princes. Honorius et ses sujets avaient reconnu la justice de ces prétentions; le maure Gildo, qui avait levé l'étendard de la révolte, en Afrique, et le ministre de Constantinople, qui soutenait avoir un droit égal à l'empire d'Orient, avaient seuls osé résister à son autorité.

Après avoir repoussé les entreprises des Germains au delà des Alpes, Stilicon se préparait à ramener en Orient les troupes que Théodose en avait tirées pour marcher contre Eugène, quand Rufin, alarmé de ce retour, lui fit signifier, à Thessalonique, de la part de l'empereur, qu'il se rendrait suspect s'il continuait d'avancer. Le général fit preuve de soumission en se retirant;

mais il chargea de sa vengeance Gainas, officier Goth, qui possédait sa confiance et à qui il remit le commandement de l'armée, ne tarda pas d'arriver auprès de Constantinople; alors, selon l'usage, l'empereur, accompagné de son ministre, veut la passer en revue; mais Rufin n'eut pas plutôt paru que Gainas, par une manœuvre habile, l'enveloppa tout-à-coup et donna le signal de sa mort. Rufin fut massacré sous les yeux d'Arcadius, et son corps fut livré aux insultes de la populace; sa femme et sa fille, redoutant un sort pareil, se réfugièrent dans un temple jusqu'à ce qu'il leur fût permis d'aller vivre à Jérusalem.

Stilicon, après la mort de son rival, se vit frustré des avantages que son ambition s'en était peut-être promis. L'empereur préférait, à la rudesse d'un soldat étranger, la basse adulation de l'eunuque Eutrope, qui s'attacha Gainas par la place de général de l'armée d'Orient. Ces mêmes troupes, qui s'étaient dévouées à la cause de Stilicon, se préparèrent à une agression dirigée contre lui. Le sénat de Constantinople déclara le mari de Serena ennemi de l'empire et confisqua ses biens. Ainsi, au moment où l'union des deux empires semblait plus nécessaire que jamais, ils se trouvèrent en état d'hostilité l'un contre l'autre, et l'on vit, dès-lors, commencer la véritable scission qui en fit deux nations distinctes.

Stilicon, abandonnant Arcadius à ses indignes

favoris, s'occupa de punir la révolte de Gildo, qui s'était placé sur le trône d'Afrique. Il y parvint avec l'assistance du propre frère de l'usurpateur, qui avait à venger la mort de ses deux enfans, inhumainement massacrés par leur oncle. Gildo, trahi par ses troupes et retenu prisonnier par les habitans de Tabraca, où il s'était réfugié après sa défaite, se donna la mort pour échapper au sort qui lui était réservé. Au retour de l'expédition d'Afrique, Stilicon, afin d'ajouter encore à l'ascendant qu'il avait pris sur l'empereur Honorius, fit épouser sa fille Marie à ce prince indolent, et travailla à repousser les Goths qui menaçaient l'Italie.

Ces peuples, guidés par l'intrépide Alaric, avaient, du vivant même de Rufin, étendu leurs ravages dans toute la Dalmatie, et étaient venus jusqu'au pied des murs de Constantinople. Cette ville résistait, il est vrai, à leurs efforts, mais Alaric était maître de la Phocide, de la Béotie et de tout le Péloponnèse. Dans des conjonctures si critiques, il ne restait plus d'espoir qu'en Stilicon qui vint, en effet, à la tête d'une armée nombreuse et débarqua près des ruines de Corinthe, en 397. La lutte fut longue et la victoire quelque temps incertaine; mais enfin le talent du général des Romains l'emporta; Alaric fut cerné dans son camp et menacé de la famine; cependant il saisit l'instant où son adversaire, assuré du suc-

cès, s'était relâché de sa vigilance, et à travers mille obstacles il s'échappa avec tous ses gens. Ce coup hardi lui permit de conclure un traité avec la cour de Bysance; alors Stilicon se retira, respectant, dans l'ennemi des Romains, le caractère d'allié de l'empereur d'Orient.

Par ce traité, Alaric fut investi du gouvernement de l'Illyrie, et les villes qu'il avait précédemment ravagées le reçurent comme délégué du souverain légitime. Il commença par dégarnir les magasins de toute la contrée pour fournir des armes à ses soldats et obligea les malheureux habitans de travailler eux-mêmes à leur perte. Ses succès lui avaient gagné l'estime de ses concitoyens qui le nommèrent, d'un accord unanime, roi des Visigoths. Placé sur les frontières de l'Italie, il fut bientôt tenté par la beauté de cette contrée si favorisée de la nature; l'appât des richesses accumulées dans Rome, depuis tant de siècles, enflamma sa cupidité. Il s'avança jusqu'à Milan et vit fuir devant lui l'empereur des Romains; celui-ci, vivement poursuivi, allait être obligé de capituler, quand l'arrivée de Stilicon, descendu des Alpes avec toutes les forces qu'il avait pu rassembler dans les Gaules, où il se trouvait au moment de l'invasion d'Alaric, changea la face des affaires. Les Goths, pressés à leur tour, furent sur le point de battre en retraite, mais la fermeté d'Alaric s'y opposa : il leur

dit qu'il était venu chercher en Italie un royaume ou un tombeau.

Cependant, Stilicon, ayant attaqué à l'improviste, le camp de l'ennemi en fit un grand carnage et s'empara de plusieurs prisonniers parmi lesquels était la femme d'Alaric. Le chef des Visigoths se sauva à la tête de sa cavalerie; et, ayant traversé les Appenins, il s'avança vers Rome, bien résolu d'en faire la conquête; mais le vigilant Stilicon fit échouer ce dessein; et, usant avec modération de sa victoire, il offrit à son ennemi de lui laisser effectuer sa retraite. Alaric fut forcé, par son peuple, de profiter de cette offre. Il s'éloigna avec l'arrière pensée d'aller s'emparer des provinces de Gaule en passant par la Germanie. Stilicon, qui entretenait des intelligences dans le camp d'Alaric, en fut instruit assez à temps pour l'empêcher d'accomplir son projet. Les Goths, battus près de Vérone, éprouvèrent encore une perte considérable; et, comme à la suite de leur précédente défaite, ils obtinrent encore de leur vainqueur la permission de se retirer.

A cette époque, le siége de l'empire d'Occident fut transféré à Ravenne, ville très-forte et plus en état que Milan de résister aux attaques des peuples barbares qui semblaient regarder l'Italie comme leur proie. Peu de temps après, l'invasion de Radagaise à la tête des Suèves, des Vandales et des Bourguignons, chassés de leur pays par

les Huns, justifia cette précaution. Dans cette circonstance, ce fut encore à Stilicon que l'Italie dut son salut; mais la mort cruelle du monarque vaincu souilla la gloire du triomphateur. Cet habile général commit alors une grande faute. Les restes de l'armée de Radagaise s'élevaient encore à plus de cent mille hommes en armes. Stilicon, qui crut qu'après avoir assuré la tranquillité non-seulement de Rome et de l'Italie il ne lui restait plus rien à faire, ne mit aucun obtacle à leur départ, mais encore il le facilita ; plus tard ces mêmes hommes exécutèrent ce qu'Alaric avait projeté. Ils se répandirent dans les provinces de la Gaule qu'ils ravagèrent, et poussèrent leur marche jusqu'au pied des Pyrénées.

La nécessité de repousser l'invasion d'Alaric avait fait retirer de la Grande-Bretagne les garnisons romaines qui l'occupaient. Un soldat obscur, nommé Constantin, profita de leur éloignement pour s'emparer du pouvoir dans un pays livré sans défense aux factions. Constantin, proclamé empereur, sentit bientôt le danger de laisser dans l'inaction les troupes qui l'avaient placé sur le trône et qui pouvaient l'en précipiter; il chercha, en conséquence, de l'occupation pour leur esprit remuant, et résolut la conquête des Gaules. Il débarqua en 407 à Boulogne, et força les Germains à contracter une alliance avec lui. Mais, en s'avançant vers le midi, il rencontra les troupes

impériales qui lui opposèrent une forte résistance. Il les obligea cependant de se retirer au delà des Alpes, qui formèrent la ligne de démarcation entre ses domaines et ceux d'Honorius. La soumission de l'Espagne affermit encore son autorité, malgré les efforts réunis de quatre frères, parens de l'empereur Théodose, qui, avec leurs esclaves armés, lui disputèrent le passage des montagnes pyrénaïques. Le souverain de la Grande-Bretagne et des Gaules ne put venir à bout de les réduire, mais il traita avec eux, et vit ainsi se terminer une guerre qui menaçait sa récente fortune. Malgré les pertes qu'avait essuyées Alaric, il avait déployé tant de génie, même dans ses revers, qu'il voyait accourir, sous son étendard, l'élite des guerriers des nations barbares. Stilicon fit une alliance avec lui, et l'engagea à renoncer à celle de l'empereur d'Orient. Après la défaite de Radagaise, le général d'Honorius annonça l'intention de marcher contre Constantinople, et somma Alaric de se joindre à lui, apparemment pour éloigner celui-ci d'Italie qu'on supposait qu'il convoitait toujours en secret. Ce motif n'échappa point au roi des Visigoths, qui, après avoir suscité divers délais, finit par exiger, à titre de subsides, des conditions si exagérées, que l'extrémité où se trouvaient l'état et l'autorité de Stilicon, parut seules les faire accepter. Cette transaction onéreuse contribua à la chute de ce dernier. On

l'accusa de partialité pour les Barbares; et cette partialité déplaisait sur-tout aux soldats qui prenaient encore le titre de Romains; on lui imputa des malheurs qui n'étaient le fruit que de la corruption du siècle; ses ennemis, parmi lesquels se trouvaient des hommes qui lui devaient tout, animèrent la jalousie de l'empereur contre lui, et supposèrent que le général songeait à placer le diadême sur la tête de son fils Euchèrius. Honorius prêta l'oreille à ces discours. Dans une revue de ses troupes, qu'il passa à Pavie, les amis de Stilicon et l'élite des officiers de l'armée, furent massacrés à la suite d'une proclamation de l'empereur. En apprenant cette triste nouvelle, Stilicon, alors à Bologne, prévit le sort qui l'attendait. Il assembla les chefs confédérés, qui, d'une voix unanime, demandèrent de courir à la vengeance; mais il ne put se résoudre à les armer contre l'Italie; ceux-ci, indignés de ses refus, l'abandonnèrent. Après avoir échappé au poignard des assassins, il se rendit à Ravenne, où commandaient ses ennemis, et s'y réfugia dans un sanctuaire; mais il en fut arraché par leurs ruses, et à peine mettait-il le pied hors de l'enceinte sacrée, qu'on lui signifia son arrêt de mort. Il réprima le zèle de ses amis qui voulaient essayer de le défendre, et se soumit, avec résignation, au coup qui trancha sa vie le 23 août 408. Sa famille

fut enveloppée dans sa disgrâce; son fils Eucherius voulut fuir, mais il fut arrêté et mis à mort; Thermance, sa seconde fille, qui avait succédé à sa sœur Marie en épousant l'empereur, subit l'humiliation d'un divorce. Telle fut la fin de l'homme qui, tant de fois, avait sauvé l'état.

Pendant que l'Occident était agité par ces convulsions politiques, l'empire de Constantinople n'était guère plus tranquille. Nous avons vu, après la mort de Rufin, l'eunuque Eutrope s'emparer de la faveur du faible Arcadius. Les préjugés des Romains (car les sujets de l'empire d'Orient persistaient à conserver ce titre qui n'était plus qu'un vain mot) s'indignèrent de voir un eunuque occuper le consulat, bien que, jusqu'alors, ils eussent supporté les rapines et la tyrannie de cet esclave. Plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvaient les auteurs de son élévation, furent tour-à-tour ses victimes, et leurs biens passèrent dans les mains de l'indigne parvenu. Cependant, il fut alarmé de la haine qui s'aggrandissait autour de lui; il en craignit les effets, et fit promulguer une loi par laquelle le crime de haute-trahison ne se bornait plus aux ennemis du souverain, mais s'étendait jusqu'à ceux qui conspiraient contre les ministres; le même édit sévissait également contre les intentions et les actions, et les enfans des coupables étaient dé-

clarés incapables d'hériter non-seulement de leurs père et mère, mais encore d'un parent éloigné, ou même d'un étranger!

Malgré la consternation où cette loi tyrannique jeta ce peuple sans énergie, l'Ostrogoth Tribigild osa résister au favori. Cette nation belliqueuse, que Théodose avait établie dans les fertiles cantons de la Phrygie, faisait sans cesse la comparaison des lents produits de l'agriculture avec les riches et rapides dépouilles que procure la guerre. Tribigild, leur chef, fut mécontent de l'accueil peu amical qu'il avait reçu dans le palais de Constantinople en l'année 399. Il arma pour se venger; aussitôt les pays entre le Marsyas et le Méandre, devinrent le théâtre de la guerre; les habitans épouvantés s'enfuirent sur les rives de l'Hellespont. On dépêcha vers Tribigild pour les engager à rentrer dans l'obéissance; mais son obstination à rejeter toute proposition d'accommodement força Eutrope à assembler le conseil. Le Goth Gainas, qui avait trahi une fois son bienfaiteur Stilicon, fut chargé de défendre la Thrace; le commandement de l'armée d'Asie fut confié à un officier nommé Léon. Ces deux hommes facilitèrent également la victoire aux rebelles quoique d'une manière bien différente. Léon avait été surnommé l'Ajax de l'Orient à cause de son énorme stature et de sa stupidité. L'ardeur imprudente des Ostrogoths les avait entraînés, entre

la rivière de Mélas et l'Eurymédon, dans une position désavantageuse où les paysans pamphiliens les serraient de près; mais l'arrivée de l'armée impériale les sauva; et Léon, par négligence, faillit même se laisser surprendre dans son camp par l'entreprenant Tribigild. Quand à Gainas, irrité de la trop grande puissance du vil Eutrope, au lieu de combattre sérieusement, il calcula toutes ses manœuvres de manière à laisser tout l'avantage aux rebelles; et il finit par annoncer à la cour de Constantinople qu'il ne comptait pas sur la victoire. Il sollicita, en même temps, l'autorisation de négocier la paix, dont une des premières conditions fut la demande de la tête d'Eutrope.

Cette impérieuse requête de Tribigild fut appuyée par les larmes de l'impératrice Eudoxe, qui se plaignit à son mari d'un affront que ses enfans avaient reçu du favori. (A. 399.) Arcadius consentit à signer l'arrêt de mort d'Eutrope, qui se déroba à sa condamnation en se retirant dans l'asile respecté du sanctuaire; saint Jean Chrysostôme prit alors la défense du ministre, et son éloquence fit commuer le châtiment en une sentence d'exil dans l'île de Chypre; mais à peine en toucha-t-il les rivages qu'il fut rappelé et exécuté dans les faubourgs de Chalcedon.

Sur ces entrefaites, Gainas s'était ouvertement révolté contre l'empire, et s'était joint à Tribigild

sur qui ses talens supérieurs lui donnaient de l'ascendant. Les deux confédérés s'avancèrent jusqu'au Bosphore. Arcadius fut contraint de confier sa personne et son autorité à la parole d'un Barbare, et l'on choisit, pour l'entrevue, une église près de Chalcédon. Les consuls Aurélius et Saturninus se virent menacés d'une mort immédiate à la demande du farouche Gainas, qui consentit enfin à leur accorder un répit temporaire. Les Goths passèrent en Europe, et leur chef, qui accepta le titre de général de l'empire d'Orient, remplit Constantinople des troupes qui lui étaient dévouées. Gainas exigea qu'une église fut affectée au culte des Ariens, ses religionnaires; les catholiques virent, avec horreur, l'hérésie publiquement tolérée; bientôt les citoyens opulens redoutèrent cette multitude de Barbares qui portaient des regards avides sur les riches boutiques de la capitale; à chaque instant, dans tous les quartiers de Constantinople, il y avait des scènes de tumulte et de désordre; exaspérés, tous les habitans de la ville prirent les armes. Pendant l'absence de Gainas, sept mille Barbares furent massacrés, et il apprit à la fois que l'élite de son armée était détruite, qu'il avait été déclaré ennemi de l'état, et que son compatriote Fravitta, homme loyal et dévoué à l'empire, était chargé de le combattre par mer comme par terre. Après quelques tentatives infructueuses sur les villes de

Thrace, le chef rebelle, pressé par la famine, voulut forcer le passage de l'Hellespont: mais il en fut empêché par le vigilant Fravitta; la flotte impériale détruisit les radeaux sur lesquels les Goths s'étaient embarqués, et leurs débris couvrirent l'Hellespont. Après avoir ainsi perdu plusieurs milliers de ses plus braves soldats, Gainas renonça à soutenir plus long-temps cette lutte contre l'empire, et résolut de reprendre le genre de vie de ses sauvages ancêtres. A la tête d'un corps de cavaliers, il échappa aux poursuites de Fravitta et s'avança rapidement vers le Danube; mais là, il rencontra un plus redoutable ennemi; Uldin, roi des Huns, s'opposa à son passage avec des forces supérieures, et le fugitif fut tué avec ses compagnons, en essayant de se frayer un chemin dans les rangs de ses adversaires, le 3 janvier 401.

Arcadius, une fois délivré des appréhensions où l'avait tenu cette rebellion, s'abandonna aveuglément à la direction d'Eudoxe. Ce qu'il y eut de plus remarquable pendant la durée du pouvoir de cette impératrice, ce fut la persécution de Jean Chrysostôme qui avait encouru sa haine en s'exprimant trop librement sur les vices qu'on attribue à cette princesse. Elle le fit exiler; mais le peuple de Constantinople se souleva et la força d'ordonner son rappel auquel elle consentit d'autant plus volontiers, qu'un tremblement de

terre, qui survint alors fort à propos, lui persuada que le ciel prenait la défense de l'évêque. Ce prélat ayant cependant récidivé quelque temps après, l'impératrice lui fit sentir de nouveau le poids de sa colère, mais elle eut auparavant la précaution de faire entrer un corps de troupes dans la ville. Jean Chrysostôme fut banni, et la vengeance d'Eudoxe le poursuivit plusieurs années jusqu'au moment de sa mort, occasionnée par les mauvais traitemens qu'il eut à subir. La génération suivante rendit justice aux vertus de cet homme, et trente ans après qu'il eut cessé de vivre, ses restes furent transférés à Constantinople où l'empereur Théodose, le jeune, implora publiquement le pardon du saint pour ses persécuteurs.

Eudoxe, encore dans la fleur de l'âge et de la beauté, descendit dans la tombe. Son époux fut plus affligé de cette perte qu'il n'avait pu l'être des révoltes de ses sujets, des incursions des Barbares, des tremblemens de terre, des incendies et des famines qui avaient presque, sans relâche, désolé toutes les époques de son règne. Il ne survécut que trois ans à l'impératrice et expira dans son palais de Constantinople, dans la trente-unième année de son âge et la quatorzième de son règne, le 1er mai 408. Il laissa un fils qui n'avait que sept ans, et trois filles, Pulchérie, Arcadie et Marine.

L'historien Procope, prétend qu'Arcadius con-

fia la tutelle de son fils à Jesdegard, roi de Perse, et que celui-ci s'en acquitta plus loyalement qu'on ne pouvait l'espérer du chef d'une nation si longtemps rivale de l'empire. Mais le silence des écrivains contemporains sur un fait si remarquable, nous permet d'en douter. Il paraît, au contraire, que ce fut le préfet Anthemius qui s'empara des rênes du gouvernement qu'il garda pendant sept ans, et que, grâce à sa prudence et à sa fermeté, la minorité du jeune Théodose fut plus avantageuse que fatale à l'empire. Uldin, campé en Thrace avec toute son armée, après s'être refusé à toutes les propositions d'accommodement, fut forcé de repasser le Danube; Constantinople vit s'agrandir son enceinte et s'élever, pour sa défense, de nouvelles fortifications; l'on forma en même temps le projet de tenir une flotte de deux deux cent cinquante vaisseaux sur le Danube pour en protéger les rivages.

A cette époque, l'Occident était en proie à des calamités produites d'un côté par l'ambition, de l'autre par l'imprévoyance. Les auxiliaires étrangers, attachés à Stilicon, n'avaient fait qu'ajourner leurs projets de vengeance. L'impolitique atrocité des ministres d'Honorius qui avaient ordonné le massacre général de leurs femmes et de leurs enfans, gardés comme en ôtage dans les villes fortifiées d'Italie, livra, à un implacable ressentiment, trente mille hommes les plus bra-

vés de l'armée. Ils confièrent à Alaric le soin de punir cette violation manifeste des droits de l'hospitalité. Celui-ci épiait avec soin, depuis longtemps, l'instant favorable pour tenter l'invasion qu'il méditait. La négligence de la cour de Ravenne, à remplir les conditions des traités antérieurs, lui donna l'occasion d'en réclamer l'exécution; il le fit avec une telle modération que l'insensé Honorius, la prenant pour de la faiblesse, voulut en tirer avantage et lui fournit le prétexte qu'il désirait pour rompre ouvertement. Rome qui, depuis six cent dix-neuf ans, n'avait pas vu l'ennemi s'approcher de ses murailles, fut assiégée par les Goths; mais Rome était peuplée de citoyens pervertis par le luxe et livrés à tous les vices; au lieu de repousser l'ennemi, ils assouvissent leur rage sur l'innocente veuve de Stilicon qu'ils accusèrent d'avoir appelé Alaric. Bientôt les horreurs de la famine vinrent les assaillir, et ils se tinrent trop heureux d'obtenir, du roi des Goths, la levée du siége à des conditions plus qu'exorbitantes. Mais ce ne fut qu'un court répit; les fautes des ministres de l'empereur attirèrent de nouveau, sous les murs de Rome, Alaric qui, cette fois, contraignit les habitans à se soustraire à la domination d'Honorius et à élire Attale leur préfet pour empereur. Toutes les villes d'Italie, à l'exception de Bologne, suivirent l'exemple de l'ancienne maîtresse du monde; Honorius, stu-

péfait, se préparait à abdiquer volontairement ses droits, quand le nouvel empereur qu'un caprice avait créé, fut renversé par un autre caprice de l'orgueilleux conquérant qui restitua la pourpre à Honorius comme un gage de paix et d'amitié. Cependant ce dernier ne sut pas profiter de ces bonnes dispositions; un léger avantage que remporta sur les Goths la garnison de Ravenne, l'aveugla au point de le porter à déclarer ouvertement une inimitié éternelle à Alaric qui s'en vengea en mettant, pour la troisième fois, le siége devant Rome. Le 24 août 410, les Goths pénétrèrent dans cette superbe capitale et la ravagèrent par le fer et le feu; ses principaux citoyens furent faits esclaves; quelques sénateurs seulement se sauvèrent sur les côtes d'Afrique où le comte Heraclien, qui y commandait, leur fit presque regretter de n'être pas tombés dans les mains d'Alaric.

La mort arrêta le vainqueur dans ses projets de conquête sur la Sicile. Son beau-frère, Athaulphe, qui avait été de toutes ses expéditions, fut élu en sa place à l'unanimité des suffrages. Celui-ci, d'un caractère plus pacifique, rechercha l'amitié d'Honorius dont il épousa la sœur Placidie, et à qui il rendit de grands services en faisant rentrer sous sa domination les provinces méridionales des Gaules.

Tandis que Rome et l'Italie se remettaient lentement du coup que leur avait porté l'ambition

d'Alaric, leur tranquillité fut de nouveau troublée par les tentatives du comte Héraclien qui, ayant pris le titre d'empereur, vint d'Afrique avec une flotte nombreuse. Repoussé par les troupes de l'empereur, Héraclien abandonna les siens et s'enfuit sur un vaisseau qui aborda à Carthage; mais l'Afrique, pendant son absence, avait secoué son joug et était rentré sous les lois d'Honorius. L'usurpateur fut décapité et ses richesses devinrent le partage du vaillant Constance, qui venait de renverser Géronte, en Espagne, et Constantin, à Arles. Ce dernier, se voyant perdu, s'était rendu à un vainqueur dont la grandeur d'âme lui était connue, sur la promesse que sa vie serait respectée; une barbare politique s'y opposa, et quoique Constance eût donné à son prisonnier une forte escorte pour le conduire en Italie, il fut assassiné en route.

L'histoire des contrées d'Occident ne présente, à cette époque, qu'une série rapide d'usurpations et de crimes. Jovin et son frère Sébastien s'emparèrent du trône, à Metz; ils sont défaits par Athaulphe, qui marcha contre eux à l'instigation de sa femme Placidie. Athaulphe est lui-même assassiné peu de temps après par un traître qui s'était introduit à son service pour venger la mort de Sarus, son patron, qu'il avait fait périr. C'est le frère même de Sarus, qui est nommé pour lui succéder. Le premier acte de son règne est de

s'emparer de Placidie et de faire mourir les six enfans qu'elle avait eus du prince goth. Mais son autorité fut de courte durée; le septième jour il est assassiné. Wallia lui succède; celui ci veut d'abord poursuivre les projets de conquête qu'avait formés Alaric; il se dispose à passer en Afrique; les vents et les flots lui opposent des obstacles qui, aux yeux des Goths superstitieux, sont des avis du ciel. Découragé, il accède aux propositions d'Honorius, lui rend sa sœur et lui promet de l'aider de son bras. En effet, il fit rentrer sous l'obéissance de l'empereur d'Occident les provinces d'Espagne envahies par les Barbares, et, conformément au traité qu'il avait fait avec lui, il repassa les Pyrénées à la tête de son armée victorieuse, et vint s'établir dans la belle et riche province d'Aquitaine, qui comprend les pays situés entre la Garonne et la Loire.

Les Bourguignons et les Francs obtinrent aussi des établissemens permanens dans les Gaules; ils y jetèrent les fondemens de leur indépendance future, quoiqu'ils affectassent de reconnaître toujours l'autorité d'Honorius et de ses successeurs, et que leurs rois sollicitassent le titre de généraux de l'empire. Quant à la Grande-Bretagne, depuis qu'on en avait retiré les troupes pour les employer à la défense de l'Italie, elle se trouvait abandonnée aux attaques des pirates saxons et des sauvages habitans de l'Irlande et de la Calédonie. Les

Bretons, s'étant armés pour les repousser, ne purent reprendre qu'incomplètement l'habitude de la soumission, et Honorius fut le premier à reconnaître l'émancipation d'une province trop éloignée du centre de l'empire.

L'indépendance de la Grande-Bretagne et l'esprit de révolte qui se manifestait dans l'Armorique, amenèrent des changemens importans dans l'administration des contrées plus soumises des Gaules. Ce fut après cet évènement que l'empereur Honorius fit paraître, en 418, un édit qui convoquait chaque année l'assemblée des sept provinces. C'était à Arles, siège du Gouvernement, que se tenaient ces assemblées composées du préfet des Gaules, des sept gouverneurs provinciaux, des magistrats et des évêques de soixante cités et d'un nombre indéfini de grands propriétaires. Elles étaient chargées d'interpréter les lois du souverain, de porter au pied du trône les doléances des sujets, de régler le taux des impôts et de délibérer sur les intérêts des ses provinces. Mais ces concessions du pouvoir ne furent pas reçues comme on aurait pu le supposer, et l'empereur Honorius exprimait souvent sa surprise d'être obligé de contraindre par la violence les provinces à accepter les priviléges qu'il voulait leur accorder.

Pulchérie, sœur aînée de l'empereur Théodose-le-Jeune, n'avait que deux ans de plus que lui.

Lorsqu'elle atteignit sa seizième année elle reçut le titre d'Augusta ou d'impératrice et continua, pendant quarante ans, à gouverner l'empire, presque sans interruption, soit en son nom, soit en celui de son frère ou de Marcian, qui ne portait que le nom de son mari. Cette femme illustre avait fait vœu de célibat et persuadé à ses deux sœurs Arcadie et Marine, de l'imiter; mais jamais la haute dévotion de Pulchérie ne nuisit à l'attention qu'elle apportait à la prospérité de l'empire, et seule, de tous les descendans du grand Théodose, elle montra qu'elle avait hérité de ses talens et de son courage. On a remarqué, à la gloire de l'administration de cette princesse que, quoique sur la fin du règne de son frère, l'Europe tout entière fut ravagée par les armes d'Attila, l'empereur n'eut jamais à punir la rebellion d'un de ses sujets.

En 421, Théodose ayant atteint sa vingtième année, la judicieuse Pulchérie lui choisit pour femme la célèbre Athénaïs, fille du philosophe athénien Léonidas. Celle-ci, après la mort de son père, avait été forcée, par des frères avares et jaloux, de s'adresser à Pulchérie pour en obtenir justice contre eux. Les talens et l'esprit d'Athénaïs la firent remarquer de la princesse, qui n'eut pas de peine à l'engager à renoncer aux erreurs du paganisme et à recevoir le baptême. Elle changea alors son nom pour celui d'Eudoxie.

Bientôt sa protectrice trouva l'occasion de la faire paraître devant le jeune empereur qui, frappé de sa beauté, quoiqu'elle eût, à cette époque, vingt-huit ans, l'épousa en 421. Cependant l'adroite Pulchérie ne lui laissa prendre le titre d'impératrice qu'après qu'elle eut mis au monde une fille qui, quinze ans plus tard, fut donnée en mariage à l'empereur d'Occident.

Eudoxie, après son élévation, pardonna à ses frères leurs mauvais traitemens à son égard; elle fit plus, elle les fit monter au rang de consuls et de préfets. Au milieu du faste qui l'environnait, elle ne négligea pas non plus ces études auxquelles elle était redevable, en quelque sorte, de sa grandeur actuelle. Des écrits qu'elle laissa, et qui furent applaudis de son temps, ne sont pas sans mérite aux yeux de la critique impartiale. Mais son ingratitude envers sa première protectrice, dont elle chercha à renverser la puissance, empreint d'une tache son caractère. Elle eut le dessous dans cette lutte, et s'aperçevant qu'elle venait de perdre sans retour l'affection de l'empereur, dominé par sa sœur, elle demanda la permission d'aller à Jérusalem. Le ressentiment de Pulchérie la poursuivit dans sa retraite; Saturnin, grand officier du palais, eût ordre de faire mettre à mort deux des serviteurs favoris d'Eudoxie, qui s'en vengea par le meurtre de Saturnin; Théodose, irrité de cet acte arbitraire,

lui enleva les honneurs et les priviléges d'impératrice. Le reste de sa vie se passa dans la dévotion, et, après seize ans d'exil, elle mourut à Jérusalem dans sa soixante-septième année, protestant solennellement, à ses derniers instans, qu'elle n'avait jamais été infidèle à l'empereur; car il paraît que c'était sur-tout par une telle imputation qu'on était parvenu à lui aliéner le cœur de Théodose.

Théodose, d'un naturel doux et paisible, ne chercha point à troubler la tranquillité des états voisins. Cependant, il eut à soutenir, en 422, une guerre contre la Perse, au sujet de l'asile que trouvèrent, sur le territoire de l'empire, quelques fugitifs échappés aux persécutions que Bahram, roi de ce pays, dirigeait contre les chrétiens dont le zèle indiscret avait essayé de détruire le culte du feu. Bahram redemanda les fugitifs, qu'on refusa de lui livrer; la guerre fut déclarée entre ces deux puissances rivales, mais il ne se passa rien de mémorable pendant deux campagnes successives. Les hostilités se terminèrent par la convention d'une trève de cent ans qui se maintint pendant près de quatre-vingts, malgré les troubles survenus en Arménie dans cet intervalle.

Au commencement du cinquième siècle ce pays était en proie à des déchiremens intérieurs; divisé en deux parties, il était soumis à deux na-

tions différentes. A l'Orient, Chosroës régnait comme vassal de la Perse; l'Occident, sous l'autorité d'Arsaces, reconnaissait la suprématie de l'empire. A la mort d'Arsaces, les Romains voulurent supprimer la royauté dans cette contrée et réduire leurs alliés à la condition de sujets; mais les nobles, indignés, se mirent sous la protection de la Perse et reconnurent Chosroës pour leur souverain. Trente ans après, le successeur de Chosroës s'étant attiré leur inimitié, ils sollicitèrent, de Bahram, d'être réunis à la Perse et administrés par un gouverneur au lieu d'un monarque héréditaire. Le roi de Perse y consentit, l'Arménie fut déclarée simple province de ses états, et les droits de la famille royale des Arsacides furent annulés. L'empire ne vit pas cette disposition sans jalousie; mais les contestations s'appaisèrent à leur naissance par le partage du ci-devant royaume d'Arménie.

Placidie, fille du grand Théodose et veuve d'Athaulphe, avait épousé Constance, le vainqueur de Constantin et de Géronte. Ce vaillant général, devenu le beau-frère de son souverain, fut associé par lui à l'empire d'Italie. Il ne vécut que sept mois après avoir été élevé à cette nouvelle dignité; sa mort ne diminua cependant en rien le pouvoir de sa veuve, qui avait acquis une influence extraordinaire sur l'esprit de son frère Honorius; mais tout-à-coup leur intimité s'étant

changée en une haine mortelle, Placidie prit la fuite et arriva avec ses enfans à Constantinople, peu de temps après le mariage de Théodose, qui leur fit un bon accueil.

Quelques mois après, on reçut la nouvelle de la mort d'Honorius. Pendant que la cour de Constantinople perdait son temps en vaines délibérations, le trône vacant fut usurpé par un étranger. C'était Jean, qui occupait auparavant la place de principal secrétaire. La prompte soumission de l'Italie et l'espoir d'une alliance avec les Huns l'encouragèrent à faire partir pour Constantinople une ambassade chargée de faire reconnaître ses droits prétendus; mais lorsqu'il apprit que Théodose avait refusé de donner audience à ses envoyés, il se prépara à soutenir ses prétentions les armes à la main. L'empereur d'Orient confia la conduite de la guerre à Ardabure et à son fils Aspar. Le premier s'embarqua avec l'infanterie; l'autre, à la tête de la cavalerie, conduisit Placidie, avec son fils Valentinien, le long des rivages de la mer Adriatique, et s'empara de la ville d'Aquilée. Mais la joie de ce triomphe ne fut pas de longue durée : il apprit bientôt que la flotte d'Orient avait été dispersée par une tempête, et son père pris et conduit à Ravenne. Ce fut pourtant cette circonstance qui facilita la conquête de l'Italie; Ardabure, à qui l'usurpateur laissait la liberté, en profita pour gagner les soldats et rani-

y sut que Boniface, dont la conduite jusqu'alors avait été si loyale, venait d'attirer, dans les pays qu'il aurait dû protéger, une horde de Barbares dirigée par un chef ambitieux et féroce. Les partisans de l'imprudent gouverneur lui ménagèrent, avec Placidie, une entrevue où la fraude d'Aëtius fut découverte. Boniface et la princesse déplorèrent leur erreur mutuelle; il voulut la réparer, mais il n'était plus temps; le roi des Vandales se refusa à toutes les propositions d'accommodement, et dévasta la contrée. Boniface, malgré les renforts qu'il reçut de Constantinople où Placidie avait demandé du secours, fut vaincu par Genseric et obligé de quitter l'Afrique qu'il laissa en son pouvoir. Il se retira à Rome, et fut accueilli, avec beaucoup d'égards, par Placidie qui avait trop de reproches à se faire pour ne pas pardonner. Elle l'éleva même au rang de patricien et de commandant général des armées d'Occident. Mais Aëtius, furieux de la promotion de son rival et de la découverte de ses intrigues, accourut à la tête d'un corps de Barbares. La faiblesse du gouvernement était telle, qu'on permit aux deux antagonistes de vider leur différend dans une bataille sanglante. Boniface fut vainqueur; mais il reçut dans l'action une blessure de la main de son ennemi, et en mourut au bout de quelques jours. Malgré le pardon généreux qu'il accorda à son adversaire, Placidie déclara celui-ci rebelle et traître à l'état;

et, après quelques efforts infructueux, il fut forcé de se réfugier en Pannonie dans le camp des Huns chez qui il avait passé sa jeunesse comme otage.

Les Huns occupaient les pays qui forment aujourd'hui la Hongrie. Après avoir embrassé le parti de l'usurpateur Jean, à l'instigation d'Aëtius, ils reçurent la Pannonie à la condition de se retirer, et tournèrent leurs armes contre l'empire d'Orient. La mort de Rugila, leur roi, arrêta les négociations de la paix que Théodose cherchait à obtenir. Attila et Bleda, neveux et successeurs de Rugilas, consentirent à une entrevue avec les ministres de l'empereur. Ce fut dans une plaine spacieuse, près de la ville de Margus, que ces deux chefs dictèrent des conditions insultantes auxquelles on souscrivit. Le tribut annuel qu'on leur payait fut doublé; on leur compta huit pièces d'or pour chaque esclave prisonnier romain échappé à son maître; tous ceux qui s'étaient réfugiés sur le territoire de l'empire leur furent rendus, et Théodose s'engagea solennellement à renoncer à l'alliance des ennemis des Huns. Ce fut ainsi que ce faible empereur acheta, par l'or et par le sacrifice de sa gloire, un repos précaire; l'ambitieux Attila déclara ensuite la guerre aux tribus rebelles ou indépendantes de Scythie et de Germanie.

Ce farouche barbare avait l'extérieur difforme

de la race sauvage dont il descendait et dont on retrouve encore de nos jours les principaux traits chez les Calmouks. La guerre était son occupation favorite; cependant ce fut son génie plus que son bras qui fit la conquête du nord de l'Europe. Un paysan ayant trouvé, dans les champs, une épée antique qui était enfouie sous un buisson, en fit présent à Attila. Celui-ci la reçut avec de grandes démonstrations de respect, disant que c'était l'*épée de Mars*, et que son possesseur avait droit à l'empire de l'univers. Le premier, à qui cette arme redoutable, dans les mains d'Attila, devint fatale, fut son frère Bleda, qui régnait sur une portion considérable de la nation, et qui fut forcé d'abandonner à la fois et son sceptre et la vie. Attila se vit donc maître des deux royaumes de Scythie et de Germanie. Son empire s'étendait depuis le Danube jusqu'au Volga. Parmi les nations soumises à ses lois, les Gépides et les Ostrogoths étaient plus favorablement traités que les autres, car leurs rois Ardaric et Walimir étaient admis au conseil et dans l'intimité du monarque des Huns; il traînait à sa suite une multitude d'autres rois; mais ils n'étaient, à proprement parler, que les gardes et les domestiques de cet homme, qui conduisait, avec lui, six à sept cent mille guerriers.

Sous le règne de l'empereur Arcadius, un corps d'avanturiers Huns avait côtoyé la mer Caspienne,

passé le Tigre, l'Euphrate, ravagé la Cilicie et menacé les murs d'Antioche. Une seconde incursion sur le territoire persan avait été repoussée plus récemment, et la cour de Constantinople se flattait que cette contestatation, entre la Perse et les Huns, mettrait l'empire à l'abri des tentatives de ces derniers; mais cette illusion fut de courte durée. Les deux souverains de l'Orient et de l'Occident s'étaient coalisés pour aller reconquérir l'Afrique; déjà les forces militaires et navales de Théodose remplissaient les divers ports de Sicile. L'adroit Genseric, pour parer au coup qui le menaçait, sut persuader au roi des Huns d'attaquer l'empire d'Orient. Attila prétexta un larcin qui lui avait été fait, et demanda que l'évêque de Margus, qu'il en accusait, lui fut livré. Le refus qu'on en fit devint le signal des hostilités; Viminiacum et les autres villes de Mésie furent détruites par les Barbares, et l'évêque n'obtint grâce de son ennemi, qu'en lui ouvrant les portes de Margus. Toute la ligne des forteresses qui protégeaient les frontières de l'Illyrie, devint la proie des Huns, qui mirent à feu et à sang Sirmium, Marcianopolis, Naissus et Sardica; des milliers de Barbares se répandirent depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. Toutes les troupes destinées à l'expédition dlAfrique furent rappelées, toutes les frontières de Perse furent dégarnies de leurs garnisons; mais des généraux sans expé-

rience et des soldats sans discipline, ne pouvaient opposer une forte résistance, et l'armée impériale fut vaincue dans trois affaires successives. Les ravages d'Attila s'étendirent jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Théodose et sa cour se trouvaient, il est vrai, à l'abri derrière les murs de la ville, mais ces murs avaient beaucoup souffert depuis peu par un tremblement de terre; et, quoique le dommage eût été aussitôt réparé, le penchant des habitans à la superstition, les portait à croire que le ciel les abandonnait et livrait aux Scythes la capitale de l'empire.

L'empire d'Orient n'ayant aucun secours à espérer de la politique timide et vacillante de l'Occident, Théodose se vit réduit à implorer la générosité du vainqueur, qui lui imposa les conditions les plus humiliantes. Les Huns obtinrent une étendue considérable de territoire; le tribut annuel qu'on leur payait fut encore augmenté d'un tiers, et il fallut leur adjuger une somme considérable pour les frais de la guerre; l'empereur rendit tous les déserteurs qui s'étaient réfugiés dans ses états; et tout prisonnier, qui avait brisé sa chaîne, dut payer douze pièces d'or pour sa rançon. Par ces dernières clauses, Théodose avouait son impuissance à protéger ceux qui cherchaient un asile à l'ombre de son trône, ou même ses propres sujets, contre le pouvoir du roi des Huns.

Ce fut en 446 que Théodose souscrivit à ces conditions. Pendant ce temps, comme pour le faire rougir de sa lâche condescendance, une obscure ville de Thrace opposait aux Huns une résistance opiniâtre; Azyme, c'était le nom de cette cité, renfermait dans ses murs une jeunesse énergique et belliqueuse. Les Huns furent vigoureusement repoussés dans plusieurs sorties, et l'accueil que leurs déserteurs recevaient dans la ville, où on les employait à renforcer la garnison, semblait devoir prolonger cette lutte. Attila, irrité d'un tel obstacle, déclara qu'il romprait la paix qu'il avait accordée à l'empire, si les Azymiens ne subissaient la loi qu'il avait dictée à leur souverain; et il somma Théodose de les contraindre à la soumission; celui ci répondit qu'il croyait n'avoir aucune autorité sur un peuple qui venait de défendre, avec tant d'héroïsme, son indépendance; et le puissant roi des Huns se vit obligé de traiter, d'égal à égal, avec une poignée de citoyens. Il fallut que les Huns attestassent, sous la foi du serment, qu'ils n'avaient aucun prisonnier azymien, avant que les assiégés leur rendissent deux Huns qu'ils retenaient comme ôtage; Attila se contenta de l'assurance que les déserteurs avaient été renvoyés et que les prisonniers avaient été mis à mort.

Si la fermeté des Azymiens assurait leur tranquillité et les couvrait de gloire, la faiblesse du

gouvernement impérial semblait provoquer de nouvelles insultes. Attila dépêchait, coup sur coup, des ambassades à Constantinople pour réclamer l'exécution du dernier traité et demander qu'on lui livrât les fugitifs; les favoris du roi barbare étaient chargés de ces missions et s'enrichissaient aux dépens de leur ennemi. Attila exigea que l'empereur, à son tour, lui envoyât des ambassadeurs; son orgueil voulait de plus qu'ils fussent tirés de la première classe des citoyens et revêtus des principales dignités de l'empire, et il annonça qu'il allait s'avancer jusqu'à Sardica pour les recevoir. On éluda de lui donner cette satisfaction en alléguant l'état misérable de cette dernière ville, et en promettant de ne manquer à aucun des égards dus au monarque des Scythes. En 448, Maximin, seigneur de la cour de Byzance, accepta l'office d'aller apaiser ce barbare irrité; il partit à regret pour se rendre près de lui, et fut accompagné de Vigilius qui devait lui servir d'interprête, et qui seul connaissait le véritable but de cette mission. Les ambassadeurs d'Attila retournèrent vers leur maître; c'était Oreste et Edecon dont les enfans jouèrent, par la suite, un grand rôle, car le fils d'Oreste fut le dernier empereur d'Occident, et le fils d'Edecon, le premier roi barbare qui s'établit en Italie.

L'envoyé de l'empire ayant traversé avec toute sa suite les pays montagneux de la Servie, dès-

cendit dans les plaines marécageuses qui s'étendent jusqu'au Danube. Il passa le fleuve, mais il ne put obtenir une audience d'Attila, et fut obligé d'entreprendre une longue route, par le caprice hautain de ce barbare qui voulut recevoir, dans le même endroit, les ambassadeurs des deux empires d'Orient et d'Occident. M ximin s'achemina donc lentement vers la capitale d'un état où l'on ne rencontrait pas une seule ville dans un espace de plusieurs lieues. Cette capitale était, selon toute apparence, située entre le Danube et les monts Karpathes; elle n'avait été dans l'origine qu'un simple camp, dont la résidence presque continuelle d'Attila avait fait un gros bourg. On n'y voyait d'autre édifice de pierre que des bains construits par un architecte romain pour un des favoris d'Attila. Les habitations les plus communes étaient en chaume et en toile; celles des grands étaient bâties en bois, ainsi que celle du souverain qui ne se distinguait que par de plus grandes dimensions. Mais à cela seul se bornait la supériorité de la demeure royale; Attila laissait à ses sujets cette vanité qui les portait à étaler les richesses qu'ils avaient acquises à la guerre, et ne mettait son orgueil qu'à conserver la simplicité primitive des Scythes ses ancêtres. Le conquérant du Nord n'avait de luxe ni dans l'ameublement de son palais, ni dans son costume, ni dans ses armes. Sa vaisselle n'était que de bois,

sa nourriture une viande grossière et apprêtée sans art; à ses yeux le pain était une superfluité. Au milieu des ébats grossiers des grands de sa cour, il gardait un sérieux imperturbable, et ne se relâchait de sa gravité qu'en voyant Irnac, son plus jeune fils, pour qui il avait une sorte de prédilection fondée sur l'assertion de ses prophètes qui annonçaient qu'Irnac serait un jour le soutien de sa famille et de l'état.

Lorsqu'Attila reçut les ambassadeurs, il était entouré d'une garde nombreuse. Son air sévère, son ton brusque déconcertèrent Maximien; mais le traître Vigilius se crut perdu lorsqu'il entendit le roi déclarer que, sans son respect pour le droit des gens, il traiterait l'insidieux interprète comme il le méritait. Cependant cet emportement s'apaisa par degrés; il renvoya les ambassadeurs le troisième jour, après avoir mis en liberté plusieurs captifs. Maximien, en retournant à Constantinople, se flattait d'avoir contribué à raffermir la paix entre les deux nations. Mais il ignorait les desseins cachés de sa cour, et il était loin de supposer que sa mission n'ait été qu'un voile spécieux. L'eunuque Chrysaphe, qui gouvernait l'empereur et l'empire, avait eu précédemment une entrevue secrète avec Édecon à qui il avait proposé d'assassiner Attila. Édecon avait feint de prêter les mains à ce complot concerté par Vigilius et approuvé par Théodose. Mais à peine était-il

de retour auprès de son maître, qu'il s'était empressé de tout lui révéler. Quand on est instruit de ce fait, on ne peut s'empêcher d'admirer la modération du roi barbare, qui renvoya le perfide interprète sans lui faire subir un juste châtiment. On n'est pas moins surpris de la témérité de Vigilius, qui, après avoir si heureusement échappé à ce danger, osa retourner, avec son fils, au camp, chargé d'une bourse destinée à récompenser Edecon et à corrompre la fidélité des gardes du roi. Mais cette fois il fut arrêté, et ne racheta sa tête qu'au prix de cinq millions d'or.

Ce fut contre les instigateurs du complot qu'Attila dirigea principalement sa colère. Il envoya Eslau et Oreste, à Constantinople, avec la bourse qui avait été destinée à récompenser l'assassin. Dans le palais, Oreste la suspendit à son cou; Chrysaphe était auprès du trône; on lui demanda s'il reconnaissait ce témoignage de son crime; ensuite Eslau, s'adressant grave d'un air à l'empereur, lui dit : « Théodose est le fils d'un homme » illustre et puissant; Attila descend également » d'une noble famille, et, par ses actions, a sou» tenu dignement l'honneur du diadême que son » père lui a légué; mais Théodose a déshonoré la » race dont il sort, et s'est dégradé jusqu'à la » condition d'un esclave en consentant à payer » un tribut. Il devrait donc respecter celui que le » sort et son mérite ont mis au dessus de lui, au

» lieu de conspirer sourdement contre un maî-
» tre. » Le fils d'Arcadius demeura confondu en entendant, pour la première fois, le langage sévère de la vérité. Il se hâta d'envoyer une ambassade pour appaiser le roi des Huns, et il parvint à le calmer autant par ses présens que par l'éloquence de ses ambassadeurs. Attila consentit à pardonner à l'empereur, à l'eunuque et à l'interprète ; il relâcha plusieurs captifs, abandonna les réclamations qu'il formait sur les fugitifs, restitua une portion de territoire après l'avoir épuisée d'hommes et d'argent. Mais les sacrifices qu'exigea ce nouveau traité, s'élevèrent plus haut que n'aurait pu coûter la guerre la plus longue, et les sujets de l'empereur se virent accablés d'impôts pour racheter la vie d'un indigne favori.

Le 28 juin 450, et peu de temps après la conclusion de ce traité déshonorant, l'empereur Théodose-le-Jeune mourut d'une chute de cheval. Il avait alors cinquante ans et en avait régné quarante-trois. Sa sœur Pulchérie lui succéda au trône. Le premier acte de son autorité fut de punir le coupable Chrysaphe. Cette princesse, qui s'aperçut que, malgré la force d'âme dont elle était douée, son sexe était un obstacle à l'accomplissement de ses vues pour le bien de l'empire, résolut de se donner un collègue dans la personne de Marcien, sénateur, âgé de plus de soixante ans. Elle en fit son époux, et le revêtit de la pour-

8 *

pre impériale le 5 août 450. Le nouvel empereur était né en Thrace : dans sa jeunesse il s'était vu exposé aux atteintes du malheur et de la pauvreté. Ayant suivi Ardabure et son fils Aspar dans les expéditions de Perse et d'Afrique, il avait obtenu, par leur crédit, le rang de sénateur, et ses vertus ajoutaient la sanction de l'exemple aux lois par lesquelles il s'efforça de réformer les mœurs de ses sujets.

Marcien opposa une courageuse fermeté aux demandes impérieuses d'Attila. Il lui signifia de cesser ses insultes à la majesté de l'empire, en prétendant en exiger un tribut. Il lui déclara qu'on ne redoutait plus ses attaques, et qu'on avait, pour les repousser, des soldats, des armes et du courage. Le monarque Scythe jura de faire repentir de sa témérité le successeur de Théodose; et envoya, aux deux empereurs de l'Orient et de l'Occident, ce message insolent : « Attila, » ton maître et le mien, t'ordonne de lui prépa- » rer un palais pour le recevoir. » Tandis que le monde attendait, en tremblant, le résultat de cette déclaration hostile, il alla attaquer l'empire d'Occident, affectant de regarder celui d'Orient comme trop au dessous de son attention et de sa colère; mais le véritable motif de cette préférence était la situation où se trouvaient les états de Valentinien.

Après la mort de Boniface, Aëtius s'était retiré

chez les Huns et avait contracté des liaisons avec Attila. Au moyen d'un si puissant auxiliaire, il avait obligé Placidie à lui pardonner et à lui accorder tous les honneurs qui pouvaient tenter son ambition. Il fut investi du commandement de toutes les forces de l'empire, et ce fut à ses talens que Valentinien, enseveli dans la mollesse et le luxe de l'Italie, dut la conservation d'un état chancelant. Il était passé dans les Gaules, avec son armée, pour s'opposer aux tentatives de Théodoric, fils du fameux Alaric, qui, ayant succédé à Wallia, roi des Goths, cherchait à étendre les limites de son royaume, et avait mis le siège devant Arles. Aëtius et Théodoric étaient en présence avec leurs troupes qui n'attendaient que le signal d'en venir aux mains, quand ces deux chefs, également habiles, également redoutables, jugèrent à propos de faire la paix, La fille de Théodoric avait épousé le fils de Genseric qui régnait en Afrique; elle venait d'éprouver de son cruel beau-père, un traitement indigne qui, sur le soupçon d'une conspiration contre sa vie, l'avait renvoyée à Toulouse après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Comme père et comme roi, Théodoric ne devait pas laisser cet affront impuni; afin d'en pouvoir tirer vengeance, il s'allia donc avec Aëtius, qui avait, à sa disposition, les forces et les trésors d'Italie; mais Genseric, de son côté, craignant que cette alliance ne lui de-

vint fatale, engagea l'ambitieux Attila à entreprendre l'invasion des Gaules et à le débarrasser de ses ennemis.

Les Francs s'étaient établis dans la partie septentrionale de ces contrées, et s'étaient étendus depuis le Rhin jusqu'à la Somme. Mérovée, qui donna son nom à la famille des Mérovingiens et qui régnait sur eux d'après le droit d'hérédité qu'ils avaient proclamé, sollicita et obtint la protection des Romains ; mais son frère avait fait alliance avec Attila à qui il promettait de faciliter le passage du Rhin. Le prétexte de l'invasion de ce dernier fut les prétentions qu'il forma sur la main de la princesse Honoria, sœur de Valentinien. Cette princesse, que le rang d'Augusta, où on l'avait élevée, mettait trop au dessus de tous ceux qui auraient pu songer à l'épouser, n'avait d'autre perspective, au milieu de sa grandeur, qu'un éternel célibat, et venait d'être exilée à Constantinople après la découverte d'une intrigue qu'elle avait eue avec le chambellan Eugène. Là, l'ennui et le désir de se venger lui inspirèrent une résolution désespérée. Elle avait souvent entendu parler d'Attila; elle lui envoya un anneau, et conjura ce formidable ennemi de son pays et de sa famille, de la réclamer pour épouse. Cette proposition, qui s'accordait avec les vues ambitieuses et intéressées du roi barbare, fut acceptée; il fit, en forme, la demande de la princesse

et de la moitié de l'empire pour sa dot. Ses ambassadeurs revinrent avec un refus; Honoria fut rappelée en Italie et condamnée à une prison perpétuelle. Le roi des Huns, encouragé par Genseric et par le frère de Mérovée, rassembla une armée nombreuse et se transporta rapidement du centre de la Hongrie aux rives du Rhin et du Necker où le dernier vint se joindre à lui avec les Francs dont il pouvait disposer. Il parvint jusqu'à Orléans, marquant son passage par le carnage et l'incendie, lorsque l'arrivée d'Aëtius et de Théodoric l'obligea de rétrograder. Après une marche où il essuya des pertes dans de fréquentes escarmouches, il s'arrêta dans les plaines de Châlons. Ce fut là que se livra une des plus sanglantes batailles dont l'histoire fasse mention. Théodoric y fut tué; mais Attila fut défait et obligé de repasser le Rhin.

Cependant ce revers n'avait pu diminuer ni son courage, ni son orgueil. L'année suivante, il renouvela la demande de la princesse Honoria et de sa dot. Il essuya un nouveau refus; alors il tourna ses armes contre l'Italie. Après un siége de trois mois, Aquilée fut prise d'assaut, et il ne resta pas le moindre vestige de cette ville; plusieurs autres cités éprouvèrent le même sort; Milan et Pavie n'y échappèrent que par une prompte soumission. Ce fut à cette époque que les Vénètes cherchèrent un refuge contre sa fureur dans les

flots de la mer Adriatique ; et ce fut au féroce orgueil d'Attila, qui se vantait que l'herbe ne pouvait croître là où son cheval marchait, que Venise dut l'existence. Ainsi l'ennemi du genre humain, le dévastateur du monde, a été, en quelque sorte, le fondateur de cette république qui fit renaître et fleurir en Italie les arts, le commerce et l'industrie.

Les Goths ayant refusé de marcher au secours de l'Italie, Aëtius, isolé, ne pouvait résister à Attila, qui s'avança jusqu'à l'ancienne ville des Césars. Mais Valentinien implora la clémence du conquérant par l'organe de Léon, évêque de Rome. La délivrance de l'Italie fut achetée au prix des trésors qui devaient revenir à Honoria; il est vrai qu'une maladie qui désolait le camp des Barbares, contribua à disposer leur chef à la modération; d'ailleurs, ce guerrier, inaccessible à la crainte de tout danger, n'était pas exempt de superstition; ses amis et ses ennemis lui répétaient sans cesse qu'Alaric n'avait pas survécu long-temps à la prise d'une ville spécialement favorisée du ciel, et l'on a supposé qu'il obéit, en se retirant, à l'apparition menaçante de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Cependant, en levant le siége il annonça qu'il reviendrait, disposé à ne faire aucun quartier, si la princesse Honoria n'était pas remise entre ses mains, dans le délai fixé par le traité. Ce qu'il

devait à son illustre fiancée ne l'empêcha pourtant pas d'ajouter à la liste, déjà nombreuse, de ses femmes, la belle Idlico; mais, au milieu des fêtes nuptiales, la mort vint le surprendre, un vaisseau se rompit dans son corps et le sang l'étouffa, en 453. Avec Attila périt ce redoutable empire, qui si souvent avait commandé à l'Europe. La discorde se mit entre ses enfans ; les rois qui obéissaient à ses lois et marchaient sous son étendard, en profitèrent pour recouvrer leur indépendance et se partager ses états; des trois fils que laissait le conquérant, l'aîné fut tué en combattant les Gépides; le second, repoussé par les esclaves de son père jusque sur le territoire de l'empire d'Orient, succomba dans une bataille, et sa tête fut exposée à Constantinople; le dernier, Irnac, sur qui Attila fondait ses espérances, se retira, avec quelques fidèles amis, dans le cœur de la Scythie, où il fut exterminé quelque temps après par une nouvelle incursion de peuples barbares.

Aëtius ne survécut pas long-temps à Attila. Le faible et pusillanime Valentinien fut jaloux de la gloire de son général, et l'eunuque Héraclius eut soin d'entretenir sa haine contre l'homme qui avait été vingt ans le soutien de l'empire. Dans une entrevue, Valentinien, irrité de la noble assurance d'Aëtius, lui plongea dans le corps son épée, que jusqu'à ce jour il n'avait pas encore

tirée du fourreau. Ses satellites s'empressèrent d'achever le héros, qui tomba percé de coups. Le meurtre des amis du général, qu'on attira un à un dans le palais, vint ajouter à l'horreur qu'inspira le monarque qu'on s'était jusqu'alors contenté de mépriser (454).

Les vices dont Valentinien s'était souillé furent cause de sa mort. Un riche sénateur, nommé Pétrone Maxime, dont il avait lâchement déshonoré la femme, jura de se venger de cet affront. Il aposta deux soldats attachés à la mémoire d'Aëtius; ces derniers, qui s'étaient fait recevoir parmi les gardes de l'empereur, tombèrent un jour sur lui à l'improviste et le poignardèrent, ainsi que l'eunuque Héraclius, sans que personne tentât de s'y opposer. Ce fut ainsi que se termina la vie du dernier prince de la famille de Théodose, en 455.

Maxime, qui monta sur le trône d'Occident après la mort de Valentinien, ne régna que trois mois; il fut tué dans une émeute au moment où il proposait de fuir devant Genseric, roi des Vandales, qui, à l'instigation de l'impératrice Eudoxie, veuve de Valentinien, venait d'effectuer une descente en Italie. Maxime, après la mort de sa femme, avait forcé Eudoxie à recevoir sa main et lui avait indiscrètement révélé que c'était lui qui avait fait périr son premier mari. Eudoxie, furieuse, appela Genseric en Italie; mais

elle eut lieu de se repentir de son imprudence. Durant quatorze jours, Genseric, plus barbare qu'Attila, livra Rome au pillage et à la cruauté des Vandales, au mépris de la promesse qu'il avait faite à l'évêque Léon d'en respecter les monumens et d'épargner les malheureux citoyens. Il s'en retourna ensuite à Carthage, emmenant captives l'impératrice et ses deux filles. Pour avoir un motif d'élever des prétentions à l'empire, il contraignit l'aînée de ces princesses d'épouser son fils Hunneric. Après sept ans d'esclavage, la plus jeune, ainsi que sa mère, dut sa délivrance à la médiation de l'empereur d'Orient, lorsqu'il traita de la paix avec Genseric dont les flottes désolaient les côtes de ses états. D'après l'énergie avec laquelle Marcien avait secoué le joug d'Attila, on peut être surpris qu'il se soit abaissé à des négociations, au lieu de repousser par la force les pirateries d'un Barbare, étranger à l'honneur et à la loyauté; mais pour justifier cette faiblesse, il allégua une ancienne promesse qu'il avait faite, pendant qu'il était prisonnier de Genseric, de ne point porter les armes contre lui. Du reste, il déploya dans l'administration de l'empire, dont il continua d'être chargé après la mort de Pulchérie, cette même prudence et ces mêmes talens qui l'avaient fait distinguer par cette illustre princesse, et qui justifiaient son élévation. Après quelques années d'un règne prospère pour l'État,

sa mort laissa le trône vacant. Le patricien Aspar aurait pu aisément l'occuper s'il eût voulu souscrire au symbole de Nicée ; il en disposa en faveur du thrace Léon, tribun militaire et l'un des principaux officiers de sa maison. Il croyait régner sous le nom de ce dernier et n'imaginait pas que tenant le sceptre de lui, il osât se soustraire à son influence ; il se trompait, Léon s'opposa avec une fermeté invincible, quoique modérée, à toutes les prétentions exagérées de son bienfaiteur. Celui-ci, irrité, reprocha à l'empereur de manquer aux promesses qu'il avait faites ; « il ne convient pas, lui dit-il avec insolence, que l'homme revêtu de la pourpre s'avilisse à mentir. » « Il convient encore moins, répliqua Léon, qu'un prince soit obligé de manquer à ce que l'intérêt de l'État et son propre jugement lui prescrivent, pour satisfaire aux caprices d'un sujet. » Cependant ils se réconcilièrent ensuite ; mais cette réconciliation ne pouvait être bien sincère entre un monarque offensé et un sujet mécontent.

Léon, jeta les yeux sur la malheureuse Italie, dévastée par les Vandales et agitée par l'ambition du capricieux Ricimer, qui, sous le titre de patrice, la gouvernait à son gré, nommant des empereurs qu'il détrônait aussitôt. Avitus, Majorien et Sévère avaient tour-à-tour abdiqué le ceptre par la volonté de l'orgueilleux Patrice, qui

finit par se sentir incapable de repousser les invasions réitérées des Vandales sans le concours de l'empereur d'Orient. Mais, pour prix de l'assistance qu'il demandait à celui-ci, il fallut qu'il consentît à recevoir de sa main un maître.

Ce maître fut Anthémius, gendre de l'empereur Marcien; et, à ce titre il aurait pu disputer à Léon le trône de Constantinople, il reçut de ce dernier l'empire d'Occident, en l'an 467. Il se concilia Ricimer en lui faisant épouser sa fille un an après, et la tranquillité, momentanément rétablie dans un pays en proie depuis quelques années aux convulsions politiques, sembla d'un bon augure pour le succès de l'entreprise concertée contre les Vandales par les deux empereurs. Les premières opérations de la campagne furent heureuses; ces barbares furent chassés de l'île de Sardaigne, et l'on se prépara à les poursuivre jusque sous les murs de Carthage.

Une flotte de onze cent trente vaisseaux montés par plus de cent mille hommes, tant soldats que matelots, fit voile, de Constantinople, pour exécuter ce plan. Le commandement en fut confié à Basiliscus, frère de l'impératrice d'Orient, qui ternit dans cette expédition la gloire militaire qu'il s'était précédemment acquise.

Les troupes débarquèrent au cap Bon, à quelques lieues de Carthage. Les Vandales furent défaits dans plusieurs affaires contre les forces réu-

nies de l'Orient et des généraux Héraclius et Marcellin. Si Basiliscus eût, de son côté, assiégé la ville, elle n'aurait pu manquer de se rendre; mais il se laissa prendre aux artifices et peut-être à l'or de Genseric, et lui accorda une trève de cinq jours. Dans ce court espace de temps, le vent changea et devint favorable au Vandale; il plaça ses meilleures troupes sur ses vaisseaux, et dans la nuit, ayant lancé contre la flotte impériale des barques remplies de matières enflammées, il l'attaqua au milieu du désordre ou la jetait l'incendie. Basilicus, dont le vaisseau se trouvait le plus éloigné du danger, prit la fuite dès le commencement de l'action et rentra à Constantinople, ayant perdu plus de la moitié de la flotte et de l'armée. Le crédit de sa sœur, l'impératrice Verina, lui fit obtenir son pardon. Mais les Vandales, après avoir dispersé le reste de leurs ennemis, recommencèrent avec plus d'ardeur qu'auparavant à ravager lescôtes d'Italie, de Grèce et d'Asie.

L'accord d'Anthemius et de Ricimer ne pouvait durer long-temps. Ce dernier ne supportant qu'avec peine l'autorité de l'empereur, trop juste et trop ferme pour condescendre à toutes les volontés d'un factieux, rompit ouvertement avec lui. L'évêque de Pavie essaya pourtant de les réconcilier ensemble et crut y avoir réussi; mais le remuant Ricimer avait juré la chute d'Anthemius. Il offrit, sous main, le diadême à Olibrius, qui

avait épousé la princesse Placidie, fille de Valentinien, après qu'elle eut été mise en liberté par Genseric. Olibrius, tenté par cette offre et cédant aux instances de sa femme, quitta Constantinople et vint débarquer à Ravenne où Ricimer le reçut et le salua du titre d'empereur. Comme tout avait été prévu avant de lever l'étendard de la guerre civile, les efforts d'Anthemius, qui avait pour lui la majorité du peuple et du sénat, ne servirent qu'à prolonger cette lutte pendant trois mois. Le résultat en fut fatal à Rome, que Ricimer abandonna à la rage du soldat vainqueur. Il se souilla du meurtre d'Anthemius, que la qualité de père de sa femme aurait dû l'engager à respecter, et ajouta le nom de cet infortuné à la liste nombreuse des illustres victimes de son ambition. Ricimer mourut quarante jours après, laissant le commandement de l'armée dans les mains de son neveu Gundobald, prince bourguignon. Olibrius ne survécut que sept mois à son élévation; cependant, sa mort, qui eut lieu en 472, paraît avoir été naturelle.

L'empereur Léon voulut alors faire monter sur le trône d'Occident Jules Nepos, mari d'une des nièces de l'impératrice Verina et neveu de Marcellin, qui lui avait laissé la principauté de Dalmatie. Pendant que la cour de Bysance s'occupait de cette affaire avec la lenteur et l'hésitation qui caractérisaient toutes ses démarches, Gun-

dobald revêtit de la pourpre un soldat obscur nommé Glycérius, mais des troubles survenus en Bourgogne, ayant obligé Gundobald de repasser les Alpes, son protégé ne put conserver le sceptre et consentit à l'échanger contre l'évêché de Salone. Népos fut donc universellement reconnu comme seul empereur d'Occident. L'aurore de son règne fit d'abord concevoir de grandes espérances; en moins d'un an, l'opinion qu'on avait de lui changea par la cession qu'il fit de la province d'Auvergne aux Visigoths; bientôt après, la révolte d'Orestes, qui s'avança, à la tête d'un corps de Barbares, contre Ravenne, consomma la chute de Nepos. Au lieu de résister à son ennemi, il s'embarqua et se réfugia en Dalmatie où, cinq ans après, il fut assassiné par ce même Glycerius qui lui avait cédé l'empire, et qui fut porté à ce crime par la promesse de l'archevêché de Milan.

Cet Orestes est le même qu'on a vu arriver à Constantinople comme ambassadeur d'Attila. Après la mort de ce dernier, les diverses nations réunies sous ses lois s'étaient séparées, comme nous l'avons dit, en se partageant les vastes contrées dont le conquérant Tartare avait réuni les destinées dans sa main. Beaucoup de jeunes gens, au nombre desquels se trouvait Orestes, avaient préféré le service de l'empire d'Occident à celui de leurs alliés et s'étaient enrôlés dans ce corps

de confédérés, qui fit si long-temps la terreur et à la fois la sûreté de l'Italie. Orestes s'était rapidement avancé sous les successeurs de Valentinien : il avait été nommé général et patricien par ce même Nepos qu'il détrôna ensuite. Après l'abdication de celui-ci, Orestes refusa la couronne, que les confédérés lui offraient, et fit nommer empereur son fils Augustule; mais c'était toujours lui qui gouvernait sous le nom de ce dernier. Il ne tarda pas à s'apercevoir, néanmoins, que le maître de l'Italie n'avait que le choix d'être l'esclave ou la victime de ces bandes indisciplinées dont il s'était servi pour usurper le pouvoir. Ayant refusé de leur accorder le tiers des terres de l'empire, qu'ils lui demandaient pour prix de leurs services, il s'attira leur haine, et fut mis à mort par Odoacre, fils de son ancien collègue Edecon, qui marcha contre lui à la tête des mécontens.

Avec Orestes périt l'empire d'Occident, car Odoacre obligea le faible Augustule à abdiquer la couronne impériale, et dédaigna de la porter ou de nommer un fantôme d'empereur sous le nom de qui il aurait pu lui-même régir l'état. Quoiqu'après la mort d'Orestes, les confédérés eussent salué leur chef du titre de roi, celui-ci évita de s'en prévaloir, et, à son instigation, le sénat écrivit à Zénon, qui avait succédé à Léon sur le trône de Constantinople, pour lui annoncer la renonciation d'Augustule, ajoutant qu'il

était inutile de donner un autre empereur à l'Italie, le puissant monarque de Constantinople pouvant étendre à la fois sa protection sur l'Orient et sur l'Occident. « La république, » était-» il dit ensuite, persuadée des vertus et des » talens militaires d'Odoacre, supplie humblement l'empereur de vouloir bien lui accorder » le titre de patrice et l'administration des provinces d'Italie. » Zénon, après avoir quelque temps hésité, eut la prudence d'y consentir; il accepta les insignes de l'empire qu'on lui envoya, et entretint les relations les plus amicales avec le *patricien* Odoacre.

On doit dire à la louange de ce dernier, que son administration fit presque oublier la manière dont il s'était emparé de l'autorité. Soigneux de se concilier ses sujets, il respectait jusqu'à leurs préjugés. Il rétablit à Rome le consulat, et les hommes, qu'il nomma à cette dignité, furent toujours des gens aussi recommandables par leur mérite que par leur naissance. Sa conduite envers Augustule annonce, d'ailleurs, qu'il n'était pas dépourvu de générosité; malgré les nombreux exemples dont il eût pu s'autoriser, il lui laissa la vie et lui assura une existence honorable et douce. Mais ni sa prudence, ni sa valeur, ne purent rétablir entièrement la prospérité d'un état dépeuplé, ruiné par tant de révolutions, de guerres civiles et étrangères, de déchiremens et de

convulsions politiques, qui l'avaient par degrés démembré et considérablement réduit. Les riches moissons de l'Égypte et de l'Afrique étaient au pouvoir des Vandales. Tandis que les Visigoths s'établissaient en Espagne et dans une partie des Gaules, les conquêtes de Clovis, roi des Francs, achevèrent d'enlever à l'empire les provinces qu'il possédait au delà des Alpes, et l'Amérique était envahie par les Bretons qui s'y étaient réfugiés après la descente des Saxons en Angleterre. Odoacre ne pouvait s'opposer au mouvement qui régnait autour de lui ; il crut donc agir sagement en le paralysant par des traités d'alliance avec ces états dont il reconnut l'indépendance.

LIVRE III.

Depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la fin du règne de Justinien.

Pendant les diverses vicissitudes qui amenèrent la fin de l'empire d'Occident, les annales de l'empire d'Orient nous montrent successivement sur le trône de Constantinople, Zenon, Anastase et Justin. Après la mort de l'empereur Léon, le trône devait appartenir à son petit-fils, c'est-à-dire, au fils de sa fille Ariane et de l'Isaurien Trascalissée, qui changea son nom pour celui de Zénon. Cet enfant étant venu à mourir, on accusa Zénon de n'être pas étranger à cet évènement qui le faisait monter du second rang au premier. Vérina, veuve de Léon, excita le mécontentement de la multitude contre ce père dénaturé; Zénon courut se réfugier dans ses montagnes natales, et Vérina, fière d'un tel succès, fit monter

sur le trône son frère Basiliscus qui s'était déshonoré dans l'expédition d'Afrique. Basiliscus ayant commis deux actes de vengeance qui lui suscitèrent des ennemis, ceux-ci rappelèrent Zénon de son exil, et le malheureux Basiliscus, abandonné de tout le monde, fut livré à Zénon qui le condamna à mourir de faim avec toute sa famille. L'impérieuse Vérina fomenta des troubles en Syrie et en Égypte, et se montra, jusqu'à la fin de sa vie, l'implacable ennemie de son gendre. Ariane, au contraire, était douée des plus douces vertus; elle avait accompagné son mari dans l'exil, et, lorsqu'il fut mort, elle accorda sa main et conféra le titre d'empereur à Anastase, qui était un des principaux officiers du palais. On peut se faire une idée des vertus de cet homme par ces acclamations de la multitude : « Régnez comme vous avez toujours vécu, » dont elle le salua à son avènement.

Ce fut à cette époque qu'Odoacre fut détrôné par Théodoric, roi des Ostrogoths. Ce prince, sous qui l'Italie vit renaître quelques beaux jours, avait été élevé à la cour de Léon, à qui son père Théodomir l'avait remis en ôtage, à l'âge de huit ans. Dix ans après, Léon l'avait rendu aux Ostrogoths, dont son père était le seul chef depuis la mort de ses collègues. La valeur du jeune Théodoric le rendit cher à ce peuple, à qui sa force et son adresse, dans les exercices du corps, inspi-

raient une profonde vénération ; aussi quand son père mourut, le vit-on avec joie monter sur le trône.

Zenon s'était plû à combler Théodoric de toutes les faveurs qu'il était en son pouvoir de lui accorder, les dignités de patricien et de consul, le commandement des troupes; des trésors immenses et la promesse d'une alliance honorable, furent autant de preuves de sa partialité pour lui. Le fils de Théodomir s'était, à son tour, dévoué à la cause de son bienfaiteur, et, à la tête des hommes de sa nation, avait puissamment contribué à son rétablisseement; mais bientôt le fidèle Théodoric devint un ennemi formidable, ayant été forcé de faire céder ses affections aux impérieuses réclamations d'un peuple belliqueux, remuant et peu disposé à souffrir l'espèce de servitude où le retenait l'alliance de Constantinople. Le roi des Ostrogoths n'était, à proprement parler, qu'une espèce d'administrateur et de chef militaire, dont la volonté, dans certains cas, était subordonnée à l'opinion de la nation. Peut-être aussi, Théodoric, doué d'un génie vaste et capable de grandes choses, fût-il entraîné à son insu, soit par un mouvement d'ambition qui lui faisait désirer de déployer ses talens sur un théâtre plus étendu, soit par l'exemple séduisant de tant d'aventuriers hardis, qui venaient de se faire en Espagne, en Italie, dans les Gaules et dans la

Grande-Bretagne, des royaumes indépendans. Quoiqu'il en soit, le sort sembla coopérer à sa rebellion par les circonstances dont il l'environna. Théodoric s'était laissé engager, par la cour de Constantinople, à marcher contre un corps de confédérés Goths qui avait pris les armes pour Basiliscus. Mais, lorsqu'il fut en route, une politique perfide lui refusa les vivres et les secours qu'on lui avait promis en partant, et la trahison de ses guides l'abandonna, avec sa troupe, au milieu des rochers du mont Sondis. Tandis que ses soldats se livraient au découragement, leurs adversaires, du sommet d'une hauteur voisine, leur adressaient des représentations énergiques. « Ne savez-vous pas, disait leur chef, qui se nommait aussi Théodoric, et qui était fils de Triarius, ne savez-vous pas que la politique de l'empire a toujours été de porter les Goths à s'entre-détruire ? Ne prévoyez-vous pas que le vainqueur, dans cette lutte dénaturée, deviendra suspect à ces perfides ennemis de notre race ? Dis-moi, fils de Théodomir, où sont ces guerriers, nos amis, nos parens, dont les veuves déplorent la perte causée par ta folle ambition ? Où sont les richesses que possédaient tes soldats quand tu les as tirés de leurs foyers pour s'enrôler sous tes étendards ? Chacun d'eux pouvait disposer de plusieurs chevaux, maintenant les voilà qui te suivent, à pied, dans les déserts, comme

» de vils esclaves, eux qui sont plus libres que leur » chef, prosternés devant nos ennemis. » Ce langage était fait pour enflammer les troupes déjà mécontentes ; les murmures éclatèrent de tous côtés, et le fils de Théodomir se vit obligé de se joindre à ceux qu'il venait combattre, et de soutenir leur révolte pour ne pas être abandonné des siens.

Le fils de Triarius, étant mort peu de temps après, d'une chute de cheval, Théodoric se vit à la tête de toute la nation ; mais les finances de l'Orient étaient insuffisantes pour les besoins d'un si grand peuple, et les Goths murmurèrent des privations qu'ils enduraient sous un climat rigoureux, tandis que leur roi vivait, à la cour de Bysance, au milieu de toutes les jouissances du luxe. Théodoric en fut instruit, il sentit combien leurs plaintes étaient fondées, et, pour éviter l'alternative de prendre les armes contre ses compatriotes ou contre un bienfaiteur, il conçut un projet hardi, et s'adressa, en ces termes, à l'empereur : « Daignez écouter un serviteur fidèle, » comblé des dons de votre générosité. L'Italie, » cet héritage de vos prédécesseurs, et Rome, » qui fut autrefois la reine et la maîtresse des na» tions, gémissent sous le joug du vil Odoacre ; » envoyez-moi combattre ce tyran avec mes sol» dats. Si je succombe, vous serez délivré d'un » allié dangereux et qui coûte beaucoup à l'em-

» pire; si le ciel m'accorde la victoire, ce sera en » votre nom que je gouvernerai les peuples déli» vrés par mon bras. » Cette proposition fut acceptée, Théodoric reçut l'autorisation de tenter cette entreprise; cependant il ne fut pas expliqué s'il régnerait sur l'Italie en qualité de lieutenant, de vassal ou d'allié de l'empire.

Le nom du chef de cette glorieuse expédition et l'appât d'une conquête comme l'Italie, firent accourir sous les drapeaux tous les Goths dispersés dans la vaste étendue de l'empire. L'espoir d'un riche butin enflammait et soutenait le courage de ces guerriers, au milieu des difficultés et des dangers d'une longue marche, pendant laquelle ils eurent à souffrir tour-à-tour les attaques de la famine et celle des tribus de Bulgares, de Gépides et de Sarmates, qui cherchèrent, à l'instigation d'Odoacre, à s'opposer à leur passage. Ce ne fut qu'après mille obstacles, que le seul Théodoric était en état de surmonter, que les Goths parvinrent aux frontières de l'Italie.

Odoacre s'avança à la rencontre de son ennemi; mais après avoir été défait dans deux actions successives, il alla s'enfermer dans Ravenne, où pendant trois ans il résista aux assauts réitérés du vainqueur, maître de toute la contrée, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de la Calabre. Déjà le sénat et le peuple de Rome l'avaient reçu comme un libérateur, et il avait forcé les Vandales à lui

céder la Sicile; Ravenne, que l'art et la nature rendaient imprenable, défiait seule ses armes, et diverses sorties meurtrières, commandées par Odoacre, jetaient l'alarme dans son camp. Odoacre fut pourtant, par les murmures de la garnison, obligé de capituler. On convint que les deux rois se partageraient l'autorité; les Ostrogoths furent admis dans la place, sur la foi de ce traité; mais ce traité fut bientôt violé; le 5 mars 493, Odoacre fut assassiné par son rival au milieu d'un banquet, et, au même instant, ses troupes furent massacrées d'après l'ordre secret de Théodoric, qui se fit proclamer roi d'Italie, avec le consentement de l'empereur d'Orient, dont le refus eût été impossible.

On a reproché à Théodoric d'avoir distribué le tiers du territoire d'Italie à ses soldats. Mais, indépendamment de ce qu'Odoacre l'avait fait avant lui, on pouvait alléguer la nécessité de pourvoir aux besoins d'un peuple qui, sur la foi de ses promesses, était venu de si loin. D'ailleurs, en attachant ses sujets à leur nouvelle patrie par le lien de propriété, il adoucissait leurs mœurs sauvages et leurs habitudes féroces; les Goths, qui, pendant son règne, étaient déjà au nombre de deux cent mille hommes répandus dans toute l'Italie, acquirent bientôt cette urbanité de manières qui distinguait d'abord les peuples italiques, ils restèrent toutefois attachés à leur langage et

affectaient de mépriser l'éducation des écoles latines. Mais, en cela, ils étaient soutenus par leur roi, qui, malgré l'étonnant génie dont il donna tant de preuves, était néanmoins très-ignorant et ne se lassait pas de répéter que l'enfant habitué à trembler devant les verges d'un pédagogue, ne supporterait jamais la vue d'une épée nue. C'est d'après ce système que sa politique tendit toujours à maintenir une ligne de démarcation entre les indigènes et leurs vainqueurs; ces derniers étaient presque toujours sous les armes et formés à tous les exercices du corps, tandis que les occupations les plus paisibles étaient presqu'exclusivement le partage des autres.

La conquête de l'Italie jeta l'alarme parmi les peuples voisins de Théodoric; mais on vit bientôt qu'il n'avait aucun dessein hostile, et sa courtoisie envers ceux avec qui il entretenait des relations amicales, fit rechercher son alliance avec empressement. Il contracta des liens de famille avec les rois des Francs, des Bourguignons, des Visigoths, des Vandales et des Thuringiens, et offrit au monde le rare phénomène d'un chef Barbare, qui dépose les armes au milieu de l'énivrement du triomphe et dans la vigueur de l'âge. Dans tout le cours d'un règne de trente-trois ans, il ne fit la guerre que pour la défense de son territoire et non pour chercher à l'agrandir. Cependant il joignit, à l'Italie, les provinces de Rhœtie,

de Norique, de Dalmatie et de Pannonie, où il établit une forme de gouvernement plus régulière que celle qui les avait régies jusqu'alors. L'empereur Anastase fut jaloux des progrès et de la prospérité de l'ancien vassal de l'empire; il saisit le prétexte de la protection que celui-ci accordait à l'un des descendans d'Attila, pour lui déclarer la guerre. Les hostilités commencèrent sur les frontières du pays des Daces; dix mille impériaux furent battus par un moindre nombre de Goths et de Huns, et telle était la discipline introduite par Théodoric dans son armée, que, pour se livrer au pillage, qui était, à cette époque, le résultat et, pour ainsi dire, le but principal de toutes les guerres, les soldats attendirent que leur chef leur en eut accordé la permission.

La cour de Bysance, à la nouvelle de ce revers, arma deux cents vaisseaux, et les envoya sur les côtes de la Calabre et de la Pouille, qu'ils ravagèrent. Mais Théodoric leur opposant une nombreuse flottille, ils se retirèrent à la hâte, satisfaits du succès de leurs pirateries, et le souverain de l'Italie put conclure une paix durable autant qu'avantageuse.

Théodoric sut contenir l'ambition de Clovis, roi des Francs; il protégea les Visigoths, contre lui, après la mort de leur roi Alaric, dont l'héritier, encore enfant, était son petit-fils et son pupille. Il joua un rôle puissant dans toutes les

affaires d'Occident et s'affranchit du joug de l'Orient, malgré ses protestations équivoques de respect et de soumission pour la cour de Bysance. Cependant, tout en désignant les candidats à la dignité de consul, il permit que l'empereur de Constantinople conservât le privilége de confirmer leur nomination. Du reste, quoiqu'il ne s'arrogeât pas le titre d'empereur, sa cour offrait une exacte imitation de celles de Théodose et de Valentinien; et par la sagesse de son administration, il accoutuma ses nouveaux sujets à préférer l'autorité des Goths à celle de Constantinople. Il encouragea les arts et le commerce; sous son règne une sorte d'abondance se répandit dans des contrées auparavant ruinées, les routes devinrent plus sûres, les communications plus faciles et les crimes moins fréquens. Ses sujets ne voyaient en lui qu'une seule chose répréhensible, c'était l'arianisme dont il faisait profession, et qui scandalisait sur-tout les Romains, zélés catholiques; sa tolérance aurait pourtant dû leur faire trouver grâce à leurs yeux, car non-seulement il s'abstint de persécuter les partisans orthodoxes de la foi, mais encore il permit à ses favoris, et même à sa mère, d'en suivre les doctrines. Sa modération aurait peut-être eu plus de succès sans l'humeur hautaine et turbulente des Goths, qui prenaient quelquefois plaisir à molester les Italiens, qu'ils méprisaient à cause de leur ca-

ractère efféminé et dont ils étaient haïs pour leur hérésie. De pareilles scènes occasionnèrent des troubles dont le résultat fut l'interdiction des armes aux naturels du pays, qui n'eurent la permission de conserver que les couteaux et autres ustensiles nécessaires aux usages domestiques.

La conduite de la cour de Bysance obligea aussi Théodoric de sortir des voies de la douceur qu'il s'était prescrite. Anastase était mort, et Justin, son successeur, dirigé par son neveu Justinien, qui avait déjà formé le projet de s'emparer de l'Afrique et de l'Italie, publia contre les ariens un édit sévère, et prononça contr'eux les peines les plus rigoureuses. Théodoric réclama, pour ses co-religionnaires, l'indulgence qu'il accordait aux catholiques d'Occident; l'évêque de Rome, qui déjà, à cette époque, prenait le nom de *pape*, se mit en route, avec quatre sénateurs, pour aller faire à cet égard des représentations à l'empereur, et l'inviter à se relâcher de sa sévérité, s'il ne voulait pas que Théodoric accomplit sa menace d'abolir le catholicisme en Italie; en effet, Théodoric avait préparé une ordonnance dans ce but.

Cette mesure de représailles, qui punissait tant d'innocens à cause du fanatisme d'un seul homme, et quelques actes de cruauté que ce prince commit dans les dernières années de son règne, ternirent la réputation de justice et d'humanité,

qu'il s'était acquise jusqu'alors. Cependant ses torts furent, en quelque sorte, expiés par ses remords, qui précipitèrent la fin de sa vie; à sa dernière heure, il adressa à son héritier Athalaric, fils de sa fille Amalasonthe et du dernier prince de la famille des Amales, les avis les plus sages et les plus touchans, lui recommandant de faire le bonheur de ses sujets et de cultiver l'amitié de l'empereur d'Orient.

Ce Justin, qui avait succédé au vertueux Anastase, était un obscur paysan né parmi les sauvages Daces. Il avait renoncé aux travaux paisibles de l'agriculture, ainsi que deux de ses compatriotes, pour embrasser la profession des armes. Leur haute stature, leur force, les firent admettre parmi les gardes de l'empereur Léon, et Justin, plus heureux que les autres, obtint successivement, dans l'espace de cinquante ans, les dignités de tribun, de gouverneur, de général et de sénateur. Quand l'empereur Anastase mourut, il avait le commandement des gardes. L'eunuque Amantius eut l'art d'écarter du trône tous les parens de ce prince, ayant dessein d'y faire monter quelqu'une de ses créatures; dans ce but, il remit à Justin une somme considérable destinée à acheter le suffrage des gardes. Le fourbe Justin en profita pour lui-même, et l'on vit un paysan Dace tenir le sceptre de l'Orient sans que personne se présentât pour le lui disputer.

Il avait soixante-huit ans quand il parvint à l'empire, et il était aussi ignorant que Théodoric, qui ne savait pas même lire, mais il n'avait pas l'esprit juste ni le génie supérieur de ce dernier; cepeucant il sut y suppléer par le talent de ceux qu'il mit à la tête des affaires. Il sentait que la bravoure, seule qualité à laquelle il pût prétendre, était superflue lorsqu'il s'agissait des combinaisons de la politique, c'est pourquoi il confia l'administration de l'empire au questeur Proclus, et, plus tard, à son neveu Justinien, qu'il fit venir du fond de sa province, et qui, élevé à Constantinople comme son héritier, fit, par son habileté, oublier l'incapacité de son protecteur.

Amantius avait sur le cœur la supercherie dont il avait été la dupe, il ne pardonnait pas à l'empereur l'emploi qu'il avait fait de son argent. Mais celui-ci prévint la vengeance qu'il aurait pu vouloir en tirer par l'accusation, vrai ou fausse, d'avoir trempé dans une conspiration contre lui. Trois de ses camarades furent exilés ou mis à mort, comme ses complices, et le malheureux objet des craintes de Justin fut lapidé, puis jeté dans la mer. Il ne fut pas aussi facile de se défaire de Vitalien, qui, pour une querelle de religion, avait pris les armes contre Anastase, et après avoir extorqué de l'empereur un traité avantageux, était resté, à la tête d'une forte armée,

aux environs de Constantinople. Comme ce chef pouvait être redoutable, on lui fit les plus brillantes promesses, et en les lui jurant on parvint à l'attirer dans une ville dont les habitans gardaient encore le souvenir des excès de ses soldats. Là il fut accueilli avec de feintes démonstrations d'amitié par l'empereur et par son neveu; mais au milieu d'un banquet donné en son honneur, il fut assassiné. Justinien, qui avait dirigé le complot, reçut, pour prix de ce forfait, l'investiture de toutes les dignités de son rival, et prit le titre de général en chef de toutes les armées de l'Orient, sans avoir jamais avoir servi. Au lieu de chercher la gloire dans les combats, soit contre les Scythes, soit contre les Perses, il trouvait plus commode, et sur-tout plus prudent, de se faire une popularité dans les jeux publics ou dans le sénat, et de cultiver l'ascendant qu'il avait su prendre sur son oncle, laissant à d'autres plus courageux que lui l'honneur de défendre l'empire.

Après un schisme de trente-quatre ans, l'empereur se réconcilia avec le pontife de Rome; à l'instigation de Justinien, qui eut le crédit de faire nommer pour évêques les catholiques qui lui étaient le plus dévoués, sa libéralité lui gagna le clergé; le peuple de Constantinople fut ébloui par la pompe et la magnificence des spectacles du cirque, et le sénat fut séduit par ses flatteries. Aus-

si adressa-t-il à Justin, d'une voix unanime, la requête de s'associer son neveu pour collègue. Justin résista d'abord; mais l'état de faiblesse où il se trouvait depuis quelque temps lui fit sentir la nécessité d'accepter un aide, et Justinien fut solennellement proclamé empereur en présence du sénat et des patriarches assemblés, en l'année 527.

Après cet évènement, Justin ne vécut que quatre mois, pendant lesquels le pouvoir demeura tout entier dans les mains de Justinien.

Le premier acte du règne de ce nouvel empereur fut d'élever jusqu'à lui la comédienne Théodora. Elle était la seconde des trois filles d'un nommé Acace, natif de Chypre. Cet homme, qui était gardien des ours du cirque, était mort les laissant en bas âge; leur frère les fit alors paraître sur le théâtre. Les suffrages se partagèrent en voyant ces trois orphelines, dont l'aînée n'avait que sept ans; la faction des verts les accueillit mal; les bleus, au contraire, leur furent favorables, et c'est ce que Théodora n'oublia jamais, comme elle le prouva plus tard. Les trois sœurs continuèrent de servir aux plaisirs du public; Théodora, sur-tout, était applaudie avec enthousiasme pour son talent dans la pantomime, mais encore plus pour sa beauté, qui lui attira une foule d'amans. Elle fut mère une seule fois; l'enfant fut élevé en Arabie, et son père, en mourant,

lui apprit qu'il était fils d'une impératrice. Dès qu'il fut instruit de sa naissance, il courut à Constantinople, obtint une audience de sa mère et disparut ensuite, ce qui fit concevoir de fortes présomptions contre Théodora, qu'on supposa avoir enseveli avec lui un secret si déshonorant pour le rang suprême qu'elle occupait.

C'était son extrême beauté et l'affectation qu'elle mit pendant quelque temps à se soustraire aux regards, qui avaient séduit le patricien Justinien. Elle acheva de le captiver par son esprit et par son adresse, et prit sur lui un ascendant qu'elle conserva toujours. Il existait une ancienne loi qui défendait à un sénateur de s'unir à une femme de naissance servile ou de profession infâme, les comédiennes étaient dans cette dernière catégorie; cette loi fut abolie, au nom de Justin, par son neveu. La solennité du mariage eut lieu aussitôt après, et lorsque Justinien monta sur le trône, il y fit asseoir son épouse avec tous les priviléges de la souveraineté. Les personnages les plus illustres de l'empire se virent exposés aux caprices d'une comédienne ou à l'arrogance d'une impératrice, car son humeur fantasque adoptait tour-à-tour ces deux caractères; elle était d'une avarice sans bornes et d'une cruauté qui trouvait sans cesse de nouveaux alimens dans les rapports des nombreux espions qu'elle em-

ployait à s'informer de ce qu'on pourrait dire ou penser à son désavantage.

Cependant elle n'était pas entièrement dépourvue de bonnes qualités. Par son influence, l'empire eut moins à souffrir du zèle intolérant de l'empereur; dans mille occasions, elle fit preuve d'un grand courage, soit au milieu des émeutes populaires, soit dans de graves conjonctures politiques; Justinien rendit un hommage éclatant à sa prudence, et la participation de cette princesse aux affaires publiques fut constamment irréprochable. Théodora n'eut de Justinien qu'un seul fils, qui mourut avant elle. Cette femme périt, dévorée par un cancer, dans la vingt-deuxième année de son règne.

Sous Justinien, Constantinople fut souvent agitée par les factions du cirque; elles étaient alors au nombre de quatre, désignées chacune par les noms des couleurs que portaient les cochers pour lesquelles elles prenaient parti, c'est-à-dire, la blanche, la rouge, la verte et la bleue; la fureur de s'attacher à l'une d'elles était passée de Rome à Constantinople, où il devint même indispensable de briguer leur faveur pour obtenir quelque dignité, soit civile, soit ecclésiastique. La faction des verts et celle des bleus absorba les deux autres. La première avait embrassé la cause et les opinions religieuses de la famille d'Anas-

tase; la seconde, au contraire, était dévouée à la foi catholique et à Justinien, qui, par reconnaissance, se déclara, pendant plus de cinq ans, le protecteur d'un parti dont l'audace faisait trembler la cour, le sénat et la capitale de l'Orient. L'impératrice, qui n'avait point oublié l'accueil que les bleus avaient fait à la comédienne, les soutenait aussi.

On vit pourtant ces deux factions rivales se réconcilier momentanément dans l'émeute qui, en 532, menaça de réduire Constantinople en cendres. Deux criminels, en se sauvant dans une église, avaient échappé au châtiment qui les attendait; comme l'un était de la faction des verts et l'autre de la faction des bleus, de part et d'autre on poussa les mêmes cris de vengeance. Des flots de séditieux assaillirent, dans sa demeure, le préfet de Constantinople, qu'on regardait comme le persécuteur des deux condamnés; on fit main basse sur ses gardes et sur ses officiers. Les auxiliaires étrangers se joignirent à cette multitude séditieuse; des brandons allumés furent lancés contre plusieurs maisons de la ville, et l'incendie se propagea rapidement. Pendant cinq jours Constantinople fut livrée aux désordres d'une sédition furieuse et mémorable dans les annales de l'empire de Bysance.

Comme on soupçonnait les patriciens Hypatius et Pompée, tous deux neveux de l'empereur

Anastase, d'avoir fourni des armes aux insurgés, Justinien leur interdit l'entrée du palais. Hypatius fut entraîné, malgré lui, par la populace, au milieu du *forum* de Constantin, on lui ceignit le diadème. S'il eût profité de l'effervescence des esprits, il aurait pu triompher de Justinien qui, dans son effroi, avait perdu la tête. Déjà des préparatifs avaient été faits en secret pour transporter en lieu de sûreté l'empereur et sa famille; mais bientôt la fermeté et le courage de cette courtisanne, que Justinien avait fait passer du théâtre sur le trône, firent changer ces dispositions. « La fuite fût-elle » notre seul espoir de salut, dit Théodora, je re» fuserais de fuir. Nous devons tous nous attendre » à mourir tôt ou tard, mais ceux qui ont régné » doivent ne pas survivre à la perte de leur pou» voir. Puisse le ciel ne pas permettre que je voie » le jour où je cesserai d'être saluée du titre de » reine! Si vous êtes décidée à fuir, ô César! » vous avez des trésors, des vaisseaux, la mer est » devant vous, mais tremblez! Songez que ce » désir de conserver votre vie peut n'aboutir qu'à » un exil misérable terminé par une mort igno» minieuse. Pour moi, j'adopte cette maxime de » l'antiquité, que le trône est un glorieux tom» beau. » L'héroïsme d'une femme rendit aux hommes la faculté de délibérer et d'agir; on fit revivre l'ancienne animosité qui avait divisé les deux factions; les bleus proclamèrent de nouveau

l'autorité de Justinien ; Bélisaire et Mundus, à la tête de trois mille vétérans, attaquèrent brusquement les séditieux et l'empereur qu'ils avaient improvisé. Le massacre fut horrible, trente mille personnes y périrent. Hypatius et Pompée, traînés au pied de l'empereur, implorèrent en vain sa clémence, ils furent jetés dans une prison et étranglés. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette sanglante journée : l'église de Sainte-Sophie et plusieurs autres, des palais entiers, la salle du sénat, le dépôt des archives, devinrent un tas de ruines et de cendres. Les jeux du cirque furent suspendus durant plusieurs années; quand on les rétablit, l'esprit de parti se réveilla, plus actif que jamais, et recommença à troubler le repos de l'empire et celui du souverain.

A l'époque de l'avènement de Justinien au trône, les Goths et les Vandales, établis en Europe et en Afrique, s'étaient rendus indépendans de l'empire; cependant les lois romaines étaient toujours en vigueur chez eux, et la suprématie de l'empereur y était encore reconnue, du moins en parole. Le souverain de Constantinople qui, depuis l'abdication d'Augustule, se regardait comme souverain légitime des deux divisions réunies de l'empire romain, conçut le dessein de recouvrer de fait l'autorité qu'il ne possédait que de droit, et d'expulser les Barbares et les héré-

tiques qui l'avaient usurpée. La situation intérieure de l'Afrique lui en fournissait un prétexte plausible et semblait promettre un heureux succès à ses armes.

Le royaume d'Afrique était tombé, par le testament de Genseric, dans les mains d'Hildéric, l'aîné des princes Vandales. Hildéric signala son avènement par un édit qui accordait à ses sujets la libre croyance du symbole d'Athanase; cette tolérance, qui ne satisfit qu'à demi les catholiques, déplut aux ariens, dont le clergé lui reprocha d'avoir apostasié, tandis que les soldats murmuraient hautement, l'accusant d'avoir dégénéré du courage de ses ancêtres, et d'avoir conclu un traité déshonorant avec la cour de Bysance. Gélimer profita de ce mécontentement pour s'emparer du pouvoir, et l'infortuné Hildéric se vit précipiter du trône dans un cachot sans que personne fît un seul mouvement en sa faveur. Mais il s'était acquis la protection de Justinien, qui envoya deux fois des ambassadeurs à Gélimer pour lui enjoindre de respecter les droits du sang et de la légitimité, et de permettre à un vieillard infirme de finir ses jours en paix, soit sur le trône de Carthage, soit dans le palais de Constantinople. La politique de l'usurpateur s'opposait à ce qu'il accédât à l'une comme à l'autre des choses qu'on exigeait de lui; sa cruauté le porta à crever les yeux à son malheureux prisonnier. Après cet acte

de barbarie, il attendit tranquillement l'effet des préparatifs de Justinien, qui, bien qu'il protestât de ses intentions pacifiques, songeait à venger Hildéric en portant la guerre chez son persécuteur; mais Gélimer, plein de confiance dans ses propres forces, ne se souciait guère de ce que l'on méditait contre lui, il défiait l'orage qui grondait sur sa tête.

Le zèle de l'empereur rencontra toutefois des obstacles dans la prudence de ses ministres. Jean de Cappadoce, homme d'une habileté rare et d'une grande immoralité, osa même, en plein conseil, s'opposer aux désirs de son maître. « Vous » voulez entreprendre le siége de Carthage, lui » dit-il; par terre, la distance est au moins de » cent quarante journées de marche, et par mer » il se passera plus d'un an avant que vous puis- » siez avoir quelques nouvelles de la flotte que » enverrez. En supposant que vous veniez à bout » de conquérir l'Afrique, songez que vous ne » pourrez la conserver qu'en vous emparant éga- » lement de la Sicile et de l'Italie. Si vous réus- » sissez, de grands travaux vous restent à accom- » plir; si vous éprouvez le moindre revers, ces » étrangers que vous allez combattre pénétreront » dans le cœur de vos états épuisés par vos pre- » miers efforts. » Justinien reconnut la sagesse de ces argumens; il n'aurait probablement pas manqué d'en faire son profit, sans le fanatisme

d'un évêque, qui déclara que, dans une sainte vision, Dieu lui avait annoncé la délivrance de l'église d'Afrique. Cette révélation concorda fort à propos avec la probabilité d'une révolte des partisans d'Hildéric et des catholiques du pays. Déjà l'africain Pudence avait manifesté l'intention de combattre pour son roi détrôné, et quelques légers secours suffirent pour s'emparer de Tripoli. Le vaillant Godas, qui était gouverneur de Sardaigne, s'était soustrait à l'autorité du chef des Vandales, et s'était emparé, pour son propre compte, de la souveraineté de cette île fertile. De tous côtés la discorde et les défections affaiblissaient le pouvoir de Gélimer, tandis qu'au contraire, les Bysantins redoublaient d'ardeur, croyant voir, dans la nomination de Bélisaire au commandement de l'armée impériale, un gage certain de la victoire.

Ce héros, qui ressuscita pour quelques instans l'ancienne gloire éclipsée de l'empire, était né parmi les paysans de Thrace, et avait servi dans les gardes de Justinien avant que celui-ci fût empereur. Quand le maître monta sur le trône, le serviteur obtint un commandement militaire. Il pénétra, par un coup de main hardi, dans l'Arménie persane; ce fut à lui que la défense de Dara fut confiée. Quarante mille hommes, des meilleures troupes de Perse, marchèrent contre cette place importante dans le dessein de

la démanteler. Bélisaire s'avança à la tête de vingt-cinq mille soldats, et, dans une seule bataille, son habileté décida de la victoire. L'année suivante, la Syrie fut envahie par les Arabes; Bélisaire, avec vingt mille guerriers, courut à la défense de cette contrée. Dès qu'il parut, ses dispositions savantes déjouèrent celles de l'ennemi, et peut-être aurait-il vaincu sans effusion de sang, s'il eût pu contenir l'ardeur impatiente de ses troupes, qui, néanmoins, ne tinrent pas ce qu'elles promettaient, et lâchèrent pied au moment du combat qu'elles avaient demandé à grands cris. La gloire de Bélisaire eût pu souffrir de cet échec, mais le talent qu'il déploya sauva ses soldats des conséquences de leur propre folie. La paix, qui survint ensuite, le rappela, des frontières, au centre de l'empire; où sa conduite, dans la sédition de 532, lui mérita l'estime de son souverain. Bélisaire avait, comme on le voit, plus d'un titre à la bienveillance de l'empereur, mais il paraît qu'il dût sa nomination au commandement de l'expédition d'Afrique, aux intrigues de sa femme Antonine, qui, tantôt jouissait de la faveur de l'impératrice et tantôt était l'objet de son aversion. Cette Antonine était issue d'une famille d'histrions; sa vertu fut plus que suspectée et les plus odieuses imputations s'attachent à sa mémoire; cependant elle régna long-temps sur l'esprit de son mari, qu'elle accompagnait au

milieu des fatigues et des dangers de son aventureuse carrière, avec un courage au dessus de son sexe.

Les troupes de l'expédition d'Afrique étaient composées des gardes de Bélisaire, de quatre cents Hérules d'élite, commandés par Pharas; de six cents Massagètes ou Huns, qu'on avait fait embarquer par ruse; de six mille cavaliers et de dix mille fantassins. Mais, sous le rapport de la discipline, ces derniers étaient de beaucoup inférieurs à la cavalerie, et c'était sur l'arc des Scythes que les armées romaines, autrefois invincibles, fondaient alors leurs chances de succès. Cinq cents vaisseaux de transport, montés par vingt mille matelots d'Égypte, de Cilicie et d'Yonie, étaient protégés par quatre-vingt-deux petits brigantins, contenant deux mille rameurs pris parmi les jeunes gens les plus braves et les plus robustes de Constantinople. On comptait jusqu'à vingt-deux généraux faisant partie de cette expédition; mais le seul Bélisaire était investi du commandement, soit par terre, soit par mer.

(A. 533.) La flotte, au passage de l'Hellespont, fut retenue quatre jours, à Abidos, par les vents contraires. Ce fut alors que le général donna un exemple éclatant de sa fermeté et de sa sévérité. Deux soldats Huns qui, dans une querelle causée par l'ivresse, avaient tué un de leurs camarades,

furent attachés au gibet en présence de toute l'armée. Leurs compatriotes se révoltèrent contre un tel châtiment, infligé pour un crime que les lois scythes ne punissaient que par une amende assez légère; leurs murmures eurent un effet contagieux dans tout le camp, mais la vigueur et l'éloquence de Bélisaire, qui fit valoir l'énormité de la faute et la nécessité de maintenir une stricte discipline, étouffèrent l'insurrection dès sa naissance. Après une heureuse traversée, les troupes relâchèrent à Méthone pour s'y reposer et réparer leurs forces; là elles eurent à souffrir de la sordide avarice du préfet Jean de Cappadoce; nourries d'un pain grossier et à peine cuit, elles furent bientôt en proie à des maladies affreuses; plus de cinq cents soldats périrent en peu de jours. Mais Bélisaire remédia à ces maux et il se trouva promptement en état de se rembarquer; il vint aborder, avec son armée, au port de Caucane, sur la côte méridionale de Sicile. Cette île était gouvernée par des administrateurs goths, au nom de la fille et du petit-fils de Théodoric; ils reçurent les troupes impériales en amis et en alliés, suivant les ordres émanés de la cour de Ravenne. Bélisaire prit auprès des Goths des renseignemens sur la position et les démarches des Vandales, et ce qu'il apprit l'ayant engagé à accélérer sa marche, il alla jeter l'ancre à cinq journées de distance de Carthage.

Gélimer, qui ne s'attendait pas à voir sitôt l'ennemi, avait envoyé cinq mille soldats et cent vingt galères à la conquête de l'île de Sardaigne; avec ces forces, il lui aurait été facile d'attaquer et de détruire une flotte composée de lourds vaisseaux de transport et d'un très-petit nombre de brigantins. Ce fut pour éviter une rencontre, qui lui eut été si funeste, que Bélisaire se hâta de débarquer ses troupes sur la côte d'Afrique. Il ne laissa que cinq hommes sur chaque navire, pour le garder; les autres se construisirent un camp fortifié, suivant l'usage de ce temps-là, par un rempart et par un fossé. Le général établit la plus rigide discipline dans son armée, la faisant approvisionner par les habitans, qu'il payait avec générosité. Plusieurs villes ouvrirent successivement leurs portes, et Bélisaire s'avança sans rencontrer la moindre opposition jusqu'à cinq lieues de Carthage.

La rapidité de Bélisaire jeta l'épouvante dans l'âme de Gélimer. Il aurait voulu pouvoir traîner la guerre en longueur jusqu'à ce que son frère Zano fût de retour de Sardaigne, et, dans son mécontentement, il maudit l'imprudente politique de ses prédécesseurs, qui avaient démantelé toutes les villes d'Afrique. Cependant, il assembla à la hâte une armée assez nombreuse; son frère Ammatas devait sortir de Carthage, à la tête d'une division, pour arrêter l'avant-garde

des impériaux à trois lieues de la ville, tandis que lui-même attaquerait l'ennemi par derrière, et son neveu Gibamond, en flanc. Ce plan, assez bien concerté, échoua par la précipitation d'Ammatas, qui, ayant devancé l'instant prescrit pour l'attaque, vit ses troupes dispersées et périt en voulant les rallier. Gibamond fut défait par les Massagètes, et Gélimer lui-même, ignorant ce qui se passait, et trompé par les détours de la route qu'il suivait à travers les montagnes, arriva précisément à l'endroit où Ammatas avait été tué. Il se mit à déplorer le sort de son frère et de Cathage; cependant il chargea l'ennemi avec impétuosité, et peut-être aurait-il décidé la fortune en sa faveur s'il ne s'était pas occupé à rendre les derniers devoirs aux morts. Ce pieux délai permit à Bélisaire de s'avancer avec ses gardes, qui reprirent l'avantage de cette journée. Le roi des Vandales abandonna le champ de bataille à son vaillant adversaire, et se dirigea vers les déserts de Numidie. Mais il eut soin d'ordonner auparavant qu'on mît à mort Hildéric et ceux de ses partisans qu'il retenait prisonniers, cet ordre fut ponctuellement exécuté. Ce trait d'une vengeance atroce fut peut-être encore plus utile à ses ennemis qu'à lui-même, car, en se chargeant de faire périr le souverain légitime, il est probable qu'il ne fit qu'épargner au général de Justinien, un crime qui aurait à jamais terni sa gloire.

Carthage appela et accueillit, avec des cris de joie, ses libérateurs. Bélisaire, après un jour accordé au repos et aux réjouissances de la victoire, occupa les marins, les soldats et les habitans à réparer les murs et les ouvrages de défense de la capitale de l'Afrique, et Gélimer vit avec un étonnement égal à son désespoir, la force et les progrès des nouvelles fortifications. Ce monarque, ayant rallié les faibles débris de son armée, avait établi son camp dans les plaines de Bulla, à quatre journées de Carthage, lorsqu'il reçut des lettres de son frère Zano, qui lui annonçaient la prise de la Sardaigne. Il lui répondit en lui peignant sa situation de la manière la plus pathétique. « Le ciel, disait-il, s'est déclaré contre nous. » Tout est tombé au pouvoir de nos ennemis ; il » ne nous reste que les plaines de Bulla et l'espoir » que nous fondons sur votre valeur. Quittez la » Sardaigne, venez à notre secours, rendez-nous » nos états ou périssons ensemble. » Zano, après avoir reçu cette lettre, dont il eut la prudence de taire le contenu aux habitans du pays, fit rembarquer ses troupes à la hâte, jeta l'ancre, à la hauteur de la Mauritanie, le troisième jour, et rejoignit le roi au camp de Bulla.

L'entrevue des deux frères fut triste et touchante, cependant c'était le moment de déployer de l'énergie; l'exemple de Zano, les sollicitations du roi des Vandales, stimulèrent ce peuple abattu

et découragé ; l'armée africaine n'était pas à sept lieues de Carthage, que déjà le nombre de ses soldats était décuple de celui des impériaux. Bélisaire, se reposant sur la discipline et la valeur des siens, laissa les Barbares s'avancer sans obstacle et même l'attaquer à l'improviste. A l'instant les Romains furent sous les armes, la victoire resta long-temps en suspens, l'acharnement était égal de part et d'autre ; mais la mort de Zano devint, pour Gélimer, le signal de la retraite ; les Romains se vantèrent de n'avoir perdu que cinquante hommes contre huit cents Vandales, dans cette journée décisive pour l'Afrique. Le vainqueur s'avança vers le camp ennemi à la tête de ses troupes, et Gélimer prit la fuite. Les Vandales, se voyant abandonnés par leur roi, se dispersèrent de tous côtés, chacun d'eux ne songeant qu'à sa sûreté personnelle. Leur camp fut aussitôt livré au pillage ; mais, au milieu du succès, Bélisaire n'était pas sans inquiétude ; les désordres et l'intempérance de ses soldats lui faisaient craindre que l'ennemi ne s'avisât de revenir pour réparer l'échec qu'il avait reçu. Heureusement ses appréhensions ne se réalisèrent pas ; il eut le temps de remettre un peu d'ordre dans son armée, et dépêchant quelques troupes légères à la poursuite de Gélimer, il s'avança, dans la même direction, avec le reste de son armée, jusqu'à ce qu'ayant appris que celui-ci s'é-

tait réfugié chez les Maures, il rétrograda et rentra dans Carthage, d'où il fit savoir à l'empereur que l'Afrique venait d'être conquise en moins de trois mois.

Cependant, quoique la Corse, la Sardaigne, les îles de Majorque, Minorque et Yrica eussent fait leur soumission, quoique dans les places principales on eût établi des commandans et des garnisons, la conquête de l'Afrique ne pouvait être considérée comme achevée, tant que le roi n'était pas remis mort ou vif au pouvoir du vainqueur. Gelimer, vivement poursuivi, n'avait pu trouver un asile pour lui et pour quelques serviteurs fidèles qui s'étaient attachés à son sort, que dans les montagnes inaccessibles de l'intérieur de la Numidie. Pharas, chef des Hérules, dont le caractère loyal était généralement estimé, malgré la réputation de perfidie de ses compatriotes, vint l'y assiéger. Après une infructueuse tentative pour escalader les montagnes, il essaya de le prendre par famine au moyen d'un blocus qui dura tout l'hiver. Gélimer, ce monarque qui, peu de temps auparavant, voyait à sa disposition toutes les richesses de la nature et de l'industrie, fut réduit à partager l'indigence des sauvages maures, habitant comme eux pêle-mêle avec le bétail dans des huttes de terre où le jour ne pénétrait jamais, et qui ne laissaient point d'issue à la fumée. Là l'usage du pain et du vin était

inconnu ; un gâteau grossier d'avoine, cuit à demi sous la cendre, était la nourriture de ce peuple misérable. Pharas, instruit de la position malheureuse du roi des Vandales, lui adressa une lettre amicale pour lui conseiller de ne pas rejeter l'offre de la clémence de Justinien garantie par la parole inviolable de Bélisaire. « Je sens, » lui répondit l'infortuné monarque, combien » vos avis sont raisonnables et généreux, mais » je ne puis me résoudre à ramper devant un » injuste ennemi qui a mérité mon éternelle » haine. Je ne lui avais jamais fait mal, et ce- » pendant il a déchaîné contre moi ce Bélisaire » qui m'a précipité dans un abîme de misères. » Justinien est un homme, un monarque ; ne » craint-il pas de se voir un jour exposé à un » pareil revers de fortune ? La douleur qui m'ac- » cable m'empêche d'en écrire davantage. Mon » cher Pharas, envoyez-moi, je vous en sup- » plie, ma lyre, une éponge et un pain. » Le porteur de cette lettre apprit à Pharas le motif de cette demande extraordinaire. Le roi désirait goûter encore une fois du pain dont il n'avait pas mangé depuis long-temps ; il demandait une éponge pour ses yeux malades à force d'avoir pleuré, et voulait une lyre pour charmer les tristes instans de son exil en chantant ses malheurs. Pharas lui envoya ces trois objets ; mais ne se

relâcha point de sa vigilance. Enfin, Gélimer se laissa persuader de se rendre à Bélisaire sur les promesses solennelles qu'on lui fit de le traiter honorablement. Dans sa première entrevue avec ce général, le prisonnier se mit à rire aux éclats; chacun crut que ses infortunes lui avaient fait perdre la raison; mais un observateur intelligent pouvait démêler, dans cet accès intempestif de gaieté, la conviction du peu de cas qu'une triste expérience lui avait appris à faire des grandeurs humaines.

L'empereur ne tarda pas à devenir jaloux du mérite et des succès de son général. Il lui offrit le choix de rester en Afrique ou de revenir à Constantinople; mais celui-ci qui connaissait le caractère de son maître vit qu'il devait ou se résigner à la mort, ou lever l'étendard de la révolte, ou déjouer les intrigues de ses ennemis par sa présence; il fit donc embarquer ses gardes, ses trésors et ses prisonniers, et il est de retour à Constantinople avant que son départ de Carthage y fût parvenu. Par cette prompte soumission, il dissipa les soupçons de l'empereur, et se fit décerner les honneurs du triomphe. Mais dans cette auguste cérémonie où les richesses des nations vaincues formaient les trophées du vainqueur, où toute la splendeur du luxe était employée dans le cortège, l'attention générale fut

absorbée par Gélimer qui répétait sans cesse les mots de Salomon : *Vanité ! vanité ! tout est vanité !*

Bélisaire fut récompensé de ses services par le consulat. Quant à Gélimer, on lui assigna des vastes propriétés chez les Galates : c'est là que le ci-devant monarque, retiré avec sa famille et ses amis, passa le reste de sa vie dans la paix, l'abondance, et peut-être le contentement. L'élite de la jeunesse vandale fut disséminée dans les divers corps de cavalerie à la solde de l'empire, et le reste finit par se fondre insensiblement avec les autres races africaines.

En l'année 535, les Maures profitèrent de l'absence de Bélisaire pour tenter une invasion qui désola les provinces d'Afrique. Ils furent repoussés par Salomon à qui le général, à son départ, avait laissé le commandement. Cette confiance, accordée par un grand homme à un eunuque ne fut point trompée. Salomon les poursuivit jusqu'au mont Aurase à trente journées de distance de Carthage. Il tenta de l'escalader ; malheureux dans ses premiers efforts, il ne se découragea pas et réussit la seconde fois. Arrivé au sommet, il fit élever une citadelle pour s'assurer de sa conquête, et grâce à cette importante victoire, et à la valeur persévérante de Salomon, la Mauritanie fut ajoutée aux possessions de l'empire.

Plusieurs griefs publics et particuliers avaient

éloigne les Ostrogoths des Vandales, leurs alliés naturels; c'est pourquoi les conquérans de l'Italie virent avec plaisir l'anéantissement de la puissance des Vandales en Afrique; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir combien leur joie était impolitique, car Bélisaire les menaça, au nom de son maître, de reprendre sur eux les pays qui s'étaient soustraits à l'autorité impériale. Une nation qui comptait dans son sein deux cent mille braves soldats n'aurait fait que rire du langage hautain de l'empereur et de son représentant; mais alors l'Italie était divisée par l'esprit de parti, et les Goths n'obéissaient qu'à regret à une femme. Amalasonthe qui les gouvernait avait reçu de son père Théodoric la tutelle de son jeune fils, et la régence de l'Italie pendant la minorité de celui-ci. Cette princesse joignait à une beauté, dont Théodora était jalouse, un génie mâle et éclairé qui se déploya avec avantage dans l'administration du royaume et dans l'éducation qu'elle donnait à son fils; mais ce jeune homme, indigne d'une telle mère, annonçait les plus mauvaises dispositions, et en appela de sa juste sévérité aux Goths qui, déjà mécontens du prix que la reine attachait à la science, et des soins qu'elle donnait à la culture de l'esprit de son fils, tandis que, selon eux, un roi n'avait besoin que de savoir faire la guerre, insistèrent hautement pour qu'il fût affranchi de

la tutelle d'une femme et formé aux farouches vertus de ses ancêtres. Trois ou quatre des plus mutins mis à mort par l'ordre de la reine, servirent d'exemples aux autres; le peuple rentra dans le devoir; mais ce trait d'autorité, tout en faisant respecter les droits d'Amalasonthe, lui aliéna davantage encore le cœur de ses sujets, et la mort de son fils qu'un excès d'intempérance peu ordinaire, dans un âge si tendre, lui enleva bientôt après, la laissa dénuée de cet appui qu'elle trouvait dans la légitimité des droits de ce fils. Au lieu de se retirer dans l'obscurité de la vie privée, la fille du grand Théodoric imagina de s'assurer le trône en accordant à l'un de ses parens, issu du sang royal, le titre de son époux, à condition qu'elle seule régnerait sous son nom. Théodat promit tout ce qu'elle voulut avec une feinte reconnaissance; mais la première chose qu'il fit après avoir reçu le diadème de sa main, fut de la renfermer dans une étroite prison où elle mourut presque aussitôt victime de l'ingratitude de l'homme qu'elle avait placé sur le trône.

Justinien voyait avec joie les dissensions des Goths; ses ambassadeurs feignirent de plaider auprès de Théodat la cause de la reine, tandis que leurs insinuations accéléraient l'arrêt de sa mort. Cependant à la nouvelle de ce trépas prétendu naturel, ils témoignèrent une vive indi-

gnation, et déclarèrent, au nom de leur maître, une guerre éternelle à celui qu'ils accusaient de ce forfait. Les troupes que Justinien employa à cette entreprise, assez peu nombreuses par elles-mêmes, trouvèrent un puissant auxiliaire dans la renommée déjà colossale de leur chef Bélisaire. La Sicile reçut le héros à bras ouverts; Palerme seule osa résister; le général s'en rendit maître par un adroit stratagème : il fit hisser au haut des mâts de ses vaisseaux, des barques remplies d'archers qui, de là, dominaient sur les remparts de la ville. Mais, le printemps suivant, ses progrès furent interrompus par la révolte des Carthaginois. Sa présence ne tarda pas à les faire rentrer dans l'ordre; et, à peine avait-il obtenu la victoire sur les rebelles, que la nécessité de réprimer une sédition qui, pendant son absence, s'était élevée dans son camp en Sicile, le rappela précipitamment dans ce pays.

(536). Le pusillanime Théodat était entré en négociation avec l'empereur. Il offrait, pour le misérable équivalent d'une pension, d'abdiquer la couronne, de céder l'Italie et de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la philosophie. Mais dans l'intervalle des négociations, deux généraux de l'empire ayant été défaits et tués, en Dalmatie, par les Goths, Théodat, par une transaction subite de la plus abjecte lâcheté à la plus folle présomption, se crut autorisé à recevoir

l'envoyé de Justinien avec un ton de hauteur et de menace. Les hostilités se poussèrent avec une nouvelle vigueur. En 537, Bélisaire ayant laissé de fortes garnisons à Palerme et à Syracuse, fit embarquer ses troupes à Messine et les débarqua à Reggio. Ebermor, qui avait épousé la fille de Théodat, était chargé par son beau-père de défendre l'entrée de l'Italie, sur les frontières de laquelle il était posté avec une puissante armée. Trahissant à la fois son pays et sa famille, il passa dans le camp ennemi avec ses soldats. De Reggio jusqu'à Naples, les vaisseaux et l'armée de Bélisaire s'avancèrent sans la moindre opposition le long du rivage; mais cette dernière ville était défendue par huit cents braves soldats, et protégée, de tous côtés, par des précipices ou par la mer; bien approvisionnée, elle menaçait d'épuiser la patience des assaillans. En effet, au bout de vingt jours, Bélisaire commençait à désespérer de jamais parvenir à la réduire, lorsqu'un soldat isaurien, ayant eu la hardiesse d'aller faire une reconnaissance dans l'intérieur d'un aqueduc desséché, lui apprit qu'on pourrait y pratiquer une issue pour introduire des troupes dans la ville. Bélisaire, ayant de nouveau sommé la place de se rendre, et l'ayant inutilement avertie du danger d'une plus longue résistance, fit passer par l'aqueduc quatre cents soldats qui surprirent les sentinelles et ouvrirent les portes à leurs com-

pagnons. L'entrée des vainqueurs fut signalée par toutes les atrocités familières à une soldatesque effrénée, et tout l'ascendant de Bélisaire fut presque insuffisant pour arrêter le cours des désastres qu'il avait prédits.

Pendant le siège de Naples, Théodat s'était mis à l'abri dans les murs de Rome; sa cavalerie était campée dans les marais Pontins, mais les principales forces des Goths se trouvaient disséminées en Dalmatie, chez les Vénètes et dans les Gaules. Le caractère et la lâcheté trop évidente de leur roi devinrent l'objet d'un examen rigoureux; il fut déclaré indigne du sang dont il sortait et du trône qu'il occupait. Vitigès, qui les commandait, fut élu en sa place aux acclamations unanimes de ses soldats, et Théodat, fuyant la colère de ses compatriotes, fut assassiné, à quelque distance de Rome, par un Goth qui avait à exercer contre lui une vengeance particulière. Vitigès, impatient de revenir à Ravenne pour s'emparer de la main de la fille d'Amalasonthe afin de couvrir son élévation d'une ombre de légitimité, parvint à engager les Goths à se retirer devant un ennemi victorieux. Son dessein était de retarder jusqu'au printemps suivant les opérations de l'attaque, de réunir ses compatriotes dispersés, d'abandonner les possessions trop éloignées du siège du royaume, et de laisser même Rome libre de son choix. Un vieux guerrier, nom-

mé Lederis, fut chargé d'y rester avec quatre mille hommes seulement, ce qui était trop peu pour contenir la population. En effet, des députations du Pape, du clergé, du sénat et du peuple, allèrent porter leur soumission au lieutenant de l'empereur. Bélisaire s'avança donc sans obstacle vers Rome, tandis que la garnison en sortait par une autre route, à l'exception de Lederis, qui refusa de l'accompagner dans sa fuite.

L'activité de Vitigès était parvenue à rassembler, pendant l'hiver, les Goths dispersés dans leurs terres et dans diverses garnisons; il en forma un corps de cent mille hommes et marcha contre Rome à leur tête. Le passage étroit du pont du Tibre lui fut livré par la consternation de ceux qui le gardaient, et Bélisaire, qui avait fait une sortie avec mille cavaliers, se vit tout-à-coup enveloppé par les escadrons de l'ennemi qu'il croyait encore de l'autre côté du fleuve. De sa vie dépendait le sort de l'Italie, aussi fut-il le but de chaque trait, de chaque javelot lancé par les Goths; mais il était adroit et vaillant, et ses gardes le secondèrent si bien, que les Goths prirent la fuite après avoir perdu un millier d'hommes; leurs adversaires, ayant eu l'imprudence de les poursuivre, se virent assaillis par le nombre et se retirèrent, à leur tour, précipitamment. Ce qui augmentait leur terreur, c'est que le bruit avait couru que Bélisaire était blessé, et l'aspect

du héros couvert de sang et épuisé de fatigue avait semblé confirmer la vérité de ce fait; mais il parvint à ranimer l'ardeur de ses soldats et à leur communiquer son courage indomptable; les Goths furent repoussés une seconde fois; Bélisaire rentra triomphant dans Rome, et ne voulut se livrer au repos, dont il avait tant besoin, qu'après avoir visité tous les postes et pourvu à tous les préparatifs de défense de la ville, qu'il prévoyait devoir bientôt être assiégée.

Les Goths ayant en effet passé le Tibre, vinrent devant Rome; Bélisaire ne pouvait leur opposer que le zèle des habitans mal armés et encore plus mal disciplinés, et cinq mille vétérans. Les assiégeans perdirent dix-huit jours en préparatifs et à la construction de machines de guèrre; le dix-neuvième, ils attaquèrent avec une ardeur stimulée par l'espoir du butin que leur promettait cette riche capitale. Si un seul poste eut cédé, c'en était fait de Rome. Mais Bélisaire était trop attentif à observer les divers mouvemens de l'ennemi et à déjouer ses efforts; se multipliant, en quelque sorte, il était par-tout où se se trouvait le danger, donnant ses ordres avec autant de sang-froid que de présence d'esprit. Pendant toute une journée on combattit avec acharnement de part et d'autre; les Goths eurent trente mille hommes de tués, ils furent repoussés de tous côtés et leurs machines réduites en cen-

dres dans une sortie que fit Bélisaire. Après cet effort infructueux, le siége fut changé en blocus; pendant près d'un an qu'il dura, les Goths eurent souvent le dessous dans des engagemens partiels; une fois seulement, Bélisaire ayant accédé aux clameurs de ses soldats, qui demandaient le combat, ces derniers furent battus; mais leur habile général sut ménager leur retraite, et peut-être eut-il à se féliciter d'un évènement qui lui assurait pour l'avenir la confiance et la soumission des soldats punis de leur téméraire présomption. La famine était, pour Bélisaire, un ennemi plus à redouter que les Goths; dès qu'il avait prévu que la ville pouvait être assiégée, il avait fait venir, de Sicile, des approvisionnemens considérables et avait renvoyé de Rome toutes les bouches inutiles, c'est-à-dire, les femmes, les enfans et les esclaves. Toutes ces précautions ne purent néanmoins garantir les habitans, sur la fin du siége, des inconvéniens de la disette et des maladies causées par la mauvaise nourriture. Quoique Bélisaire fût touché de leur position, il persista dans son refus d'accéder à aucune capitulation, et redoubla de vigilance pour prévenir l'effet d'une trahison que le désespoir aurait pu causer.

La vanité de Justinien, qui le faisait aspirer à la domination de l'Italie, le porta à céder aux instances du général, qui sollicitait des renforts.

Il envoya seize cents Huns à Rome avec une somme considérable destinée au payement des troupes; Procope se rendit en Campanie pour rassembler toutes les ressources que pouvait fournir cette province; l'intrépide Antonine, ayant traversé hardiment le camp ennemi, ramena avec elle les secours que demandait son mari, et qui se réunirent à l'embouchure du Tibre. On résolut, dans un conseil de guerre convoqué et présidé par Antonine, de se frayer de force un passage sur ce fleuve. Les Goths ne s'y opposèrent pas : ils étaient alors en pourparler avec Bélisaire qui, pour gagner du temps, feignit d'être disposé à prêter l'oreille à leurs propositions; ils ne voulurent pas interrompre le cours des négociations par des démonstrations hostiles. Les renforts qui venaient d'arriver leur parurent précurseurs d'une flotte et d'une armée considérable, qu'ils crurent voir sur la mer ionienne et dans les plaines de la Campanie. Bélisaire appuya cette illusion par la manière hautaine dont il repoussa l'offre des ambassadeurs de Vitigès, d'acheter la paix par la cession de la Sicile. « L'empereur n'est pas moins » généreux que votre maître, leur dit-il d'un air » méprisant; il vous offre, en retour d'un don » qui ne vous appartient déjà plus, la souveraineté de la Grande-Bretagne, qui était autre» fois une province de l'empire. » Il rejeta également la proposition des Goths, de payer un tri-

but, mais il leur accorda une trève de trois mois, pendant laquelle, ils pourraient apprendre, de Justinien lui-même, quelles étaient ses intentions à leur égard. Il prit possession d'Albe, de Porto et des autres villes évacuées par les Goths, et envoya Jean, dit *le Sanguinairc*, avec deux mille chevaux, pour ravager les environs de Picenum, où les Goths avaient renfermé leurs familles et leurs trésors.

Tandis que Vitigès était ainsi flottant entre une perte certaine et une capitulation honteuse, il apprit que Jean venait de répandre l'épouvante dans les contrées qui s'étendent des Apennins à la mer Adriatique; que son oncle avait été battu, sa capitale menacée, sa femme, fille de la fière Amalasonthe, séduite. Ces nouvelles hâtèrent sa retraite; une dernière tentative qu'il fit contre la ville échoua par la vigilance de Bélisaire, et les Goths, découragés et pressés par la famine, mirent le feu à leur camp et repassèrent le Tibre, un an et neuf jours après le commencement du siége. Vitigès, ayant envoyé son neveu pour punir Milan, qui s'était révolté, alla lui-même attaquer Rimini; mais la prudence et la valeur de Jean-le-Sanguinaire suppléèrent à la faiblesse des remparts de cette dernière ville. Pendant ce temps, l'eunuque Narsès, à la tête de deux mille Hérules et de cinq mille hommes, l'élite de l'Orient, débarquait en Italie, et Bélisaire s'avançait

également avec dix mille vétérans ; les Goths, alarmés, abandonnèrent leurs drapeaux et leurs chefs, et Vitigès courut s'enfermer dans Ravenne. Cette dernière ville et quelques forteresses composaient alors toutes les possessions du monarque goth ; mais la discorde qui s'était glissée parmi les chefs de l'armée impériale, affaiblissait ses ennemis en les divisant. Bélisaire avait, dès avant la levée du siége, fait périr Constantin, qu'il accusait s'être rendu coupable de rapine ; mais le véritable motif qu'on assigna à cette exécution arbitraire fut la vengeance d'Antonine, qui n'avait pu lui pardonner d'avoir parlé trop librement de ses désordres. Tous ceux qui s'étaient rendus coupables du même crime tremblèrent d'éprouver le même sort. Ils engagèrent donc Narsès à résister au vainqueur de Rome et de l'Afrique, et l'exhortèrent à s'emparer du commandement, disant que la délivrance de Rimini lui en donnait le droit. Narsès, vaincu par leurs flatteries, abandonna, quoiqu'à regret, le siège d'Urbino ; quitta, dans la nuit, son collègue, emmenant avec lui les Hérules et dix mille soldats, tant Romains que Barbares, pour aller à la conquête des provinces Emiliennes. Bélisaire, avec le peu de troupes qui lui restaient, vint à bout de réduire Urbino et quelques autres villes qu'il assiégea successivement. Au bout de quelque temps, Narsès fut rappelé, les dissensions s'étei-

gnirent; mais cet intervalle avait laissé aux Goths le temps de reprendre des forces; la conquête de Milan et l'invasion du nord de l'Italie par les Francs, furent la suite de ces troubles. Théodebert, roi d'Austrasie, l'un des plus vaillans princes Mérovingiens, avait été gagné par les présens des Goths, et leur avait promis secrètement son assistance; en effet, sans que Théodebert parut avoir été consulté, dix mille Bourguignons vinrent se joindre à Vitigès, qui faisait le siège de Milan. La ville fut prise et rasée après une résistance opiniâtre qui ne céda qu'aux atteintes de la famine. Théodebert, encouragé par ce succès, se déclara ouvertement et descendit lui-même, à la tête de son armée, dans les plaines d'Italie, en 539. La Ligurie fut dévastée par les Francs, qui se montrèrent aussi terribles à leurs alliés qu'à leurs ennemis. Mais la dyssenterie, qui fit des progrès rapides dans leur armée, contraignit Théodebert d'écouter les sages exhortations de Bélisaire; il se retira, et sa mort, qui eut lieu peu de temps après à la chasse, acheva de débarrasser l'empire d'un ennemi redoutable.

Vitigès se trouva cerné dans Ravenne, dont les fortifications résistaient à tous les assauts; pour le réduire, Bélisaire préféra le moyen lent mais certain, de la famine. Pendant le blocus, il vit arriver deux envoyés de Constantinople, porteurs d'un traité de paix signé par l'empereur

Justinien, qui cédait les pays au delà du Pô au successeur de Théodoric, à qui il laissait également le titre de roi. Le général, malgré l'avis de tous ses officiers, qui avaient signé une déclaration de l'impuissance où ils croyaient de se soumettre Ravenne, refusa de souscrire à ce traité, et se chargea hardiment des risques de sa désobéissance. Il annonça qu'il voulait conduire Vitigès enchaîné aux pieds de l'empereur. Les Goths, étonnés de sa fermeté, éblouis par sa gloire et par ses succès, et dégoûtés d'un roi aux traces de qui semblait s'attacher un malheur opiniâtre, offrirent au nouvel objet de leur admiration de l'aider à monter sur le trône d'Italie et à se rendre indépendant de l'empire. Bélisaire, sans se lier par un serment, eut l'adresse de leur faire accroire qu'il consentait à leurs désirs. Au mois de décembre 539, les portes de Ravenne s'ouvrirent pour le prétendu roi d'Italie, qui commença par s'assurer la ville avant que les Goths fussent revenus de leur surprise. Vitigès fut gardé à vue, quoique traité avec les plus grands égards, l'élite de la jeunesse enrôlée au service de l'empire, et la soumission de Ravenne entraîna bientôt celle des autres villes et des bourgs d'Italie.

La jalousie de l'empereur contre Bélisaire se réveilla de nouveau; il rappela ce héros, qui s'embarqua à Ravenne avec ses prisonniers et son butin. Justinien reçut Vitigès et sa femme avec

une louable courtoisie ; le ci-devant roi des Goths ayant renoncé à l'arianisme, reçut de riches propriétés en Asie avec les titres de patricien et de sénateur. Mais le vainqueur de l'Italie ne put obtenir le triomphe qu'il avait si justement mérité ; cependant les applaudissemens du peuple et des soldats l'accompagnaient par-tout où il paraissait. Sa valeur, sa prudence et sa loyauté, à l'égard d'un maître ingrat et soupçonneux, en auraient fait un être au dessus de l'humanité, si des faiblesses domestiques n'eussent terni la gloire du héros. Son aveuglement à l'égard de sa femme Antonine, qui se livrait ouvertement aux plus honteux désordres, et l'ascendant qu'elle avait pris sur son esprit, si juste et si éclairé, sont un de ces problêmes qu'offre l'étude du cœur humain et qui défie tous les calculs de la philosophie. Cette femme, fille d'une comédienne de mœurs infâmes, avait été alternativement la camarade, l'ennemie et la favorite de l'impératrice Théodora. Elle avait eu, d'un premier mariage, un fils qui servit avec distinction sous son beau-père, et qui, se voyant en butte aux persécutions d'une mère dénaturée, se ligua avec ce dernier, à qui il essaya de desciller les yeux afin de l'engager à réprimer des déréglemens qui le blessaient dans son honneur ; il poursuivit avec acharnement l'amant favori de sa mère, mais celle-ci ayant fait intervenir l'impératrice, Bélisaire eut

la lâcheté de se réconcilier avec sa femme, de tolérer son commerce avec l'amant, qu'il délivra lui-même de la captivité où le retenait son beau-fils, et d'abandonner celui-ci à la vengeance de cette mère cruelle, qui lui fit expier, par les tortures et par la prison, l'imprudence qu'il avait eue de se déclarer contre elle. Au bout de trois ans, il parvint néanmoins à s'échapper de ses mains, embrassa l'état monastique, et nous le voyons ensuite figurer, sous le nom de l'abbé Photius, dans les annales de l'histoire ecclésiastique de l'Égypte.

Avant la campagne d'Italie, Bélisaire avait encouru la disgrâce de l'impératrice et celle de l'empereur. Sur le bruit de la mort de ce dernier, le général ayant fait connaître sa pensée avec l'imprudente franchise d'un soldat, il n'échappa au sort d'un de ses collègues, coupable de la même faute, que par le crédit de sa femme et l'influence de sa renommée colossale. Une amende énorme fut levée sur ses biens. Lorsqu'il partit pour l'expédition d'Italie, ses amis étaient persuadés, ainsi que le public, qu'il saisirait cette occasion pour se venger de son ingrat souverain ; mais ses amis et le public le connaissaient mal ; il ne dévia jamais des principes d'honneur et de fidélité, qui étaient la règle de sa conduite. En dernier résultat, les exploits de Bélisaire furent plus brillans qu'utiles à l'empire, qui n'en retira

aucun avantage réel; en vain fit-il revivre un instant les beaux jours de l'ancienne Rome, la nation, trop corrompue et entraînée dans sa décadence, retomba sur elle-même et s'affaissa comme auparavant; toutefois, il n'en faut pas moins admirer le grand homme qui était parvenu à lui rendre une lueur d'énergie, et qui, avec de faibles moyens, avait opéré de si grandes choses; les succès qu'il obtint sont d'autant plus glorieux que les forces régulières de l'empire, qui, dans un temps, s'étaient élevées à six cent quarante-cinq mille hommes, n'étaient plus guère que de cent cinquante mille sous Justinien, encore se trouvaient-elles disséminées sur plusieurs points sur mer comme sur terre, en Espagne, en Italie, en Afrique, en Égypte, sur les bords du Danube, le long des côtes du Pont-Euxin et sur les frontières de la Perse. Le soldat, très-mal payé, recevait, pour l'indemniser, la permission de piller et d'assouvir toutes ses passions; à défaut d'une armée nationale, on employait des barbares indisciplinés et sans foi; les chefs, au lieu d'avoir le bien public en vue, ne songeaient qu'à s'entre nuire et à s'entraver réciproquement leurs dispositions. L'honneur militaire n'existait plus nulle part si ce n'est chez Bélisaire et chez l'eunuque Narsès. L'empereur, timide quoiqu'ambitieux, descendait à l'artifice et aux flatteries pour semer la division parmi ses ennemis, tan-

dis que la patience avec laquelle il supportait leurs insultes les encourageait à les réitérer. Pendant que Bélisaire soumettait Carthage, Rome et Ravenne, les Persans faisaient trembler Justinien sur son trône; Antioche était détruite par eux, et ils menaçaient la capitale de l'empire.

Les Goths, en rassemblant toutes leurs forces contre Bélisaire, avaient abandonné les rives du Danube ainsi que les provinces de Pannonie et de Norigue. Les Gépides, qui, depuis la mort d'Attila, occupaient les montagnes de la Transylvanie et de la Haute-Hongrie, se hâtèrent de venir s'emparer des forteresses vacantes; leurs étendards flottèrent sur les murs de Sirmium et de Belgrade; ainsi ils bravèrent Justinien; mais ils mirent le comble à l'outrage en lui adressant une apologie dérisoire de leur conduite. « Vos états » sont si vastes, vos cités sont en si grand nombre, ô César! que vous n'êtes occupé qu'à chercher à qui vous devez abandonner vos possessions inutiles; c'est pourquoi les Gépides, vos » braves et fidèles alliés, sont allés au devant de » vos dons, vous montrant, de la sorte, combien » ils comptent sur votre générosité. » L'empereur, au lieu de venger lui-même son injure et celle de ses sujets, invita un peuple étranger à se charger de ce soin; pour s'opposer à l'invasion des Gépides, il appela les Lombards à son aide.

Les Lombards, dont le nom dérive de l'épi-

thète de *Longobards*, que leur avait valu la longueur de leurs lances, descendaient d'une nation barbare, qui, du temps d'Auguste et de Trajan, habitait entre l'Oder et l'Elbe. Ce peuple, d'abord peu nombreux, s'était accru par l'adoption de ses esclaves, et avait toujours su conserver son indépendance par son héroïque valeur. Dans le mouvement général qui précipita sur le midi tout le nord de l'Europe, les Lombards s'étaient insensiblement rapprochés du Danube; mais, depuis quatre ans qu'ils avaient transplanté leurs demeures, ils n'avaient rien changé à leurs mœurs sauvages. Les Hérules, qui occupaient la Pologne méridionale, ne purent résister à ces farouches étrangers, qui, à la requête de Justinien, passèrent le Danube et vinrent s'établir dans la Norique et dans la Pannonie. Leurs excursions furent souvent fatales à leurs alliés dont ils violaient le territoire sans le moindre scrupule. Pendant trente ans ils soutinrent la guerre contre les Gépides et finirent par les expulser; près de quarante mille Lombards périrent dans la seule action qui anéantit la puissance de leurs adversaires, changea l'objet des craintes de Justinien et fit connaître les talens de cet Albin qui devait un jour conquérir l'Italie.

L'empire eut à se défendre contre des ennemis bien plus redoutables que les Gépides; plus d'une fois il se vit au moment de succomber pendant

les invasions des Bulgares et des Esclavons, établis dans les plaines de la Russie, de la Lythuanie et de la Pologne. Afin d'arrêter au passage tous ces peuples qui accouraient du nord, Justinien avait recherché l'amitié des Antes, qui occupaient la Valachie et la Moldavie; mais, soit qu'ils se souvinssent qu'il leur avait auparavant témoigné de la méfiance en faisant construire plusieurs forteresses à proximité de leurs frontières, soit qu'il ne leur fut pas possible de résister, ils ne tentèrent pas de s'opposer aux progrès dés Barbares. Les Bulgares furent les premiers qui traversèrent leur territoire; vinrent ensuite les Esclàvons, qui obtinrent comme eux, à prix d'argent, de traverser le pays. Ces incursions, qui se renouvelèrent tous les ans, durant un assez long intervalle, étaient toujours accompagnées de ravages et de dévastations, mais aucune d'elles n'avait présenté un caractère aussi alarmant que la grande invasion des Bulgares, qui eut lieu au moment même où la prise de Ravenne terminait la campagne d'Italie, si glorieuse pour l'empire. Ils couvrirent alors tout l'espace qui s'étend des faubourgs de Constantinople au golfe d'Ionie, et emmenèrent cent vingt mille captifs. Dans une autre expédition, ils pénétrèrent en Asie d'où ils firent un butin immense, tandis qu'un de leurs partis, qui avait passé les Thermopyles, ravageait l'isthme de Corinthe et détruisait tout ce qui res-

tait de l'antique magnificence de la Grèce. Sur un autre point, trois mille Esclavons, divisés en bandes, ayant défait les forces qu'on avait cherché à leur opposer, mirent au pillage les villes de la Thrace et de l'Illyrie. Enfin, leurs brigandages, suivant le rapport des historiens, enlevaient annuellement à l'empire deux cent mille de ses habitans.

Ce fut à l'époque où avaient lieu ces irruptions successives, que l'existence des Turcs fut révélée à l'Europe. Ce peuple belliqueux habitait, dans l'origine, au centre de l'Asie, les montagnes d'Altai, soumises à l'autorité du khan de Geougen; là sa principale occupation était de forger le fer que fournissaient en abondance les mines du pays, et d'en fabriquer des armes pour le service de son maître. En 545, Bertegena, l'un d'eux, ayant engagé ses compatriotes à profiter de leur industrie pour s'armer eux-mêmes et conquérir leur indépendance, ils soutinrent, contre les tribus voisines, divers combats dont ils sortirent toujours victorieux. Tant de bonheur inspira à leur chef l'audace de demander en mariage la fille du khan, qui la refusa avec mépris à celui qu'il regardait comme son esclave. Bertegena obtint alors la main d'une princesse de la Chine; mais, quoique de son côté son ambition fut satisfaite, il n'oubliait pas l'affront qu'il avait reçu du khan et il ne tarda pas à s'en venger par l'ex-

termination totale de la nation des Geougens. Dès ce moment, les Turcs, maîtres de la Tartarie, portèrent au loin leurs armes victorieuses; en peu de temps ils étendirent leur domination depuis le Kamtschatka, au nord, jusqu'aux rives de l'Indus, au midi; à l'est, ils n'étaient bornés que par la Chine, et à l'Ouest, ils s'avancèrent jusqu'à la ville de Bosphore, appartenant à l'empire, et en firent le siége. Il eut été difficile à un seul de régir de si vastes états, Bertegena y établit trois princes de sa famille, qui devaient gouverner en son nom, mais ceux-ci ne tardèrent pas à s'affranchir de son autorité; insensiblement le luxe énerva les conquérans, et les peuples conquis parvinrent à recouvrer leur indépendance. Les progrès des Turcs furent interrompus pendant près de deux siècles, après lesquels ils reparurent avec un nouvel éclat.

Parmi les nations qu'ils avaient soumises, se trouvaient les Onigouros, dont le chef périt dans la bataille qui décida du sort de ses sujets. Vingt mille guerriers, qui survécurent à la destruction de leur tribu, préférant l'exil à la servitude, s'avancèrent le long du Volga en se faisant passer pour une tribu des Avares, peuple qui, après avoir rendu son nom formidable, avait subi, comme bien d'autres, le joug des Turcs. Arrivés au pied du mont Caucase, dans le pays des Alains et des Circassiens, ils entendirent parler, pour la

première fois, de la splendeur apparente de l'empire de Constantinople et de sa faiblesse réelle. Ils obtinrent du gouverneur d'une ville frontière la permission d'envoyer un ambassadeur dans la capitale de l'empire. L'imprudent Justinien accepta sans balancer l'offre de ces inconnus de s'enrôler à son service moyennant une rétribution annuelle et la concession d'un pays fertile où ils s'établiraient. Un officier de ses gardes accompagna l'ambassadeur, à son retour au camp des Avares, qu'il engagea par de riches présens à délivrer l'empire de ses ennemis. En effet, en moins de dix ans, ce peuple eut réprimé les brigandages des Bulgares et des Esclavons ; il vint ensuite camper dans le voisinage du Danube ou de l'Elbe. Son roi, qui prenait le titre de *chagan*, affectait de tenir à l'amitié de l'empereur d'Orient, qui se laissa prendre à ses protestations spécieuses, jusqu'à ce qu'un de ces barbares fut venu révéler dans quels desseins secrets ses compatriotes avaient recherché l'alliance d'un état qu'ils comptaient envahir à la première occasion favorable. La cour de Bysance profita de cet avis pour se mettre en garde contre eux.

Vers la même époque, un ambassadeur vint, de la part des Turcs, proposer à l'empereur de se liguer avec eux contre le roi de Perse. En se présentant devant Justinien, il fit l'énumération des conquêtes et de la puissance de son maître

Disabul, et demanda, en son nom, que le souverain de Constantinople cessât de protéger les prétendus Avares qui n'étaient que des rebelles fugitifs. L'empereur renonça publiquement à l'alliance des Onigours, et envoya un de ses ministres porter, au fond de la Tartarie, son consentement aux propositions de Disabul. L'ambition de Chosroës entretint l'union des deux états, qui, sans l'obligation de réprimer les desseins d'un voisin dangereux, auraient été aussi peu disposés l'un que l'autre à respecter la foi des traités.

Chosroës, autrement Noushirvan, était troisième fils de Cabades, qui, dans l'année 502, avait porté la désolation sur le territoire de l'empire, soumis Martyropolis, détruit Théodosiopolis, et surpris, après un siége de trois mois, la ville d'Amida, dont les malheureux habitans furent presque tous massacrés. Cabades avait une partialité marquée pour ce jeune prince, en faveur duquel il comptait renverser le droit de primogéniture établi pour la succession du royaume. Cette même prédilection l'avait porté à désirer que son fils fût adopté par l'empereur de Constantinople. Justin, qui régnait alors, y avait consenti, et Chosroës était déjà arrivé sur les bords du Tigre quand il reçut l'invitation de rétrograder, le questeur Proclus ayant fait entendre à l'empereur que cette adoption pourrait, par la suite,

fournir un prétexte pour élever des prétentions à l'empire. Cet affront était de nature à n'être jamais oublié, et Chosroës le prouva, lorsqu'après la mort de son père, un parti puissant l'éleva sur le trône de Perse au mépris des droits de ses deux aînés, qui, par leur mort, ordonnée sur la vague supposition d'un complot contre leur frère, expièrent le tort d'être nés avant lui. Chosroës, ayant affermi au dedans sa puissance par un crime, s'occupa de ce qui se passait au dehors. La Perse faisait la guerre contre Constantinople, il jugea à propos de la continuer; mais Justinien, voyant à quel ennemi il allait avoir affaire, préféra acheter la paix à prix d'or; la démolition de l'importante citadelle de Dara, qui inquiétait les Persans par sa force et sa position, fut arrêtée, et il fut convenu que le général de l'armée d'Orient ne l'occuperait jamais. L'empereur mit à profit cet intervalle de paix, qu'il avait obtenu en sacrifiant à la cupidité de Chosroës les dépouilles de Carthage. Mais quand le monarque persan apprit qu'en trois campagnes seulement Bélisaire s'était emparé de la Sicile, de l'Italie et de Rome, rien ne pût égaler sa surprise et ses alarmes, si ce n'est le dépit qu'il manifesta. Jaloux et irrité de tant de triomphes, il engagea Almondar, l'un de ses vassaux, qui dans ce moment était en guerre avec une des tribus alliées de l'empire, à envahir la Syrie. Justinien, au lieu de repousser,

par la force, les hostilités d'Almondar, chercha à le détacher de Chosroës, et appela les nations éloignées de la Scythie et de l'Éthiopie, qu'il invitait à s'emparer des provinces appartenant à la Perse. Aussitôt les Goths et les Arméniens adressèrent leurs plaintes à Chosroës, et lui demandèrent de les protéger. « L'ambitieux Justinien, » dirent-ils, aspire à la domination universelle. » N'a-t-il pas violé les priviléges de l'Arménie et » l'indépendance de la Colchide ? Ne s'est-il pas » emparé des froides régions où se trouve la ville » de Bosphore et des vallées délicieuses où croît » le palmier au bord de la mer Rouge ? Les Mau- » res, les Vandales, les Goths, ont courbé suc- » cessivement leur tête sous le joug de cet oppres- » seur, et l'on a vu tous les peuples étonnés de- » meurer immobiles au spectacle de la chute de » leurs voisins, sans songer que le même sort » leur est réservé tôt ou tard. Roi de Perse, ne » laissez pas échapper l'instant favorable ; tandis » que les forces de Justinien et le héros qui les » commande, sont au loin occupés dans les con- » trées d'Occident, l'Orient est sans défense. » Mais si vous hésitez, si vous attendez trop tard, » Bélisaire accourra, des bords du Tibre sur » ceux du Tigre, et la Perse n'aura que le triste » avantage d'avoir survécu quelques jours aux » autres nations. » Un prince ambitieux n'avait pas besoin de ces argumens pour se décider ;

Chosroës promit aux supplians d'aller en personne combattre l'ennemi qu'ils redoutaient. Il s'avança donc, en cotoyant la rive occidentale de l'Euphrate, et pénétra dans le cœur de la Syrie, ne rencontrant aucun obstacle qui pût arrêter ses pas ou lui procurer l'occasion d'une victoire. Hiéropolis, Alep, Apamée et Chalcis, furent tour-à-tour assiégées et offrirent une rançon considérable pour leur délivrance. Antioche avait été renversée par un tremblement de terre; mais Théopolis l'avait remplacée, et Justinien s'était plû à favoriser ses progrès par sa libéralité. Cette ville fut également investie; un instant elle crut échapper au sort des autres, parce que six mille soldats, envoyés à son secours, venaient d'entrer dans ses murs; mais, au moment où les Persans appliquaient leurs échelles pour monter à l'assaut, la garnison prit la fuite par la porte opposée, et Théopolis, sans défense, fut livrée aux flammes et presqu'entièrement consumée. A six lieues d'Antioche, le fleuve Oronte se jette dans la Méditerranée, le fier Chosroës s'avança jusque là, et après s'être baigné dans la mer, il offrit un sacrifice au soleil dans ce lieu qu'il regardait comme le terme de ses conquêtes. Il reprit ensuite le chemin de l'Euphrate, emportant avec lui les dépouilles de la Syrie. La Palestine et les richesses de la cité sainte devinrent l'objet de son ambition, qui aspirait également à la posses-

sion de Constantinople et du palais des Césars.

Le vainqueur de l'Italie fut rappelé en Orient pour s'opposer à ces progrès. Tandis que Chosroës parcourait les côtes de la mer Noire, Bélisaire alla camper au delà de l'Euphrate à deux lieux de Nisibe. Son projet était de forcer les Persans à en sortir, mais la désertion des Arabes, qu'il avait envoyés pour ravager la province, l'obligea d'y renoncer. Après la prise de la citadelle de Sisaurane, il reçut l'ordre de revenir à Constantinople; cependant on lui rendit le commandement l'année suivante, quand les succès de l'ennemi firent sentir combien ses talens et sa réputation étaient nécessaires au salut de l'empire. Il obligea les généraux qui s'étaient renfermés dans les murs d'Hiérapolis, à le suivre, et ayant rassemblé toutes les forces dont il pouvait disposer, il alla prendre position sur les bords de l'Euphrate. Son attitude menaçante empêcha Chosroës de s'avancer dans la Palestine, comme il l'avait résolu; redoutant le sort d'une bataille dans un pays si distant de ses états, ce prince se hâta de repasser l'Euphrate. L'adroit Bélisaire accéléra la retraite des Perses en feignant de vouloir s'y opposer. Lorsque ce général fut obligé de retourner en Italie, on eut occasion de s'apercevoir du préjudice que causait son absence, car quinze généraux qui lui succédèrent au commandement, furent défaits dans les montagnes d'Ar-

ménie, avec une armée de trente mille hommes, par quatre mille Persans. Mais les villes d'Edesse et de Dara résistèrent aux ennemis, la famine arrêta le cours des hostilités, et Chosroës tourna ses efforts du côté de la Mingrelie.

Ce pays, autrefois soumis au protectorat de l'empire romain, s'en était dégagé peu à peu à mesure que celui-ci s'affaiblissait graduellement, et avait fini par tomber entre les mains des Lazis, qui avaient donné leur nom à ce royaume. Le roi des Lazis reçonnaissait la suprématie de la Perse et recevait d'elle sa couronne sans que les empereurs revendiquassent un privilége qu'ils auraient été en droit de réclamer. Mais sous le règne de Justin, l'influence du christianisme changea la face des choses. Zathus, qui avait reçu le diadême du roi de Perse, rejeta la religion des mages et vint se faire baptiser à Constantinople, où l'empereur le confirma dans sa royale dignité, et prétexta l'intérêt de la religion pour reprendre son ancienne autorité sur la Mingrelie. Cette nouvelle alliance ne fut pas de longue durée; l'ambition et la rapacité de la cour de Bysance la rompirent bientôt; l'empereur, ayant fait construire à Petra une forteresse qui dominait une partie du territoire des Lazis, leur pays en souffrit, le commerce fut entravé, et le prince Gubazes, qui régnait alors, ne posséda plus qu'une ombre de royauté que lui laissaient les

agens de Justinien. Son peuple, indigné, implora le secours de Chosroës, qui s'avança en silence par les défilés du mont Caucase. Petra capitula et Gubazes fit hommage de son sceptre au monarque persan. Mais les Lazis reconnurent bientôt que le nouveau maître qu'ils s'étaient donné était un tyran encore plus rigoureux que l'ancien. L'intolérance des mages devint insupportable à une nation chrétienne. Chosrës, qui s'aperçut des progrès du mécontentement, avait déjà tout disposé pour faire assassiner le roi et transférer ailleurs les habitans, lorsque ceux-ci s'adressèrent à Justinien, qui accueillit l'assurance de leur repentir, et envoya Dagistée pour les délivrer des Persans.

Ce général entreprit aussitôt le siége de Petra. Cette ville se trouvait située sur une montagne escarpée; le roi de Perse, depuis qu'il s'en était rendu maître, avait encore ajouté aux fortifications élevées par Justinien; on y avait formé des approvisionnemens pour cinq ans, et quinze cents Persans, qui y étaient renfermés, repoussaient vigoureusement les assauts réitérés des troupes impériales. Déjà le nombre des guerriers assiégés était réduit à quatre cents, et plusieurs brèches avaient été faites à la muraille, quand un renfort de trois mille soldats entra dans la place; aussitôt les brèches furent réparées et de part et d'autre on recommença à combattre avec

une nouvelle ardeur. Les assiégeans plantent leurs échelles ; Bessas, leur chef, vétéran septuagénaire, y monte le premier et succombe, mais ses soldats jurent de le venger, ils s'élancent dans la ville avec impétuosité, tout tombe devant leur courage et la supériorité de leur nombre, et, malgré les prodiges de valeur de la garnison, ils se rendent maîtres de la ville ; la plus grande partie des Persans avaient péri ou pendant le siége ou dans cet assaut ; sur sept cent trente prisonniers que les vainqueurs firent ce jour-là, il ne s'en trouva que dix-huit qui n'eussent pas été blessés ; cinq cents hommes qui restaient dans la ville, allèrent s'enfermer dans la citadelle, où ils rejetèrent la capitulation avantageuse qu'on leur proposait, et devinrent la proie des flammes.

Chosroës, ayant rassemblé une nombreuse armée, l'envoya en Mingrelie. Cette masse d'hommes dévora bientôt toute la subsistance des habitans, et les troupes de l'empire se virent obligées de se retirer peu à peu vers le rivage de la mer, où elles se construisirent un camp entouré par de forts retranchemens et défendu par la rivière Phasis, le Pont-Euxin et une flotte assez considérable. Les Persans essayèrent de les y forcer, mais ils avaient affaire à des gens que le désespoir avait rendus invincibles, et furent honteusement repoussés avec une perte considérable. Chosroës, alors renonça à poursuivre cette guer-

re, l'expérience lui ayant démontré qu'il est impossible de soumettre une contrée éloignée sans le secours de ses habitans. La fidélité de Gubazes était sortie victorieuse de toutes les épreuves; elle avait résisté aux promesses et aux séductions de la cour de Perse; mais il osa se plaindre des officiers de Justinien, qui traitaient des alliés avec moins d'égards que leurs ennemis. Le langage de la vérité fut regardé comme une insulte, et Gubazes fut poignardé dans une conférence amicale où il s'était rendu sans méfiance, d'après un ordre équivoque émané de la cour de Constantinople.

Après bien des négociations et des hostilités, Justinien et Chosroës, tous deux au déclin de l'âge et fatigués de la guerre, conclurent un traité qui laissa respirer leurs sujets pendant cinquante ans; mais le roi de Perse, dont la puissance s'était accrue avec la faiblesse de Justinien, sut forcer son rival, en retour de l'abandon qu'il fit de ses droits sur Cholchos, au payement annuel de trente mille pièces d'or, somme trop modique pour n'être pas regardée comme un tribut humiliant. L'empereur y consentit; il voyait son adversaire vainqueur des rebelles de l'Hyrcanie, maître des bords de l'Indus et des contrées fertiles de l'Arabie-Heureuse; il trembla d'ajouter encore à la liste nombreuse de ses conquêtes, et subit le joug de la nécessité.

On a généralement reproché à Justinien d'avoir recherché l'alliance des Éthiopiens; des nègres sauvages, a-t-on dit, ne devaient pas être appelés au sein des nations civilisées. Ce reproche n'est pas fondé; les peuples de l'Abyssinie ne doivent pas être confondus, à raison de leurs traits et de la couleur olivâtre de leur teint, avec les originaires d'Afrique; il est plus probable qu'ils descendent d'une colonie d'Arabes qui se sera établie dans cette province. Ils étaient chrétiens, cultivaient les sciences qu'ils avaient importées d'Égypte, et leurs vaisseaux avaient étendu leur commerce jusqu'à l'île de Ceylan. Justinien jugea donc que l'alliance d'un peuple dont le négus ou chef commandait à sept royaumes, n'était pas à dédaigner. Son projet était, non-seulement de déchaîner contre la Perse un ennemi puissant, mais encore de lui enlever le monopole du commerce des soies. Jusqu'à cet empereur, la fabrication de cette précieuse marchandise appartenait exclusivement à la Chine, qui seule possédait les vers à soie. Deux missionnaires, qui avaient porté dans ce pays la connaissance de l'évangile, conçurent le projet d'introduire la soie en Europe. Encouragés par les dons et les promesses de Justinien, ils retournèrent en Chine et en rapportèrent, dans le creux d'une canne, les œufs de l'insecte qui produit la soie, ainsi que la connaissance des procédés nécessaires

pour l'élever. Constantinople fut bientôt en état de rivaliser avec la Chine : ce fut pour se procurer le débouché de ce produit que Justinien cherchait à s'assurer des Éthiopiens. Ses ambassadeurs furent très-bien reçus, mais sa proposition d'un traité de commerce demeura sans réponse, et celle d'une guerre contre la Perse ne produisit que des menaces sans résultat réel. Le souverain d'Éthiopie, incapable de défendre ses propres états, ne pouvait songer à envahir ceux des autres. Les Éthiopiens furent chassés de l'Asie; cet événement, qui paraît d'abord de peu d'importance, prépara les progrès du mahométisme, qui aurait été étouffé presqu'en naissant, si l'Arabie avait pu lui opposer une nation forte et chrétienne, à ces innovations politiques et religieuses dont l'influence a bouleversé le monde entier.

Justinien envisageait, dans ses conquêtes, autant le profit que la gloire. Sur les pas de Bélisaire marchait un ministre de l'empereur, dont la mission était de lever sur les peuples vaincus des contributions énormes, sans égard pour les plaintes de ces malheureuses victimes de la guerre. Son insatiable avarice fut enfin punie par la sédition de l'armée d'Afrique. Plusieurs soldats, qui avaient épousé les veuves et les filles des Vandales, voulurent défendre les propriétés que Genséric avait autrefois assignées à ses troupes et qui

maintenant étaient devenues leur héritage. Les Hérules, qui presque tous professaient l'arianisme, et ne voyaient qu'à regret le triomphe des orthodoxes, se joignirent aux mécontens. Quatre cents Vandales, que Bélisaire envoyait en Orient pour les enrôler au service de l'empire, s'étant emparés des vaisseaux sur lesquels on les avait embarqués, abordèrent sur une côte déserte de l'Afrique où ils levèrent l'étendard de l'indépendance. Pendant ce temps, Carthage était attaquée par une armée de rebelles; la vie de Salomon courut les plus grands dangers, la ville fut mise au pillage, et le gouverneur se sauva en Sicile avec sept de ses amis. Huit mille insurgés, assemblés dans les plaines de Bulla, élurent, pour chef, Stoza, qui était un simple soldat, mais qui était doué d'un courage à toute épreuve et d'une éloquence irrésistible : ce dernier talent lui fut utile après sa défaite par Bélisaire et par le neveu de l'empereur; il séduisit l'armée romaine dont les chefs, qui se reposaient sur la foi de ses promesses, furent massacrés par son ordre. Après avoir épuisé toutes les ressources de la perfidie et de la force ouverte, Stoza se retira dans les déserts de la Mauritanie, épousa la fille d'un prince barbare, et fit courir le bruit de sa mort pour échapper aux recherches de ses ennemis; cependant les progrès du mécontement public l'ayant engagé à reparaître de nouveau, il vint

attaquer Carthage, mais il fut tué dans un combat singulier; en expirant, il s'applaudit de ce que son antagoniste, percé de sa main, ne lui survivrait pas. L'exemple de Stoza entraîna Gontharis, qui fomenta une sédition parmi les gardes, traita secrètement avec les Maures, et gouverna Carthage en despote pendant trente jours, après lesquels il fut poignardé, dans un festin, par Artaban. Sa mort fit rentrer Carthage sous l'obéissance de l'empereur.

Depuis la victoire remportée par Salomon sur les Maures réfugiés sur les hauteurs du mont Aurase, ces peuples s'étaient soumis à l'empire; mais cette soumission, fruit de la crainte, ne pouvait durer long-temps. Ils estimaient et respectaient Salomon; ses deux neveux, Cyrus et Sergius, étaient, au contraire, l'objet de leur haine et de leur mépris. Le dernier ayant, au mépris des lois de l'hospitalité, fait massacrer, à sa propre table, quatre-vingts députés d'une de leurs tribus, un cri de vengeance retentit jusqu'au fond des vallées du mont Atlas. A cet appel, la nation entière se leva sous le commandement d'Antalas qui s'était précédemment signalé contre les Vandales. Salomon, qui s'avança pour combattre cette insurrection, fut étonné du nombre et de l'aspect menaçant des bataillons ennemis; il leur proposa un traité, offrant de s'engager par les sermens les plus forts. « Quels sermens

» fera-t-il? s'écrièrent les Maures indignés; jurera-t-il sur l'Évangile, ce livre sacré des chrétiens? Mais ce fut sur ce même livre que son » neveu engagea sa foi à nos innocens et malheureux frères. Voyons donc, avant de nous y fier » une seconde fois, si leur Dieu punira le parjure » et vengera l'honneur de son livre. » Il le vengea, en effet, par la mort de Salomon et la déroute complète de son armée dans les plaines de Tebasta. La joie du vainqueur ne fut pas de longue durée; de nouvelles troupes marchèrent à sa rencontre, et dix-sept princes maures périrent dans la même affaire. Mais cette guerre fut encore plus funeste à l'empire par les incursions des Maures sur son territoire. Si l'on en croit Procope, l'Afrique perdit, sous le gouvernement de Justinien, cinq millions d'habitans, et des contrées populeuses devinrent presque désertes.

Les Goths, battus en Italie par Bélisaire, avaient perdu leur roi, leur capitale et deux cents mille de leurs plus braves soldats. Mais Pavie, défendue par une garnison de mille hommes, résistait encore. Ceux-ci mirent à leur tête Totila, qui releva la gloire de sa nation, et conçut le dessein hardi de reconquérir la couronne d'Italie. Vérone avait été assiégée par les troupes impériales; les chefs de l'armée s'étant arrêtés à quelque distance pour régler d'avance le partage du butin, il n'y avait sous les murs de la ville que cent

hommes de troupes auxiliaires, avec Artabaze leur chef; les Goths qui avaient d'abord pris la fuite, s'aperçurent de la faiblesse de leur ennemi, et revinrent sur leurs pas. Artabaze et ses soldats furent défaits, et Vérone resta aux Goths. Totila ayant ensuite remporté sur les Romains une victoire éclatante, traversa le Pô, les Apennins, et vint mettre le siège devant Naples. L'empereur envoya une escadre et des troupes au secours de la ville; mais les défaites du commandant et du gouverneur de la Sicile où elles débarquèrent, permirent à Totila de s'opposer à leur marche. Naples fut obligée de se soumettre au vainqueur qui, s'étant rendu maître de la Lucanie, de la Pouille et de la Calabre, s'avança jusqu'à sept lieues de Rome, et invita le sénat et le peuple à comparer la tyrannie sous laquelle ils gémissaient, avec la douceur de la domination des Goths.

Depuis trois ans l'Italie était opprimée par onze chefs aussi dépravés les uns que les autres, et ses habitans étaient réduits à n'espérer que dans les vertus du chef barbare qui venait les délivrer du joug des agens d'un gouvernement corrompu. La modération, la sagesse de Totila étaient connues; ses amis et ses ennemis pouvaient également compter sur sa clémence et sur sa loyauté. Il fit raser les fortifications des villes pour épargner aux habitans les calamités insé-

parables d'un siège. Rarement les déserteurs et les prisonniers romains ne se laissaient entraîner par sa douceur et sa libéralité à entrer à son service ; les esclaves étaient attirés par sa promesse de les protéger contre leurs maîtres, et il se vit bientôt à la tête d'un peuple nombreux qui accourut en foule sous ses drapeaux, et prit le nom de Goths, des mille soldats qui composaient à Pavie toute son armée.

Totila était un antagoniste digne de Bélisaire ; ce fut Bélisaire que l'on envoya contre lui, en 544. Ce général étant entré à Ravenne, avec des forces peu considérables, adressa aux villes l'ordre plutôt que l'invitation, de repousser l'étranger. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'attachement des provinces d'Italie pour l'empire était détruit sans retour, et qu'il devait se résoudre à demeurer spectateur oisif des progrès de Totila. Il fit part à Justinien de la situation des affaires et de la position où il se trouvait. « S'il » suffisait de Bélisaire pour terminer la guerre, » lui disait-il, elle serait finie; car Bélisaire est » en Italie ; mais, si vous voulez vaincre, il faut » quelque chose de plus. Qu'est un général sans » soldats ? Il me semble qu'on devrait me rendre » mes vétérans et mes gardes. Avant de commen» cer mes opérations, il faudra m'envoyer un » renfort considérable de troupes ; et ce ne sera » qu'à prix d'argent que nous pourrons nous pro-

» curer un corps de cavaliers huns dont le se-
» cours nous est indispensablement nécessaire. »
Une demande si pressante ne fut point écoutée. Bélisaire traversa la mer Adriatique pour aller attendre à Dyrrachium l'arrivée des troupes qui tardèrent long-temps à venir. Lorsqu'enfin elles furent toutes rassemblées, il s'aperçut qu'elles étaient en trop petit nombre pour délivrer Rome. La route était couverte d'ennemis. Le général de Justinien sentit que la prudence lui défendait de courir la chance d'un combat; il préféra se rendre par mer des côtes de l'Epire à l'embouchure du Tibre. Rome était défendue par trois mille soldats commandés par Bessas, dont l'avarice égalait la valeur. Il profita de la longueur du siége pour se livrer à des spéculations lucratives; les habitans opprimés commençaient à sentir les atteintes de la famine, quand la nouvelle de l'arrivée de Bélisaire vint leur rendre l'espoir. Ce général s'avançait à la tête de sa cavalerie qu'il avait fait débarquer dans le port. Son infanterie, ainsi que les bagages, remontaient le Tibre dans de grandes barques, malgré les chaînes et les barrières qu'avait fait placer Totila pour s'opposer à la navigation du fleuve. Rome se mit à pousser des cris de joie et de triomphe. Rome était en effet sauvée, si Bélisaire n'avait pas été contrarié par l'imprudence de ses officiers. Il avait donné ordre à Bessas de sortir de la ville, et

à son lieutenant Isaac de ne pas quitter le port ; mais la cupidité retint Bessas à Rome, et Isaac, victime de sa témérité, se fit prendre par un ennemi plus fort que lui. Sur l'avis de cette défaite, Bélisaire rétrograda pour aller défendre le seul point dont il était maître sur les côtes de Toscane. Le dépit qu'il en eut, lui causa une fièvre assez dangereuse, et Rome demeura sans défense contre le courroux de Totila. La garnison était affaiblie et découragée par la disette ; quatre sentinelles livrèrent la porte remise à leur garde à Totila, qui entra dans la ville le 17 décembre 546. Bessas prit la fuite avec ses soldats, ainsi que les principaux habitans. Le vainqueur accorda aux humbles prières de l'archidiacre Pélage la vie des hommes et l'honneur des femmes; mais il s'empara des dépouilles les plus précieuses, et abandonna le reste au pillage. Il fit aussi démolir le tiers des murailles de la ville; il aurait exécuté sa menace de changer Rome en un vaste pâturage, sans les remontrances de Bélisaire, qui l'invita à ne pas se déshonorer par la destruction de ces monumens consacrés à la gloire des morts et aux plaisirs des vivans. Ayant ensuite établi un camp d'observation aux environs de Rome, pour surveiller les mouvemens de Bélisaire, il se dirigea vers la Pouille avec le reste de ses forces. Après le départ de Totila, Bélisaire, à la tête de mille chevaux, sortit du port, tailla en pièces

l'ennemi qui s'opposait à sa marche, entra dans Rome, et arbora son étendard sur le sommet du Capitole (547). Il fit venir une partie de ses troupes; les habitans de leur côté s'empressèrent de rentrer dans leurs foyers; on répara les murs à la hâte, et les clefs de la ville furent envoyées pour la seconde fois à Justinien. Totila revint au bout de vingt-cinq jours, ne respirant que vengeance; mais dans trois assauts consécutifs ses troupes furent repoussées par celles de Bélisaire, et la puissance de Totila, élevée par la fortune des armes, s'écroula de la même manière. L'empereur aurait dû seconder de tout son pouvoir les démarches de Bélisaire; au lieu de cela, ce général reçut ordre de laisser à Rome une forte garnison, et d'aller en personne soumettre les Lucaniens révoltés; sans soldats, sans argent, il se trouva exposé aux dangers d'une guerre sans gloire; ce ne fut qu'après la mort de l'impératrice, qu'Antonine put enfin obtenir son rappel.

Après avoir si souvent échappé au fer de l'ennemi, Bélisaire fut en butte au poignard des conspirateurs. Artaban, qui avait immolé l'usurpateur Gontharis, demandait pour prix de ce service la main de la nièce de l'empereur. Son orgueil s'offensa du refus qu'il essuya. Il jura la mort de Justinien; mais ses complices jugèrent convenable de ne rien entreprendre avant de s'être défait de Bélisaire. Ce délai fut cause que

l'on découvrit le complot. Un arrêt du sénat condamna à mort les conspirateurs; mais Justinien leur fit grâce, et se contenta de leur infliger une réclusion temporaire. Bélisaire, dont les nombreux services avaient toujours été payés d'ingratitude, devint cher à son maître par le danger commun qu'ils avaient couru; il reçut les titres de général de l'Orient et de comte du Palais. Joannine, sa fille unique, fut fiancée à Anastase, neveu de l'impératrice, qui retarda, sous divers prétextes, la célébration du mariage; et après la mort de Théodora, ce fut Antonine qui, sans avoir égard à l'honneur de sa fille, rompit avec éclat cette alliance, avant qu'elle eût été ratifiée aux pieds des autels.

Bélisaire n'eut pas plutôt quitté Rome, que Totila revint l'assiéger. Comme la première fois, des soldats gagnés lui en ouvrirent les portes. Les Goths s'y précipitèrent en foule, la garnison qui prit aussitôt la fuite, fut cernée avant d'arriver au port de Centumcelle. Totila fit son entrée dans la ville, en 549; mais ce fut avec des intentions moins hostiles; il apporta le plus grand soin, au contraire, à garantir des insultes de ses soldats, ces édifices qui faisaient l'embellissement d'une cité qu'il regardait comme la capitale de son royaume. Il étendit ensuite ses conquêtes dans des parages éloignés; la Sicile, la Corse, la Sardaigne tombèrent en son pou-

voir, et trois cents galères portèrent là terreur de son nom jusque sur les côtes de la Grèce. Cependant, loin de se laisser énivrer par tant de succès, il ne cessa point de solliciter la paix, et de proposer un traité d'alliance offensive et défensive avec l'empire : modération bien rare dans un vainqueur, et bien digne d'éloges !

Justinien n'aurait peut être pas rejeté les avances d'un ennemi si généreux, sans les instances du pape Vigile, qui le somma, pour ainsi dire, de reconquérir l'Italie. La flotte et l'armée qu'il envoya pour chasser les Goths de la Sicile, avaient pour commandant ce même Artaban, qui avait une fois conspiré contre la vie de l'empereur, ce choix étrange eût pour motifs ses talens militaires, et la reconnaissance qu'il devait à celui qui lui avait fait grâce; il se montra digne, en effet, de cette noble confiance. Le commandement du principal corps d'armée avait été donné à Germain, neveu de l'empereur, homme de mérite, que l'intrigue et la jalousie avaient tenu trop long-temps écarté du poste qu'il aurait dû occuper. La nouvelle de sa nomination causa le plus vif plaisir aux Italiens dont il était très-aimé ; les vétérans accouraient s'enrôler volontairement sous ses drapeaux; mais il fut frustré de la gloire qui l'attendait par une courte mais cruelle maladie à laquelle il succomba. Cependant, son nom avait réchauffé tous les esprits et

fait revivre l'énergie du peuple. Ancône, Crotone et Centumcelle opposèrent une vigoureuse résistance à Totila; Artaban réussit à s'emparer de la Sicile, et la flottille des Goths fut détruite dans l'Adriatique.

Germain avait été remplacé par l'eunuque Narsès, dont les hautes qualités rachétaient l'ignominie attachée à ce nom. Elevé dans le palais, à l'école de la flatterie et de la dissimulation, Narsès avait appris à gouverner les esprits à son gré, et lorsqu'ensuite les emplois de trésorier et de chambellan lui procurèrent un libre accès auprès de l'empereur, celui-ci fut étonné d'entendre les conseils les plus mâles et les plus énergiques sortir de la bouche de son favori. Pendant la première expédition d'Italie, Narsès, qui en faisait partie, avait acquis une connaissance pratique des lieux et de l'art de la guerre; douze ans après, il fut choisi pour aller mettre à fin ce que le premier général de l'empire n'avait fait qu'ébaucher. Il débuta, dans son commandement, sous d'heureux auspices; sa libéralité bien connue attira sous les drapeaux, tant les sujets que les alliés de l'empire, les Huns, les Hérules, les Lombards, les Persans, accouraient en foule; et ce fut à la tête de cette force imposante qu'il s'avança le long du rivage de la mer, tandis qu'une flotte, qui devançait sa marche, allait s'emparer de l'embouchure de la Brinta, de l'Adige et du Pô. De

Ravenne, où Narsès s'était arrêté pour rassembler tout ce qu'il pourrait de soldats du pays, il se porta à la rencontre de l'ennemi.

Totila, qui ne comptait pas sur la fidélité de ses sujets, résolut de risquer, dans une seule bataille, le destin de son royaume. Les deux armées se rencontrèrent près de Tagina. Narsès fit offrir, non la paix mais une amnistie, au roi des Goths, qui répondit qu'il voulait vaincre ou mourir. L'eunuque alors se mit à parcourir les rangs, exhortant ses soldats au combat et à la victoire, qu'il leur présentait comme certaine. Pendant toute la matinée, les armées, à peine distantes l'une de l'autre de deux portées de trait, ne firent aucun mouvement. Narsès attendait que son adversaire attaquât, et celui-ci ne voulait rien faire avant d'avoir reçu un renfort de deux mille Goths, qui formaient sa dernière réserve. Dès qu'ils arrivèrent, Totila se retira dans sa tente pour quitter sa riche armure et revêtir celle d'un simple soldat, ensuite il donna le signal. La cavalerie des Goths fut repoussée, poursuivie et dispersée par les Romains; six mille Goths restèrent sur le champ de bataille. Leur roi fut attaqué par un Gépide, qui le perça d'un coup de lance au moment où il entendit quelqu'un s'écrier : Epargnez le roi d'Italie! Les Goths qui l'entouraient, se hâtèrent de le venger, et transportèrent Totila mourant loin du lieu de l'action, afin qu'il n'eût

pas la douleur d'expirer au milieu de ses ennemis; sa tunique ensanglantée fut remise à Justinien par les messagers qui lui apportèrent la nouvelle de sa mort.

Narsès, après cette victoire, congédia les Lombards, et, poursuivant sa route, il traversa la Toscane et vint assiéger les remparts de Rome. Cette ville, hors d'état de résister long-temps, ne tarda pas à se rendre; elle envoya ses clefs à Justinien : c'était le cinquième siége qu'elle essuyait depuis que ce prince était monté sur le trône. Les Goths, en se retirant, assouvirent la rage que leur inspirait leur défaite, par le massacre de trois cents jeunes gens des premières familles de Rome, qu'on leur avait remis en ôtage; les plaines de la Campanie furent arrosées du sang des patriciens, et l'antique race des sénateurs n'exista plus que dans les pages de l'histoire.

Les Goths, ayant passé le Pô, se rallièrent, et les principaux d'entr'eux firent choix de Teias pour succéder au vaillant Totila. Le nouveau roi sollicita l'alliance des Francs par l'appât des richesses de Pavie. Tandis que ses ambassadeurs étaient en route, son frère Aligerne était bloqué, par l'armée de Narsès, dans la ville de Cumes, en Campanie, où se trouvait le trésor royal. Teias s'avança pour le secourir; il échappa à la vigilance de son ennemi, et vint camper sur les bords du Sarnus, où il maintint, pendant cinquante

jours, sa position. Les Goths, se voyant sur le point de manquer de vivres, résolurent de mourir libres et les armes à la main; ils vinrent donc à la rencontre de Narsès, ayant leur roi à leur tête; celui-ci, après avoir fait des prodiges de valeur pendant un combat de quelques heures, tomba percé d'un coup mortel. Sa mort ne fit qu'animer le courage de ses soldats, qui brûlaient de le venger. La nuit, qui survint, suspendit les hostilités; les Goths restèrent sous les armes, et le jour commençait à peine à poindre qu'ils recommencèrent le combat; mais, accablés de lassitude après une seconde nuit de veille, ils consentirent à traiter avec Narsès, qui leur offrait l'alternative de s'établir en Italie, comme sujets de Justinien, ou de quitter ce pays, qu'ils regardaient comme leur patrie, pour aller, avec le peu d'argent qu'ils pourraient emporter, en chercher une autre dans une terre d'exil. Il se trouva pourtant parmi eux mille soldats qui refusèrent de souscrire à cette capitulation, se frayèrent, de vive force, un passage au milieu de l'armée impériale, et s'enfermèrent dans Pavie. Aligerne, de son côté, se défendit vaillamment dans Cumes, qui résista, sous ses ordres, plus d'une année entière, et probablement il ne se serait jamais rendu s'il n'eût vu tous ses braves compagnons ensevelis sous les ruines d'un rocher que Narsès avait fait miner. . . . .

Les Romains assiégèrent la ville de Lucques, dont ils étaient sur le point de se rendre maîtres lorsqu'une nouvelle invasion vint désoler l'Italie. Les Francs étaient, à cette époque, gouvernés par Théobald, petit-fils de Clovis, ou plutôt par ses tuteurs, sa grande jeunesse l'empêchant de régner par lui-même. Les ambassadeurs de Teias avaient été accueillis assez froidement par eux et n'avaient pu obtenir aucune réponse positive sur l'alliance que sollicitait leur maître; mais ce peuple belliqueux, séduit par les promesses des Goths et par l'occasion de signaler sa valeur, courut s'enrôler sous les drapeaux des deux frères Lothaire et Buccelin, ducs d'Allemagne, qui avaient pris parti dans cette guerre. Soixante-quinze mille guerriers descendirent des Alpes jusque dans les plaines de Milan; l'avant-garde romaine, stationnée sur le Pô, fut surprise, enfoncée et mise en déroute par eux; mais Fulcaris, qui en était le commandant, refusa de prendre la fuite, disant que la mort était moins terrible que le mécontentement de Narsès. Ce dernier n'essaya pas d'abord de s'opposer au torrent; cependant les désordres commis par les Francs, dans leur marche, l'obligèrent de prendre une attitude hostile; il sortit des murs de Rimini, à la tête de trois cents chevaux, et défit un corps de deux mille Francs. Les deux frères ayant divisé leurs forces, la Campanie et la Lucanie devinrent le théâtre

des déprédations de Buccelin, tandis que Lothaire ravageait la Pouille et la Calabre; mais l'intempérance des Germains vengea ces malheureuses contrées, les maladies se mirent dans les deux armées et y firent des progrès aussi rapides qu'effrayans. Buccelin marcha vers Capoue, au printemps suivant. Il campa près de Vulturne où il attendait que son frère vînt le rejoindre; mais ce frère, qui avait repassé les Alpes pour mettre en sûreté le fruit de ses rapines, ne devait plus revenir; une violente épidémie venait d'emporter à la fois le général et les soldats, entre Trente et Vérone. Narsès, à la tête de dix-huit mille hommes, marcha sur le Vulturne; le sort de l'Italie dépendait de cette importante lutte, et les habitans attendaient en tremblant son résultat. La fortune sembla se déclarer un instant contre les Romains par la révolte des Hérules, le matin même du jour de la bataille. Un de leurs chefs venait de tuer un domestique; la justice, la sévérité de la discipline demandaient que ce meurtre ne restât pas impuni; Narsès fit arrêter le coupable, qui fut aussitôt exécuté. Les Hérules se soulevèrent en masse et refusèrent d'avancer; Narsès, au lieu de chercher à les apaiser, les rappela et leur cria de se rendre à leur poste s'ils ne voulaient pas perdre l'honneur de la victoire. Déjà les traits des archers romains avaient jeté le désordre dans les rangs des Allemands et des

Francs; les Hérules, préférant la gloire à la vengeance, accoururent à la voix imposante du général, et chargèrent l'ennemi. Buccelin périt avec la plus grande partie de son armée, soit sur le champ de bataille, soit dans les eaux du Vulturne, en voulant se sauver. Narsès fit une entrée solennelle à Rome; mais ce fut le dernier triomphe dont les murs de cette antique et superbe capitale furent témoins; elle se vit, peu de temps après, réduite au second rang par la translation du siége du gouvernement à Ravenne, où les Exarques, représentans de l'empereur, s'établirent sur les débris du trône des Goths.

L'année 559 fut l'époque d'une victoire remportée par Bélisaire, alors au déclin de son âge: victoire qui sauva l'empereur et la ville de Constantinople. Zabergan, chef des Bulgares, avait fait traverser, à sa cavalerie, le Danube couvert de glaces, par un hiver rigoureux. La Macédoine et la Thrace furent inondées par ces Barbares, et leur chef, à la tête de sept cents chevaux, marcha sur Constantinople. Les murs, qui pouvaient protéger cette ville, avaient été récemment endommagés par un tremblement de terre, les forces de l'empire se trouvaient dispersées au loin en Italie, en Afrique, en Perse; Justinien tremblait sur son trône; il ne restait, tant au souverain qu'au peuple, d'autre espoir de salut qu'un vétéran affaibli par les années. Mais le nom de ce

vétéran suffit pour ranimer l'ardeur des habitans : jeunes et vieux, tous se croient invincibles, ayant Bélisaire à leur tête; suivi de dix mille citoyens mal équipés, encore plus mal disciplinés, il va camper en présence d'un ennemi déjà victorieux dans plusieurs combats. La cavalerie Bulgare charge avec impétuosité, mais elle est bientôt intimidée par les clameurs de cette immense multitude et par la bonne contenance des troupes régulières et bien armées que Bélisaire avait fait mettre en avant pour soutenir le premier choc et pour masquer la faiblesse du reste de son armée; dans ce moment, deux détachemens embusqués dans les bois en sortent tout-à-coup et attaquent, sur les deux flancs, les Bulgares; l'héroïque vieillard, et ses gardes, enfoncent les premiers rangs de l'ennemi qui, forcé de reconnaître la supériorité de son adversaire, se retire à quelque distance. Mais le vainqueur ne put profiter de son avantage; les ordres de l'empereur l'empêchèrent de poursuivre Zagerban, qui se hâta de repasser le Danube lorsqu'il sut que l'on se préparait à intercepter son passage sur ce fleuve.

Deux ans après, l'empereur tomba malade. Le peuple laissa éclater le mécontement qu'il nourrissait depuis long-temps; plusieurs conspirations furent découvertes. La plus importante avait, à sa tête, Marcellus et Sergius. Le premier échappa au supplice en se donnant volontairement la

mort; mais Sergius, arraché d'un sanctuaire où il s'était réfugié, demanda à faire des révélations. Dans l'espoir d'obtenir sa grâce, il accusa deux officiers de la maison de Bélisaire : c'était accuser Bélisaire, en même temps; mais il n'est guère vraisemblable que ce guerrier qui, dans la vigueur de l'âge, avec tant de moyens à sa disposition, et, pour ainsi dire, tant de motifs de se venger d'un maître ingrat, lui était resté fidèle, eut songé à ternir ses vertus passées précisément à l'époque où ses facultés affaiblies l'invitaient à ne songer qu'au repos. Aussi, ce grand homme se présenta-t-il plus indigné qu'alarmé devant les juges; mais l'empereur, oubliant quarante ans de glorieux services, ou plutôt s'en souvenant pour opprimer, comme à son ordinaire, celui qui les lui avait rendus, avait décidé qu'il était coupable. Ses biens furent confisqués; pendant plusieurs mois, il fut gardé à vue dans son propre palais. A la fin, pourtant, son innocence fut reconnue; mais le chagrin de se voir si indignement traité ayant probablement hâté sa mort, il ne survécut que huit mois à cette injuste accusation. On restitua une partie de sa fortune à sa veuve, qui l'employa à fonder un monastère où elle finit ses jours. Voilà quel fut le destin du grand Bélisaire. La version d'après laquelle on suppose qu'il fut privé de la vue et réduit à mendier son pain, est absolument controuvée : c'est

un roman qu'on doit à l'imagination de Jean Tzetzes, moine, qui, dans le douzième siècle, écrivait plusieurs chroniques, et dont le récit a été adopté par ces amateurs du pathétique toujours prêts à sacrifier la vérité à l'intérêt.

Huit mois après la mort de Bélisaire, Justinien termina, à son tour, une vie de quatre-vingt-trois ans et un règne de trente-huit. Vivant, il ne fut pas aimé; mort, on ne le regretta pas. Le peuple, malheureux sous son règne, s'en prenait à lui des calamités même auxquelles il était complètement étranger. Une comète, qui se montra à l'Occident, cinq ans après l'avènement de l'empereur au trône, excita les alarmes de ce peuple superstitieux; des tremblemens de terre se répétaient presque régulièrement chaque année. Constantinople en essuya un qui dura quarante jours de suite, et la secousse s'en faisait sentir jusqu'aux extrémités de l'empire; pour surcroît de ces désastres, la capitale fut affligée, pendant cinquante-deux ans, d'une peste contre laquelle tout l'art des médecins échoua, et qui renaissait avec une nouvelle furie après de courts intervalles. La dépopulation occasionnée par ces fléaux fut telle que, dans quelques cantons d'Italie, les champs et les vignes se desséchaient sur pied, faute de bras pour les cultiver. La guerre, la peste, la famine, semblaient s'être coalisées pour travailler à la destruction des malheureux sujets de Justi-

nien ; et, comme si ce n'était pas assez, ils gémissaient sous le poids de la rapacité de l'impératrice, des ministres et de l'empereur lui-même. La sage et judicieuse économie d'Anastase avait procuré du soulagement aux sujets; mais sous Justinien, les revenus publics, absorbés par les aumônes, les constructions, les guerres et les traités onéreux, devinrent insuffisans. Ce prince chercha d'autres ressources; le salaire des employés civils et militaires subit une réduction, les fonds municipaux passèrent dans ses caisses, les vétérans invalides se virent obligés de mendier un pain que l'État leur refusait, et les soldats qui allaient combattre dans les champs de la Perse et de l'Italie, étaient mal payés et souvent pas du tout. Cependant les impôts se percevaient avec une rigueur extrême ; on pressa la rentrée des arriérés, et tandis que l'agriculteur était tourmenté pour l'*anona* ou la fourniture de bled pour la subsistance de la capitale et de l'armée, la capitale avait à chacune de ses portes un préteur qui percevait les droits énormes imposés sur toutes les denrées, ainsi que sur les marchandises et les vaisseaux. Il y avait encore le tribut annuel que le préfet prétorien payait à l'empereur, et dont ce puissant fonctionnaire n'oubliait pas de s'indemniser aux dépens de ses subordonnés. Cette sorte d'abus était encore plus intolérable que l'énormité des impôts, d'autant plus que la vénalité des

places et des emplois mettait le peuple à la merci de chaque spéculateur audacieux.

A la tête de ces sangsues privilégiées, il faut placer Jean de Cappadoce, l'un des principaux ministres de Justinien. Ce Jean était un homme de grands talens, capable de donner les meilleurs avis et de trouver des expédiens dans la situation a plus désespérée; mais ce génie vaste et fertile s'unissait à un cœur corrompu; méprisant également les lois de Dieu et celles des hommes, il marchait droit au but que lui désignait son avarice. Il amassa des trésors immenses aux dépens de la vie d'une multitude de misérables et par la ruine des villes et des provinces. Ses talens l'avaient rendu cher à Justinien; heureusement pour les victimes de ses exactions, l'insolence que lui inspira la faveur de son maître déplut à l'impératrice Théodora; mais le crédit du ministre était si bien établi qu'elle fût forcée d'attendre une occasion favorable pour le perdre. Au moyen d'Antonine, alors sa confidente, elle réussit à l'engager dans une feinte conspiration; des gardes apostés par elle interrompirent la conférence; le ministre se réfugia dans une église et ne put conserver la vie qu'en se démettant de sa place de préfet de l'Orient pour embrasser l'humble caractère d'un prêtre. Cependant, Justinien, qui l'affectionnait encore, lui laissa la jouissance de son bien; Théodora, outrée de ce que l'objet de

sa haine échappait à son ressentiment, l'accusa d'un meurtre dont il était innocent. Il fut ignominieusement fouetté, dépouillé de tout ce qu'il possédait; il mendia son pain, pendant sept ans, dans ces mêmes villes dont jadis son nom avait été la terreur. Ce ne fut qu'après la mort de l'impératrice, que Justinien rappela près de lui un homme à qui il n'avait jamais cessé d'être attaché.

Quoique la misère publique élevât une voix accusatrice contre Justinien, il faut convenir qu'il fit de grandes choses et qu'il ne lui manqua peut-être que d'être favorisé par les circonstances pour obtenir cette considération qui lui a été refusée. Ses plus grands détracteurs eux-mêmes racontent qu'il était chaste, modéré, vigilant, studieux. S'il ne signala pas sa valeur dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir, il sut accorder sa confiance à des généraux dignes de le remplacer à la tête de ses armées; sa pénétration, en tirant Bélisaire des camps et Narsès du fond de son palais, pour les mettre à la place qui leur convenait, doit faire rejaillir sur lui une partie de leur gloire. Les expéditions d'Afrique et d'Italie, habilement conçues et exécutées, font honneur à son règne. Ses dépenses, quoiqu'elles obérassent le peuple, ne sont pas non plus sans un caractère de grandeur ou d'utilité. C'est à lui que la superbe basilique de Sainte-Sophie doit

son existence. Le dôme ayant été renversé par un tremblement de terre, il le fit reconstruire, et cet édifice, qui maintenant est devenu une mosquée turque, atteste encore, de nos jours, la magnificence de cette première époque du Bas-Empire.

Il ne négligea pas des travaux justement regardés comme plus utiles : il répara les forteresses de ses provinces d'Europe et d'Asie et en augmenta le nombre. Depuis Belgrade jusqu'au Pont-Euxin, depuis l'embouchure du Danube jusqu'au confluent de la Save, il établit une ligne de quatre-vingts places fortes, qui s'étendait le long de ce fleuve et même au delà; plusieurs postes militaires marquaient les limites de l'empire; mais tout cet appareil colossal de puissance ne servait guère qu'à épuiser les trésors de l'État, sans efficacité réelle. Les Barbares ne se laissaient pas intimider par ces obstacles qu'ils méprisaient, et n'en franchissaient pas moins les frontières sans craindre de laisser derrière eux ces faibles garnisons.

Du côté de la Perse, ces moyens de défense étaient également insuffisans et devenaient très-dispendieux par la nécessité de pourvoir sans cesse à leur entretien. Les Persans, au moyen de leurs machines de guerre, et par l'usage de combattre du haut des tours portées sur le dos des éléphans, bravaient tous les efforts des ingénieurs

et trompaient l'infatigable vigilance de Justinien. On vit même ces peuples profiter des travaux de leur ennemi, et le roi de Perse stipuler dans chaque traité, avec l'empereur, que celui-ci se chargerait de l'entretien de la longue muraille qu'on nommait *le rempart de Goy et de Magog*, et qui protégeait également les deux États contre les invasions des Scythes, en fermant les défilés du mont Caucase.

On a reproché à Justinien la suppression des écoles d'Athènes et l'abolition du consulat à Rome. Les écoles d'Athènes avaient toujours été l'objet d'une protection spéciale de la part de ses prédécesseurs à l'empire. Ces sanctuaires, où la jeunesse de tous les pays accourait s'instruire dans les sublimes spéculations de Platon ou les subtiles arguties d'Aristote, avaient pu être très-utiles dans le temps où la Grèce brillait entre les nations, où les débats de la tribune aux harangues demandaient à la fois des orateurs et des logiciens. Après même que les Romains se furent rendus maîtres de ces contrées, c'était à Athènes que les vainqueurs venaient chercher ces précieux avantages qui long-temps laissèrent aux vaincus une sorte de supériorité. Avec l'indépendance de la Grèce, s'était évanouie cette publicité de discussions qui ouvrait un champ si vaste aux successeurs des Démosthènes et des Alcibiade; mais la carrière du barreau leur restait, et dans cette

profession, honorable et lucrative à la fois, la nécessité des écoles grecques paraissait incontestable, tandis que la philosophie spéculative puisait chez elles tous les systèmes qui pouvaient alimenter et satisfaire son inquiète curiosité. Jusqu'au règne d'Antonin, les professeurs furent payés par leurs disciples; les lois autorisèrent même les legs et donations de propriétés en faveur des chaires de philosophie; ce fut Antonin qui, le premier, pourvut libéralement à leur entretien; il assigna un traitement annuel de plus de six mille livres à chaque professeur de droit public, d'éloquence ou de philosophie des quatre sectes des platoniciens, péripatéticiens, stoïciens et épicuriens. Après Marc-Aurèle, ce traitement fut alternativement révoqué et rétabli. Les successeurs de Constantin avaient aussi donné à ces établissemens des marques de leur générosité; mais ils étaient bien dégénérés de leur splendeur primitive depuis que le christianisme avait répandu des lumières nouvelles. Les systèmes abstraits sur la nature de Dieu, de l'homme, de la formation de l'univers, n'étaient plus regardés que comme des théories basées sur l'abus du raisonnement; dans les controverses des chrétiens avec les sophistes, c'était la conviction qui se présentait au combat contre le doute, et qui finissait par renverser des argumens inintelligibles souvent pour celui qui les employait. Les philo-

sophes avaient, d'ailleurs, dévié de leurs anciens principes. Les platoniciens, adonnés à la magie et à toutes les pratiques de la superstition la plus absurde, avaient perdu de vue les leçons de leur fondateur; les écoles n'étaient plus que le théâtre des disputes de mots et des subtilités métaphysiques; c'est pourquoi Justinien crut qu'on réduirait facilement au silence le petit nombre de ceux qui étaient encore attachés à la religion des anciens Grecs. Sept autres, d'entr'eux, allèrent chercher, sur une terre étrangère, la liberté de professer leurs opinions. Ils arrivèrent à la cour de Chosroës, qui se parait du beau titre de philosophe; mais là ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur espérance était déçue; Chosroës n'était exempt ni de cruauté, ni d'orgueil, ni d'ambition; les mages étaient intolérans et fanatiques, le peuple ignorant, les grands oppresseurs et les magistrats injustes. Ils se hâtèrent de retourner dans leur pays, en avouant que les persécutions qu'ils voulaient éviter étaient préférables à la prétendue liberté qu'ils étaient allés chercher. Cependant ce voyage ne leur fut pas tout-à-fait inutile; Chosroës, par un sentiment qui lui fait honneur, intervint, comme médiateur, entr'eux et Justinien, et stipula, dans un traité avec ce dernier, que les sept sages qui étaient venus visiter la cour de Perse, seraient à

l'abri des lois pénales promulguées par l'empereur contre ses sujets païens.

Quant à l'abolition du consulat, cette dignité, si importante dans l'ancienne Rome, était presque tombée en désuétude; depuis que les empereurs s'étaient arrogés le droit de nommer les consuls, et que la hiérarchie de l'État avait subi tant de changemens, le consulat n'était, pour ainsi dire, qu'un titre honorifique; et quoique la vénération des nationaux et des étrangers continuât à l'entourer d'un éclat séduisant pour l'ambition, on avait pourtant vu les sénateurs les plus illustres assez sages pour refuser la dignité de consul, qui entraînait à des dépenses énormes et avait causé la ruine de plus d'une famille. Ces dépenses avaient fini par s'élever à près de deux millions. Plus d'une fois, les prédécesseurs de Justinien avaient disposé des fonds de l'État pour venir au secours des candidats les plus opulens; l'épuisement des finances et l'avarice inspirèrent à celui-ci un autre parti. Il régla ces dépenses, supprima les jeux publics que les consuls donnaient, à leurs frais, au peuple, et finit par cesser de nommer des consuls dès la treizième année de son règne : ainsi s'éteignit une dignité qui n'était plus, pour ainsi dire, qu'un souvenir de l'ancienne Rome. Ce ne fut pourtant que trois siècles après qu'elle fut positivement abolie par

une loi ; mais on s'était déjà habitué à cette lacune, et cette loi ne fit aucune sensation. C'est donc du règne de Justinien qu'on peut dater l'usage de compter chaque année en parlant d'une ère convenue, au lieu de la désigner par le nom du consul, comme on avait fait jusqu'alors.

Mais le vrai titre de gloire de Justinien, ce qui assure sa renommée à travers la succession des siècles, et la sauve de l'oubli où sont tombées tant de grandes actions et de hauts faits d'armes, c'est la réforme qu'il opéra dans la jurisprudence et les lois de l'empire. Ses travaux sont consignés dans des recueils arrivés jusqu'à nous, sous le nom de *Code*, de *Pandectes* ou *Digeste*, et d'*Institutes*; ces ouvrages immortels sont encore, en quelque sorte, la base de nos institutions civiles, et nos sociétés modernes obéissent aux principes qu'ils renferment. Pour se convaincre de ce fait, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur l'état de la législation, depuis Romulus jusqu'à Justinien, et sur les améliorations introduites par ce dernier dans cette partie, sur laquelle repose l'union et, l'on peut même dire, l'existence des agrégations civilisées.

Le gouvernement primitif de Rome se composait d'un roi électif, d'un conseil de nobles, et de l'assemblée de la nation divisée en trente curies. Le monarque, qui était le premier magistrat, possédait exclusivement le droit de décider et de

faire la paix ou la guerre, et de régler tout ce qui touchait à la religion; les lois dont il avait seul l'initiative étaient discutées dans le sénat et proposées ensuite au peuple, qui les approuvait ou les rejetait, à la majorité des votes par curies. Lorsque la royauté fut abolie par l'expulsion de Tarquin, les lois royales perdirent leur autorité; mais l'habitude les avait sanctionnées et fondues avec les mœurs et les usages des citoyens. Vinrent ensuite les douze tables des décemvirs; dictées par un esprit aristocratique, elles n'en restèrent pas moins l'objet d'une vénération que tout citoyen éprouve ordinairement pour les institutions de son pays. Jusqu'à Justinien, elles conservèrent cette prééminence et furent le pivot sur lequel roula toute la législation. Nous n'entreprendrons pas de décider jusqu'à quel point ce respect profond pouvait être fondé, puisqu'elles n'ont pu arriver jusqu'à nous et que les recherches les plus laborieuses des commentateurs modernes n'ont pu qu'imparfaitement suppléer à cette perte; mais eussent-elles été le plus beau chef-d'œuvre de l'esprit humain, elles finirent par être au moins insuffisantes, et nécessitèrent de nouvelles lois additionnelles qui, cinq ans après, avaient déjà défiguré l'esprit des règlemens primitifs et étaient la source des abus les plus déplorables.

Les lois des douze tables avaient été approuvées par les centuries; ce mode de voter, qui

avait remplacé celui des curies, assurait la prépondérance des richesses sur le nombre. Le classement se faisait d'après les revenus de chacun; la première classe, composée des plus opulens, avait quatre-vingt-dix-huit votes, tandis qu'il n'en restait que quatre-vingt-cinq aux six classes inférieures. Mais, à l'établissement des tribuns, on établit que chaque citoyen avait droit de voter les lois auxquelles il devait obéir; le classement par tribu consacra l'égalité numérique, et les fiers patriciens se soumirent aux décisions d'une assemblée où leurs votes n'avaient pas plus de force que ceux des plus obscurs plébéiens. Plus tard, la méthode du scrutin secret fut adoptée comme devant mettre les votans à l'abri des influences de la crainte ou de la honte; on vit, en effet, l'autorité entravée plus d'une fois par une opposition ferme et d'autant plus opiniâtre que la source en restait cachée. Auguste ayant fait l'expérience d'une contradiction de ce genre, son successeur, averti par cet exemple du danger des assemblées populaires, parvint à les abolir, et transporta le pouvoir législatif qu'elles exerçaient, au sénat, dont les décisions, sous le règne des premiers Césars, furent toujours justes et désintéressées.

Les lacunes et l'ambiguité qui existaient dans la législation romaine, donnaient lieu à des édits temporaires de la part des magistrats investis de

l'autorité. Ce privilége, qui appartenait autrefois aux rois de Rome, était devenu l'apanage des consuls, des dictateurs, des censeurs et des préteurs. Le juge suprême faisait annoncer par un crieur public les règles à suivre dans l'interprétation des cas douteux ou non prévus par la loi, et les inscrivait ensuite sur une muraille. Il en était de même lorsqu'il voulait apporter quelque modification aux rigueurs des anciens statuts. Une juridiction si vague et si arbitraire ne pouvait qu'engendrer une foule d'abus; c'est pourquoi l'empereur Adrien voulut y remédier; par son ordre, le préfet Salvius Julien, habile jurisconsulte, rédigea le projet d'un *édit perpétuel* qui fut ratifié par l'empereur et par le sénat, et dont le but était d'établir la législation sur des bases solides et invariables.

Pendant les quatre siècles qui s'écoulèrent depuis Adrien jusqu'à Justinien, le droit public et le droit civil furent constamment subordonnés à la volonté de l'empereur, dont les mandats prenaient le nom de *constitutions*. Dans une monarchie absolue, l'intérêt du souverain, si intimement lié à celui de l'état, est un garant de la rectitude de ses intentions; mais le prince le plus éclairé peut être induit en erreur par la manière dont on lui expose un fait; et ses *rescripts*, ou réponses aux consultations de ses magistrats, se ressentaient souvent de l'astucieuse partialité de

ces dépositaires des lois. Les *rescripts* de l'empereur, ses *décrets*, ses *édits* et *pragmatiques sanctions*, transcrits à l'encre rouge, étaient envoyés dans les provinces, où ils avaient force de loi; mais, à mesure que le nombre s'en multipliait, ils devenaient plus inintelligibles. Enfin, les codes Grégorien, Hermogenien et Théodosien, jetèrent quelque lumière sur le chaos inextricable où la législation se trouvait plongée. Les deux premiers furent l'ouvrage de deux jurisconsultes qui compulsèrent toutes les constitutions des empereurs depuis Adrien jusqu'à Constantin; le troisième, rédigé d'après les ordres de Théodose-le-Jeune, contenait, de plus, toutes celles qui avaient précédé son règne. Ces trois recueils faisaient également autorité, et les juges regardaient comme illégal tout acte qui n'était pas conforme aux dispositions qu'ils renfermaient.

Dans la jurisprudence des anciens Romains, la *forme* l'emportait sur le *fonds*; la plus légère erreur matérielle suffisait pour annuler les prétentions les mieux fondées. Dans un âge plus éclairé, cet abus cessa, et le bon droit ne fut plus sacrifié à de vaines formules. Enfin, lorsque dans le septième siècle, la philosophie des Grecs se répandit en Italie, elle influa puissamment sur la jurisprudence. Les Romains apprirent à raisonner; mais comme le mal se glisse toujours à côté du bien, ils adoptèrent tous les préjugés

de la secte des stoïciens, qu'ils avaient embrassée de préférence, ainsi que leur manie des paradoxes, leur goût pour les controverses et leur attachement servile aux mots plutôt qu'aux choses.

L'éloquence, les armes et l'étude des lois, ouvraient la carrière des honneurs aux citoyens romains : on voyait souvent la même personne exercer ces trois professions à la fois. Auguste et Tibère réservèrent le privilége exclusif de servir d'organe à la loi, aux sénateurs et à l'ordre équestre, alléguant, pour motif, qu'on ne saurait entourer de trop d'éclat une si noble fonction. Ce privilége subsista jusqu'au règne d'Adrien, qui accorda à tous les citoyens, indistinctement, le libre exercice de cette fonction. On vit alors tous ceux qui se croyaient des talens, se précipiter en foule dans la lice. Bientôt la division se mit parmi eux; il se forma deux sectes, les proculiens et les sabiniens; les juges se trouvaient fort embarrassés au milieu de tant d'opinions opposées entr'elles. L'édit perpétuel mit, en quelque sorte, un terme à ces dissidences; Salvius Julien, que l'empereur Adrien avait chargé de ce travail, était, à la vérité, le chef des sabiniens; mais il sut, par sa modération, concilier les deux partis et les ramener à plus d'unité. Sous le règne d'Antonin, les jurisconsultes s'affranchirent de l'autorité qu'ils avaient reconnue jusqu'alors; chacun d'eux adopta une nouvelle manière d'envi-

sager les divers systèmes qui avaient déjà paru, et l'appuya par de nombreux écrits qui accrurent encore la confusion qui régnait dans la législation, et la perpléxité des juges. Au milieu de cette multitude de guides, ils ne savaient quelle route suivre, et choisissaient, à leur tour, l'opinion qui leur convenait, chacune de leurs décisions avait la sanction d'un nom respectable, et la justice était plus que jamais livrée à l'arbitraire.

Une réforme était donc indispensable; mais elle offrait bien des difficultés; elles n'effrayèrent cependant pas Justinien, qui résolût de mettre à fin ce grand ouvrage. Il employa, pour l'aider dans cette entreprise, les plus savans jurisconsultes de l'empire. Il adjoignit, à ces habiles théoriciens, les magistrats les plus expérimentés qui, par l'habitude d'une longue pratique, pouvaient contribuer à jeter quelques lumières sur leurs travaux. Il mit ensuite, à leur tête, le fameux Tribonien, le plus grand génie de son siècle, dont l'érudition embrassait tous les détails, et qui aurait été le premier des hommes si son cœur eût été moins corrompu et son avarice moins insatiable.

Ce fut dans la première année de son règne, que Justinien chargea Tribonien et ses collègues de la revision des trois codes Grégorien, Hermogenien et Théodosien. Ils devaient en retrancher

tout ce qui était superflu ou devenu impraticable et choisir tout ce qui pouvait s'adapter à l'état actuel de la société. Quatorze mois suffirent pour achever ce grand ouvrage. Le nouveau code, portant le nom de Justinien et revêtu de sa signature, fut transmis d'abord à tous les magistrats de l'Europe et de l'Asie, et, plus tard, à ceux de l'Afrique. Il restait une tâche bien plus difficile : c'était d'extraire, de toutes les décisions et des opinions des divers légistes, l'esprit de la jurisprudence romaine. Ce soin fut confié à dix-sept jurisconsultes présidés par Tribonien; en trois ans, terme bien court pour un tel travail, les pandectes étaient terminées, trois millions de sentences réduites à la moitié, et si ce résumé ne parut qu'un mois après les institutes, c'est qu'on jugea convenable de faire précéder le recueil des lois par les élémens d'où elles ressortaient. Le code, les pandectes et les institutes, approuvés et ratifiés par l'empereur, furent universellement adoptés dans ses États, et devinrent la seule règle des tribunaux et de l'enseignement dans les écoles de Rome et de Constantinople.

Cependant, à peine six ans s'étaient écoulés depuis la publication du code, que Justinien eut l'air de le regarder comme imparfait et en ordonna une nouvelle édition, corrigée et augmentée de deux cents lois de sa façon, et de cinquante

décisions sur les points les plus embrouillés de la jurisprudence. Depuis, dans tout le cours de son long règne, chaque année vit de semblables innovations. Plusieurs lois et ordonnances furent révoquées par lui-même, quelques-unes par ses successeurs, d'autres sont tombées dans l'oubli; mais il est resté soixante édits et cent soixante-huit *novelles*, qui sont admis au nombre des lois formant le corps complet de la législation de cette époque. Montesquieu s'est élevé avec force contre ces perpétuels changemens qui, selon lui, ne peuvent être attribués qu'à la vénalité d'un prince qui vendait ses arrêts et ses lois: en supposant cette accusation mal fondée, on ne peut, du moins, laver Justinien du reproche de légèreté et du manque de cette fixité indispensable chez un législateur.

Les *institutes* de Justinien, qui dérivent de celles de Caïus, mort avant la fin du deuxième siècle, se divisent en quatre livres, tous d'un intérêt majeur aux yeux de l'historien, du philosophe et du magistrat. Classés dans un ordre judicieux, ils traitent progressivement, le premier, des *personnes;* le second, des *biens;* le troisième, des *actions;* et le quatrième, qui concerne les *délits*, se termine par les principes des *lois pénales*.

LIVRE PREMIER. *Des personnes*. Les distinctions aristocratiques établies par la république romai-

ne, avaient commencé à s'oublier sous les empereurs; Justinien leur porta le dernier coup en ramenant ses sujets au système monarchique absolu, où tous les citoyens sont égaux aux yeux du souverain. Ses prédécesseurs avaient maintenu la démarcation entre la naissance libre et la naissance servile; les esclaves affranchis par leur maître ne cessaient d'être tenus à l'obéissance envers lui. Leur patron, ainsi que sa famille, héritait du tiers de tout ce qu'ils pouvaient avoir gagné depuis leur mise en liberté, et même de la totalité, si les affranchis mouraient sans enfans et sans avoir fait de testament. Justinien ne toucha point aux droits des patrons, mais il abolit la distinction de naissance, et quiconque cessait d'être esclave, jouissait immédiatement des priviléges de l'homme libre.

Les lois romaines assignaient aux pères un pouvoir exclusif, perpétuel et illimité sur leurs enfans. On voyait le fils d'un citoyen romain, parvenu à l'âge d'homme, jouir au forum, au sénat et dans les camps, de tous les droits civils, tandis que, dans la maison paternelle, il était considéré comme la propriété de son père, et livré au caprice et à l'injustice de ce dernier. Depuis Numa jusqu'à Auguste, la puissance paternelle perdit, par degrés, de sa force; et sous le règne d'Auguste, elle se trouva réduite au point que les pères n'eurent que l'autorité d'un juge.

Alexandre Sévère les obligea de recourir aux magistrats, qui reçurent l'injonction de recevoir leurs plaintes et d'exécuter leurs sentences. Constantin condamna celui qui tuait son enfant, à la peine du parricide; elle était aussi prononcée contre celui qui exposait ou abandonnait son enfant nouveau-né. Ces délits furent qualifiés de meurtres par l'empereur Valentinien dans la loi cornélienne, et comme tels, passibles de la peine capitale. Ce châtiment effraya du moins ceux que la voix de la nature ni la morale du christianisme n'auraient pu retenir.

Les anciennes lois plaçaient aussi la femme sous la dépendance de son mari, qui était investi à son égard de l'autorité paternelle dans toute sa plénitude. Il avait sur elle droit de vie et de mort, sur-tout dans les cas d'adultère ou d'ivrognerie : la loi l'autorisait alors à juger et punir. Mais après la guerre punique, la civilisation fit un pas énorme; les matrones romaines osèrent réclamer les priviléges qu'elles tenaient de la nature, et que les mœurs grossières d'un peuple de soldats leur avaient enlevés; elles demandèrent de participer aux avantages sociaux; elles l'obtinrent. On abolit les cérémonies du mariage pratiquées jusqu'alors, cérémonies dégradantes pour la femme; la personne de celle-ci fut déclarée libre, et ses biens protégés par les lois. Le mariage devint un contrat mutuel et volontaire

où la femme conservait sa propriété ; on cessa d'y appeler le concours des rites religieux. Mais, sous ce nouveau point de vue, il devint sujet aux plus funestes abus. Dès qu'il fut reconnu que le mariage n'était plus qu'une association libre, il fut permis de la dissoudre à la volonté des parties. Pendant trois siècles d'une prospérité toujours croissante, la corruption multiplia les divorces dans une progression vraiment effrayante. Les efforts d'Auguste, pour remédier à cette pernicieuse coutume, qui relâchait les liens les plus forts de la société, furent inutiles. C'est au christianisme seul qu'il était réservé de rendre à cette union toute sa dignité en l'entourant d'un caractère sacré, et en mettant son indissolubilité sous la sauve-garde du pouvoir le plus imposant : la conscience. Cependant, les empereurs, depuis Constantin jusqu'à Justinien, tâchèrent de concilier l'indulgence des anciennes coutumes de l'empire avec les commandemens de l'Église, en se bornant à limiter considérablement les motifs qui pouvaient autoriser le divorce ; Justinien, lui-même, semble avoir préféré, dans son code et ses pandectes, l'opinion des jurisconsultes païens aux injonctions ecclésiastiques, car ses lois, relativement au mariage, sont basées sur les anciens principes que la religion avait condamnés. Des infirmités graves et incurables, une trop longue absence, les vœux monastiques, de-

vinrent autant de sujets légitimes de divorce. Mais ce n'était pas assez pour un peuple corrompu; des réclamations s'élevèrent de toutes parts et forcèrent enfin le successeur de Justinien à rétablir le divorce par consentement mutuel, quoique la morale et l'harmonie de la société dussent en souffrir.

Les lois de Rome avaient positivement défendu le mariage entre le frère et la sœur, et le désapprouvaient entre cousins-germains; mais, en même temps, pour se conformer à l'esprit orgueilleusement aristocratique de la république, elles avaient prononcé que le mariage ne pouvait être reconnu légal que contracté entre deux personnes libres. La femme d'extraction servile ou plébéienne, qui unissait son sort à celui d'un citoyen romain, n'avait droit qu'au titre de concubine, qui la sortait de la classe infâme des prostituées, sans, néanmoins, lui assurer les droits d'épouse : ce titre, qui était avoué et reconnu par les lois, rendait légitimes les enfans qu'elle avait de son mari; ils pouvaient hériter d'un sixième du bien de leur père; on les désignait sous le nom d'enfans naturels, pour les distinguer des malheureux fruits de l'adultère, de l'inceste ou du libertinage, à qui Justinien n'accorda qu'à regret la subsistance indispensable.

Quant aux relations entre un tuteur et un pu-

pille, elles étaient d'une nature très-simple. Si le père, en mourant, n'avait pas désigné celui qu'il choisissait pour lui déléguer son autorité, le plus proche parent paternel était obligé d'accepter cet emploi; les lois prononcèrent que la tutelle deviendrait une des charges de la succession; à défaut de parens, le tuteur était nommé d'office par le premier magistrat de la ville ou le gouverneur de la province. Le tuteur représentait son pupille lorsqu'il était hors d'état de parler et de délibérer; son autorité ne cessait qu'au moment où ce pupille avait atteint sa quatorzième année, l'âge de raison fixé par les lois; mais, jusqu'à ce que l'orphelin eût accompli sa vingt-cinquième année, ses actes, en tout ce qui concernait sa fortune, n'étaient valides qu'autant qu'ils étaient appuyés du consentement du curateur.

Livre II. *Des Biens.* — Dans la législation civile, le droit du premier occupant constitue, dans l'origine, le droit de propriété. D'après les douze tables, au bout d'un an de possession pour les biens meubles, et de deux ans pour les immeubles, il y avait prescription, c'est-à-dire, nullité des droits du véritable propriétaire quand la personne actuellement en possession de l'objet réclamé, justifiait l'avoir bien et duement acquis d'une autre personne présumée propriétaire. Justinien prolongea la prescription jusqu'à trois,

dix et vingt ans. En fait de succession, il n'existait aucune différence entre les lignes de parenté masculine et féminine; mais on avait établi la distinction des lignes directes, descendantes, ascendantes et collatérales; le degré de parenté, ou l'affection, donnaient le droit de succéder aux biens restés vacans par la mort du propriétaire. On vit souvent, néanmoins, cet ordre de succession violé par la partialité d'un testateur; un caprice pouvait porter un père à déshériter un fils en faveur d'un étranger. Quelques exemples de ces dispositions contre nature, invitèrent le législateur à limiter l'étendue de la faculté de tester. Le nouveau code arrêta que, pour ravir à un fils ou à une fille l'héritage auquel la nature et la société leur donnent droit, il fallait, au préalable, spécifier l'offense commise par eux; les seuls cas qui pussent légitimer cet acte arbitraire, étaient stipulés dans le plus grand détail; et même, à moins que le testament accordât un quart de l'héritage aux enfans, ceux-ci avaient le droit d'intenter une action, en alléguant que le grand âge ou la maladie avait affecté les facultés morales de leur père, et de demander aux tribunaux la révocation d'une sentence injuste. La loi établit aussi une différence très-marquée entre la qualité d'héritier et celle de légataire. Les héritiers qui succédaient, soit à la totalité, soit à une portion quelconque qui ne pouvait pas excéder

le douzième de la succession, étaient tenus de remplir les obligations à eux imposées par le testament, et d'acquitter les legs qui y étaient désignés. Mais, comme il pouvait arriver que le défunt eût dépassé dans ses dons la valeur de la succession, et la rendît, par là, plus onéreuse qu'utile à l'héritier; celui-ci avait le droit de prélever d'abord un quart net avant le payement des legs. On avait fixé un délai pour le dépouillement des dettes et pour les balancer avec les biens laissés; et si l'héritier réclamait le bénéfice d'inventaire, les demandes des créanciers étaient proportionnellement réduites, jusqu'au taux de l'estimation des biens composant l'héritage.

Livre III. *Des Actions.* — Les hommes sont liés l'un à l'autre par des rapports réciproques; ces rapports peuvent se ranger dans l'une de ces trois classes; promesse, bienfait, injure. Quand ces obligations respectives sont appuyées et protégées par une loi, l'une des parties peut avoir recours à la loi pour forcer l'autre à l'accomplir, et a, sur elle, ce qu'on appelle une action judiciaire. Ce principe, qui est de toute justice, a été universellement adopté par la jurisprudence de tous les pays.

Chez les Romains, une promesse et même un serment, n'obligeaient à rien aux yeux de la loi des patriciens et des décemvirs, à moins qu'ils ne fussent accompagnés d'une stipulation ex-

presse, qui se faisait toujours par une demande et une réponse. « Promettez-vous de me payer (tel objet qu'on spécifiait)? — Je le promets. » Telle était la formule ordinaire et à la volonté ou au choix du demandeur, l'autre lui présentait des cautions qui garantissaient sa bonne foi et ses moyens de remplir la promesse. Le législateur réussit à donner, à de simples engagemens, la force et la forme des stipulations; et les préteurs, comme gardiens de l'honneur et de la bonne foi publique, accordèrent le privilége d'intenter une action dès que l'existence de la promesse était évidemment prouvée.

Un bienfait ou une obligation demande réciprocité de la part de l'obligé; et celui qui a reçu dans ses mains la propriété d'un autre, s'engage à la lui restituer. Voilà le principe de la vente, du prêt et de la location. Dans le prêt, celui qui reçoit était tenu de rendre la chose même qu'il avait reçue pour s'en servir pendant un certain temps. Dans la location, il substituait à l'objet une valeur quelconque, en remplacement de l'usage temporaire qu'il en faisait. Dans la vente, la possession pleine et entière était tansférée, d'un consentement mutuel, du vendeur à l'acheteur, qui donnait en retour, à celui-ci, une somme d'argent convenue. Les terres, les maisons, les travaux, les talens, étaient susceptibles de location pour un temps déterminé; au bout

de ce temps, la chose louée devait être restituée avec une indemnité. L'usure avait été sévèrement condamnée par la loi des douze tables; cependant les préteurs n'avaient cessé de la tolérer; c'est pourquoi Justinien préféra l'autoriser ouvertement en y apportant quelques restrictions. Il obligea les personnes d'un rang élevé de se contenter d'un bénéfice de quatre pour cent; l'intérêt ordinaire fut porté à six, et, dans le commerce, à huit; le taux des assurances maritimes était fixé à douze pour cent.

Les injures se rattachent, de fait, aux délits et peines. Tout individu, lézé de quelque manière que ce soit, tient, de la nature et des principes de la société, le droit d'exiger une réparation et de l'obtenir par le concours des tribunaux établis. Un Romain pouvait se faire rendre sa propriété volée en intentant un procès au voleur; il ne fallait pas moins de trente ans de prescription pour lui faire perdre ses droits. Le voleur, outre la restitution de la chose volée, était condamné à une amende double, triple ou quadruple de sa valeur, suivant les circonstances, à titre de dommages. Les voies de fait qui n'allaient pas à la fracture d'un membre, étaient, dans la loi des douze tables, suffisamment punies par une amende assez légère; mais les magistrats avaient égard à la nature de l'injure, et proportionnaient toujours, dans leurs arrêts, le châtiment aux cir-

constances accessoires qui pouvaient aggraver l'injure faite à la partie lésée.

Les peines infligées par les anciennes lois, étaient sévères, on pourrait même dire, excessives. Les délits ordinaires étaient punis par le fouet et l'esclavage; neuf crimes entraînaient la peine de mort : 1° la trahison contre l'État ou correspondance avec l'ennemi; 2° les rencontres de nuit dans la ville, n'importe pour quel motif; 3° le meurtre d'un citoyen; 4° l'incendie volontaire; dans ce dernier cas, l'incendiaire était, lui-même, livré aux flammes; 5° le parjure en justice; 6° l'iniquité d'un juge qui se laissait corrompre et rendait un arrêt injuste; 7° les libelles et satires; 8° le dégât fait, la nuit, à la récolte d'un voisin; 9° la magie.

Mais c'est sur-tout au sujet des débiteurs insolvables, que la loi des douze tables était atroce et révoltante. Après trente jours, appelés jours de grâce, le malheureux débiteur était remis aux mains de son créancier; chargé d'une chaîne pesante, on ne lui accordait que douze onces de riz par jour pour sa nourriture; et si, au bout de soixante jours, la dette n'était pas payée, il était fait esclave ou mis à mort. Cette loi cruelle fut abrogée par les lois Porcienne et Valérienne, qui défendaient aux magistrats de prononcer, contre un citoyen libre, la peine capitale ou même un

châtiment corporel, passant ainsi d'une rigueur excessive à l'impunité absolue.

Les lois Cornélienne et Julienne établirent un système différent. Des rescripts émanés du trône remirent la peine de mort en vigueur. Les coupables à qui leur rang donnait une certaine influence, étaient décapités; ceux d'une condition plus obscure étaient pendus, brûlés ou exposés aux bêtes du cirque; le vol à main armée était poursuivi et puni de mort, mais le vol simple continua d'être regardé comme un délit soumis à la juridiction civile.

Les citoyens libres jouissaient du privilége de ne pouvoir être jugés que par leurs concitoyens, en matière criminelle. Les magistrats seuls pouvaient se porter accusateurs. Le concours de trente-cinq tribus suffisait pour prononcer une amende; mais, d'après une loi fondamentale, ce n'était qu'à l'assemblée générale des centuries qu'appartenait la connaissance des crimes passibles de la peine capitale. Ces jugemens populaires étaient ordinairement plus favorables aux coupables que redoutables pour l'innocent, car l'assemblée se montrait plus disposée à absoudre qu'à punir. Cependant, à mesure que la population devint plus nombreuse, il devint plus difficile de réunir les citoyens en assemblée générale; alors on imagina de créer des *inquisiteurs*

où délégués du peuple. Ces inquisiteurs entamaient et dirigeaient le procès, mais la sentence ne pouvait être prononcée que par la majorité des *juges*. Ceux-ci étaient renouvelés tous les ans; ils étaient pris en nombre égal, parmi les plus anciens et les plus respectables sénateurs, les chevaliers et le peuple; ils étaient au nombre de plusieurs mille, et l'on tirait au sort ceux devant qui chaque affaire devait se plaider. Ils prêtaient serment en entrant en fonctions; on avait d'ailleurs adopté un mode de voter qui garantissait leur indépendance. Mais, dès avant le règne de Justinien, cet emploi si noble et si révéré n'était plus qu'un vain titre; les juges de Rome ne s'occupaient plus des affaires criminelles, dont était chargé un magistrat unique nommé par l'empereur et révoquable à sa volonté.

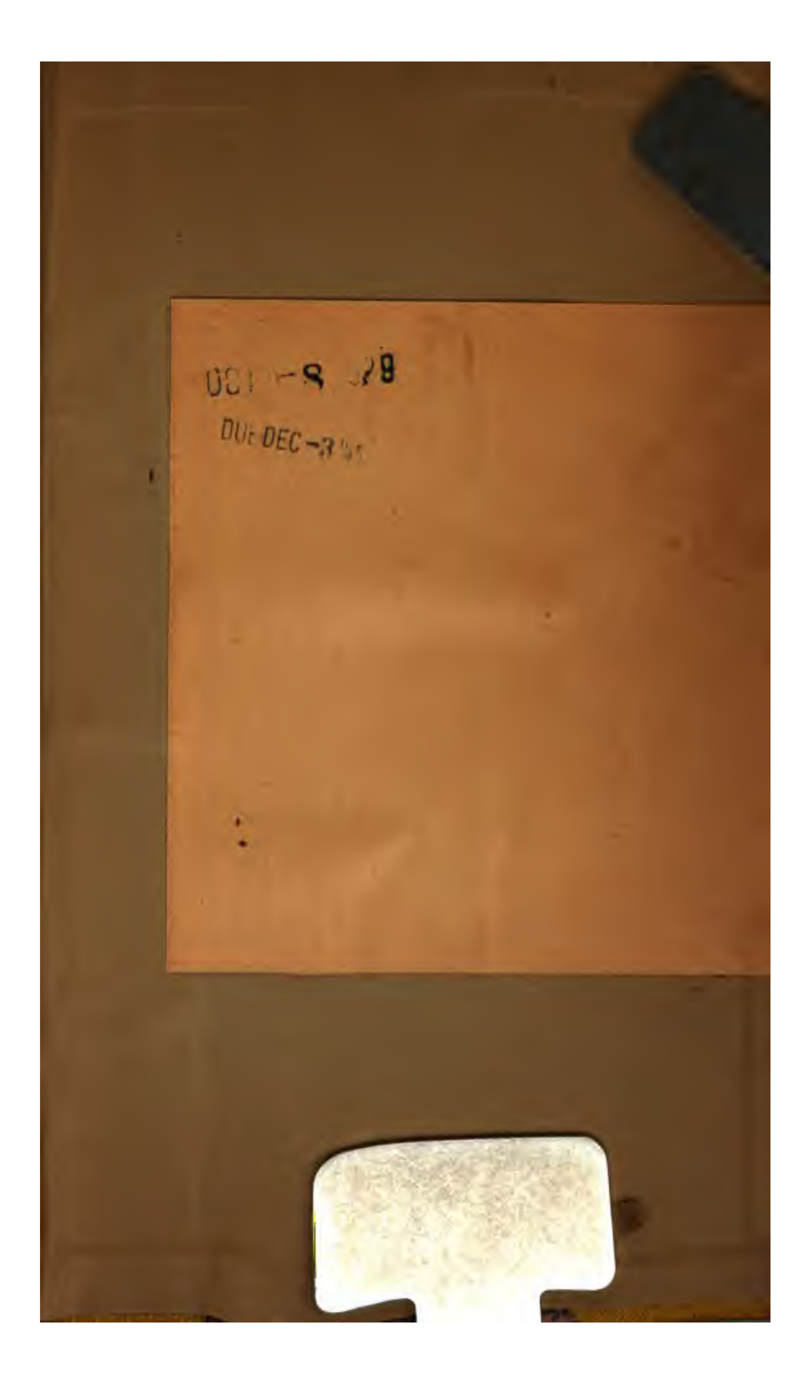
Quant un Romain était accusé d'un crime emportant la peine capitale, il avait la faculté de détourner la sentence que la loi s'apprêtait à prononcer, en s'exilant volontairement ou se donnant la mort. L'ingénieuse tyrannie de quelques empereurs enleva cette dernière ressource aux accusés. Sous Domitien, la mort volontaire de celui qui se trouvait sous la main de la loi, fut regardée comme un aveu du crime, et les biens du coupable étaient confisqués au profit de l'État. Mais les jurisconsultes relevèrent cet abus; ils posèrent, en principe, que l'homme résigné

à la mort s'inquiète fort peu des arrêts des hommes, et ne peut être retenu que par des considérations d'un ordre supérieur.

Du reste, dans le recueil des lois pénales, qui tient très-peu de place dans le code et les pandectes, Justinien paraît avoir songé davantage aux propriétés qu'à la personne de ses sujets, dans la protection qu'il leur accorda. Cependant, malgré toutes ses précautions et le soin qu'il apporta à simplifier les opérations de la jurisprudence, cette partie continua d'avoir ses mystères et d'être très-lucrative pour ceux qui s'y trouvaient initiés. La longueur et la cherté des formes d'un procès augmentèrent la pernicieuse influence que les richesses avaient depuis longtemps obtenue, et ôtèrent au pauvre toute chance d'obtenir justice, car on vit fréquemment les poursuites devenir plus coûteuses encore que l'objet en litige, et des plaideurs contraints par la prudence ou le défaut d'argent, d'abandonner les droits les mieux fondés et les plus incontestables.

FIN DU TROISIÈME LIVRE ET DU TOME PREMIER.




OCT -8 '28
DUE DEC -3

